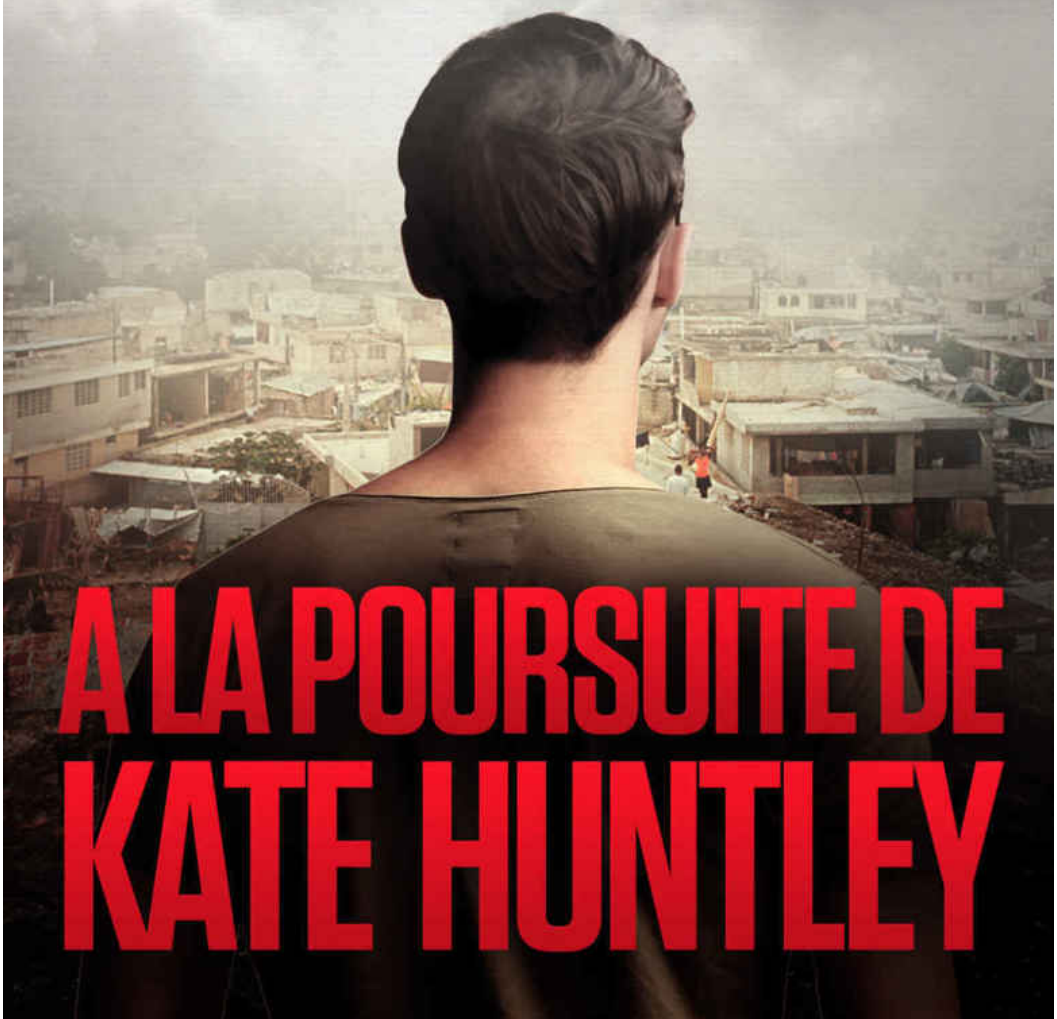
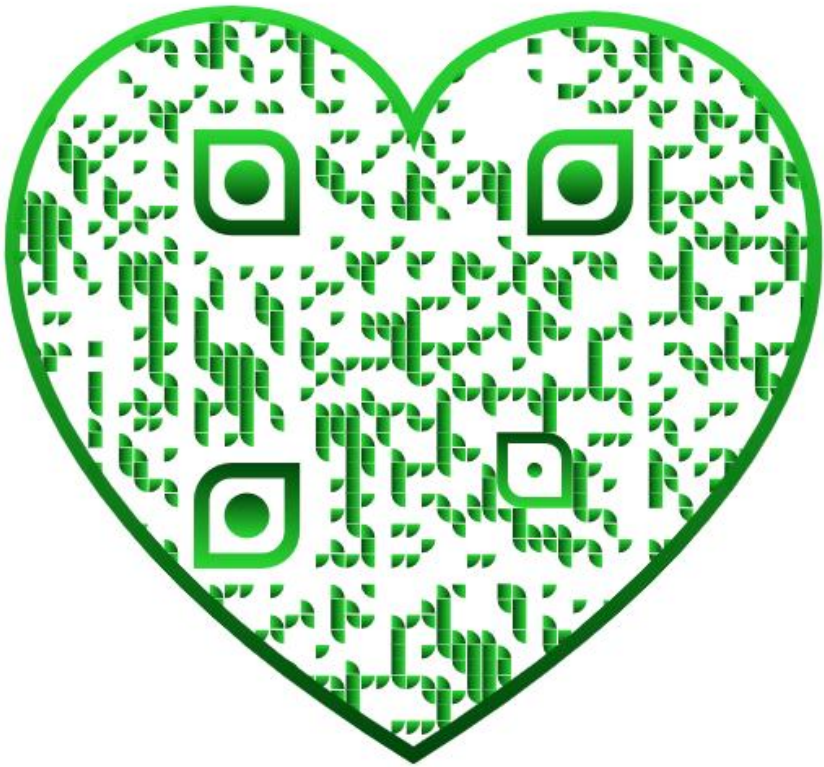
THERESA
RAGAN

NEW YORK TIMES BESTSELLING AUTHOR

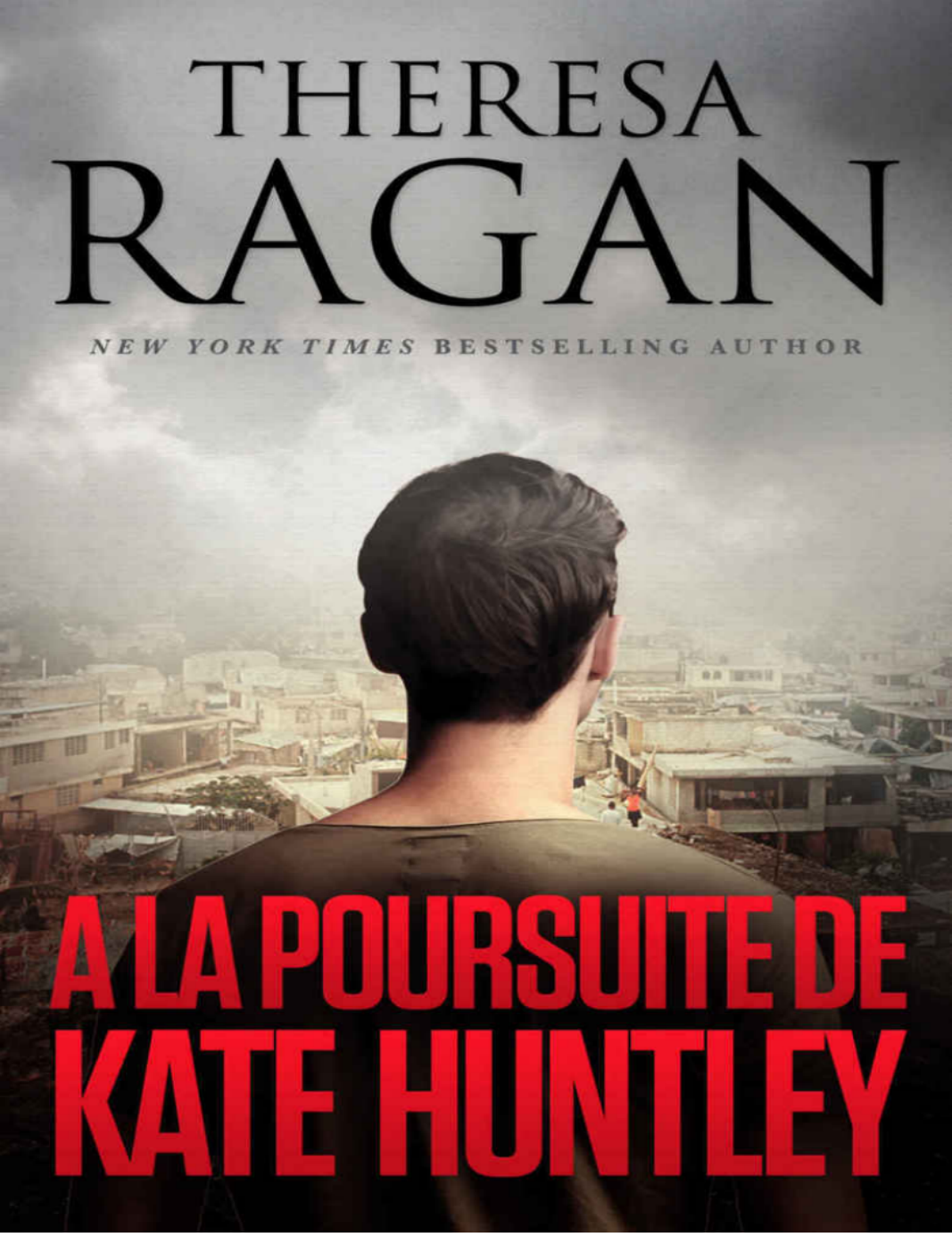


A LA POURSUITE DE KATE HUNTLEY



THERESA
RAGAN

NEW YORK TIMES BESTSELLING AUTHOR



A LA POURSUITE DE KATE HUNTLEY

A la poursuite de Kate Huntley

de

Theresa Ragan

Copyright © 2011 par Theresa Ragan
www.theresaragan.com

Cette histoire est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une fiction. Toute ressemblance avec de véritables événements, lieux ou personnages, vivants ou morts, ne serait que pure coïncidence.

Tous droits réservés.

Cette publication ne peut être ni reproduite, en totalité ou partie, ni transmise sous quelque forme ou par quelque moyen, électronique ou mécanique, que ce soit sans l'autorisation écrite de Theresa Ragan.

Editrice : Faith Williams
http://www.theatwatergroup.com

Traductrice : Agnès Caubet
www.lesromantiques.com

Couverture par Damonza.com
www.damonza.com

LK E-Book Formatting Services
http://design.lkcampbell.com

Remerciements

Ce livre est dédié à Katy Huntley, ma meilleure amie depuis le lycée. Katy et moi avons vécu pas mal d'aventures ensemble. Comme l'héroïne d'*A la poursuite de Kate Huntley*, Katy est une femme forte. La véritable Katy a survécu au cancer et c'est une amie incomparable.

Je suis, comme toujours, éternellement reconnaissante à Cathy Katz de m'encourager avec tellement d'enthousiasme, de me secouer lorsque j'ai besoin d'un petit coup de pouce pour me remettre dans le droit chemin.

Ce livre a été écrit des années avant le terrible tremblement de terre qui a frappé Haïti le 12 janvier 2010. Des millions de gens en ont souffert. Mon cœur va à tous les haïtiens à travers le monde.

Prologue

Haïti, au large de la côte de Borgne

Kate se réveilla en sursaut. La lumière de la lune filtrait à travers un hublot au-dessus de sa tête. Le bateau tanguait. *Qu'est-ce qu'il se passait ?*

Son père était un marin expérimenté, il naviguait rarement à la tombée de la nuit. Elle enjamba les livres qui gisaient par terre, ainsi que le nouveau microscope métallurgique que son père lui avait offert deux jours plus tôt, pour son quinzième anniversaire. Elle poussa la porte et remonta en courant le couloir étroit qui menait jusqu'aux escaliers.

- Papa ? Où tu es ?

L'orage dont son père avait parlé ne menaçait plus, il était là, plein de fureur et hors de tout contrôle. Agrippant la rampe qui courait le long de l'escalier en spirale, elle se hissa marche après marche jusqu'à ce qu'elle arrive en haut. Son cœur manqua un battement : là où se trouvait auparavant une baie vitrée coulissante, il n'y avait plus qu'un trou béant. Les meubles et les photos avaient complètement disparu, laissant des murs nus, du verre brisé et des débris éparpillés dans la pièce.

Une nouvelle vague heurta la coque et de l'eau se rua à l'intérieur. Le bateau tanguait comme une balançoire et elle tomba à genoux. Kate rampa sur le sol, des échardes et des morceaux de verre lui éraflèrent la peau. Elle s'accrocha à un placard mural et passa la tête par l'ouverture, où se trouvait autrefois la porte. Les voiles claquaient au vent, on aurait dit qu'une douzaine de pistolets à bouchon tiraient en même temps. Des embruns et de l'écume la frappèrent au visage, l'aveuglant momentanément.

C'est alors qu'elle repéra une ombre… un homme… son père.

Merci seigneur. Ses vêtements étaient trempés, son expression dure tandis qu'il semblait batailler avec les cordages et les voiles. Mais un autre homme apparut ensuite… un étranger de haute taille. La main levée, il se dirigeait vers son père.

Bondissant sur ses pieds elle fit un pas sur le pont glissant, le regard fixé sur le couteau dans la main de l'inconnu.

- Papa, cria-t-elle.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

Son père profita de l'occasion pour se jeter sur son assaillant,

essayant de lui arracher le couteau. Elle ne parvenait plus à les distinguer l'un de l'autre, jusqu'à ce que l'étranger se remette debout et se dirige vers elle, son père gisant immobile sur le pont.

Des nuages sombres roulaient au-dessus de leurs têtes. Un vent fort fouettait ses cheveux sur son visage. La terreur l'empêchait de bouger et de fuir, son regard était fixé sur le serpent tatoué sur l'épaule de l'homme, dont la queue se perdait quelque part sous sa chemise déchirée. Clouée au pont glissant, elle regardait le corps de son père et pria pour qu'il se relève.

Un craquement se fit entendre et elle leva les yeux juste à temps pour voir la grand-voile s'arracher, balayer le pont et frapper l'homme en pleine poitrine, le jetant à l'eau. C'était comme si Dieu en personne avait tendu la main et l'avait précipité par-dessus bord.

- Papa ! cria-t-elle.

Elle courut dans sa direction, ses pieds glissèrent sur le pont trempé, son menton heurta les planches de bois. Ignorant la douleur elle rampa jusqu'à lui, soulagée de voir qu'il était encore en vie.

- Il faut que nous allions au canot de survie, dit-il, la voix rauque et faible.

Elle l'aida à se mettre debout et le soutint tant bien que mal. Du sang suintait de son côté.

- Tu es blessé.

- Je vais bien. Ne perdons pas de temps, le bateau ne va pas tarder à couler.

Les rides sur son front s'approfondirent.

- Lorsque tu arriveras sur l'île, tu ne dois dire à personne qui tu es.

- Mais pourquoi ?

- Fais ce que je te dis. N'aie confiance en personne. Pour tes douze ans, poursuivit-il précipitamment, je t'ai offert…

Il grimaça de douleur.

Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait. La colère dans sa voix lui indiquait qu'il avait peur de quelque chose.

- Papa, qu'est-ce que tu veux dire ?

Il la poussa en direction du bastingage :

- Il est trop tard.

- On peut aller à la police, dit-elle en l'aidant à se tenir debout, ils nous aideront.

- Non, la pressa-t-il avec insistance, ne parle à personne. Tu m'entends ?

L'âpreté de sa voix et son expression sévère lui indiquèrent d'arrêter de le questionner. Les embruns étaient denses, ils lui frappaient le visage et lui piquaient les yeux. Des morceaux de gréement pendaient du bateau, s'élevaient puis frappaient la coque. Son père tendit le bras par-dessus le bastingage et libéra d'une

secousse le canot de survie. Celui-ci tomba à l'eau. Il paraissait à des milliers de kilomètres.

- Je n'y arriverai pas.

- Ma courageuse petite princesse, dit-il, la voix de nouveau calme. Il repoussa les mèches de cheveux trempés de son visage.

- Ta mère était courageuse et forte, tout comme toi. Tu peux le faire. Je sais que tu peux.

Avant qu'elle ait eu le temps de lui demander comment ils allaient grimper dans le canot, il sauta par-dessus bord et l'entraîna avec lui.

L'eau était glacée, mais c'était la peur qui la tétanisait. Elle n'était même pas certaine que ses bras et ses jambes soient capables de nager, mais elle savait qu'elle était sous l'eau.

Et elle savait qu'elle allait mourir.

L'instinct et un intense désir de vivre mirent ses bras en mouvement, elle lutta pour remonter à la surface des eaux glaciales et brutales de l'océan. Mais ses tentatives paraissaient aussi futiles qu'essayer de respirer sous l'eau. La panique laissa place à un calme détachement, tandis que son corps et son esprit commençaient à renoncer face à la puissance de l'océan. Etrange, pensa-t-elle, comme la mort semblait naturelle. C'était bien plus paisible qu'elle ne l'aurait imaginé.

Soudain des bras forts entourèrent sa taille et la poussèrent vers le haut. Sa tête creva la surface. Elle inspira en tremblant de l'eau de mer mélangée à de l'air, puis cracha et toussa.

- Papa, appela-t-elle avant qu'une nouvelle vague ne la submerge, la repoussant vers le fond.

Des mains attrapèrent à nouveau sa taille, fortes et déterminées, la projetant par-dessus le bord du canot. Son visage s'écrasa contre le fond en caoutchouc. Ses poumons la brûlaient à chaque respiration. L'embarcation tanguait sur les vagues, menaçant de la précipiter à nouveau à l'eau. Son père jeta un bras par-dessus le rebord du canot, sa main chercha quelque chose à quoi s'agripper. Elle referma les siennes autour des doigts épais et tira de toutes ses forces. Mais il était affaibli par la perte de sang, et très lourd.

Le vent giflait les eaux en tous sens, sa prise se relâchait. Plus elle tirait, plus il glissait dans les profondeurs obscures, jusqu'à ce qu'elle le perde totalement de vue.

Elle regarda ses mains et maudit en silence sa faiblesse. Les yeux fixés sur les eaux noires, elle pria pour que son père réapparaisse.

Mais il ne remonta pas à la surface.

Il se trompait. Elle n'était pas du tout courageuse et forte, elle était une faible.

Chapitre 1

Dix ans plus tard
Port-au-Prince, Haïti

De l'écume et des embruns ruisselaient depuis la grand-voile sur le visage de Kate, alors qu'elle virait de bord à l'approche des quais de Port-au-Prince, capitale d'Haïti. Le paysage en face d'elle était presque entièrement dénué d'arbres, mais la ville était nichée entre les montagnes, et l'eau lui conférait une beauté singulière.

Malgré les rues très encombrées de Port-au-Prince, Kate était heureuse de rentrer chez elle, surtout après avoir passé les trois derniers jours et les deux dernières nuits à jouer les baby-sitters pour une famille de quatre vacanciers. Combien de fois avait-elle dit à la fille de sa patronne, Fiona, qu'elle ne faisait pas les nuits ? Ca ne la dérangeait pas d'emmener des plongeurs à des endroits reculés pour la journée, étant donné qu'ils la laissaient seule la plupart du temps et qu'en général ils jetaient l'éponge avant la tombée de la nuit. Mais passer trois jours avec deux enfants gâtés et leurs parents imbus d'eux-mêmes, c'était trop lui demander.

Elle amarra le bateau à côté du *Paradise,* un élégant yacht de croisière dont elle s'était promis qu'il serait un jour à elle. Puis elle remonta le ponton et traversa les bidonvilles du bord de mer : des enfants se lavaient dans les fossés et un mendiant désespéré tendait ses doigts bruns et noueux.

Elle tira un morceau de bœuf séché de sa poche et le donna à l'homme avant de traverser le boulevard principal, évitant plusieurs de ces bus multicolores qu'on appelait des *taptaps.* Malgré la pauvreté omniprésente, et même peut-être à cause d'elle, elle adorait Haïti. Les habitants de l'île étaient résilients et déterminés… des gens comme elle.

- *J'aime bien ton derrière.*[1]

Elle se retourna et ses yeux passèrent de la grosse main qui caressait ses fesses aux yeux sombres, dans un visage qui ne lui était pas familier. Les lèvres fines s'étirèrent en un sourire salace.

- *Belle fille.*

Elle attrapa le bras de l'homme et le tordit derrière son dos.

- Ne touche jamais une femme, à moins qu'elle te le demande, c'est compris ?

Elle resserra son emprise.

- *Je te comprends*, grogna-t-il.

Avec un soupir excédé elle lâcha l'homme et passa la porte d'entrée de Prince Charters, la société d'Esri Dalton, la femme qui l'avait trouvée dix ans plus tôt et prise sous son aile. Mais au lieu d'Esri c'est Fiona qu'elle trouva derrière le bureau, en train de faire tourner la boutique. Les deux parents de Fiona étaient morts du sida alors qu'elle n'avait que sept ans. Fiona et Kate, au cours des dix dernières années, avaient aidé Esri à gérer son entreprise, même s'il lui semblait souvent qu'elles passaient plus de temps à se chamailler qu'à travailler. Elles étaient presque comme des sœurs.

- Tu ne peux pas casser le bras de tous les hommes que tu croises, dit Fiona à l'instant où Kate entrait dans l'agence.

- Il m'a touchée.

- Si je devais casser un bras à chaque fois qu'un type me touche, j'aurais éliminé la moitié de la population d'Haïti à l'heure qu'il est.

Tout le monde savait ce que Fiona faisait de ses nuits, c'était la raison exacte pour laquelle des minables comme celui auquel Kate venait de se frotter traînaient dans les parages toute la journée. Elle tendit la main.

- Tu me dois quarante dollars.

Fiona ouvrit la bouche pour protester.

- Ne cherche même pas à marchander avec moi cette fois, l'interrompit Kate, tu as de la chance que je ne te demande pas le double pour avoir dû supporter ces gamins. Le garçon m'a donné un coup de pied quand je lui ai dit qu'il n'avait pas le droit d'attraper une méduse. J'ai des bleus.

Les yeux marron foncé de Fiona lancèrent des éclairs.

- C'était des enfants magnifiques, avec leurs cheveux dorés et leurs yeux verts. Si tu ne teignais pas les tiens en roux, ils pourraient passer pour tes cousins d'Amérique.

- La flatterie ne te mènera nulle part. Le fric.

Fiona émit un sifflement et attrapa le sac contenant l'argent liquide, sur le comptoir poussiéreux derrière elle.

- Voilà un billet de vingt. Je te paierai le reste plus tard.

Kate lui arracha le sac des mains, en sortit un autre billet de vingt et le glissa dans sa poche avant.

- Je vais prendre la totalité maintenant, merci.

Elle se dirigea vers la porte.

- Dis à Esri que je serai de retour demain matin.

- Oh, autre chose, s'exclama Fiona.

Kate soupira :

- Quoi ?

- Quelqu'un te cherche… un homme. Il a dit qu'il serait de retour dans quelques minutes.

Kate fronça les sourcils.

- Il a dit ce qu'il voulait ?

Fiona haussa les épaules :

- On s'en moque ! C'est un américain sexy… dans le genre Mel Gibson pour le physique. Il avait un beau costume et une cravate en soie. Et des fesses ! *Il avait un beau cul*[2].

Le cœur de Kate se mit à battre à coups redoublés. Par parce que ce type avait de belles fesses, mais parce qu'un étranger portant un costume était à sa recherche.

- Où il est maintenant ?

- Je lui ai dit que tu serais bientôt de retour.

Kate sortit. La chaleur montait du sol poussiéreux, l'air était épais et suffocant. Il fallait qu'elle se cache. Son instinct lui disait de fuir en courant, mais la logique lui indiquait que ça ne servirait qu'à attirer l'attention sur elle, si quelqu'un la surveillait. Elle avança d'un pas égal et essaya de se fondre dans la foule. Un peu plus loin, sur le boulevard, elle se glissa dans une allée étroite. Elle passa des rangées de huttes fatiguées, aux toits métalliques. Comme la plupart des maisons du coin, elles n'avaient ni électricité ni eau courante.

Elle s'arrêta devant celle qui lui avait servi de foyer pendant les dix dernières années, et écarta le rideau poussiéreux qui faisait office de porte. La hutte ne possédait qu'une seule pièce, un demi-drap pendu au plafond séparait le lit du reste. Elle heurta de l'épaule le sac de boxe qu'elle avait fabriqué elle-même, à partir d'un sac de jute rempli de chiffons, et qui pendait au beau milieu de la pièce. Il se balança d'avant en arrière, faisant craquer le toit de tôle tandis qu'elle fourrait ses affaires dans un sac de toile. Elle resserra la cordelette qui le fermait et jeta un coup d'œil alentour pour voir si elle avait besoin d'autre chose.

Elle devait rester concentrée, mais n'arrivait à penser qu'à une chose : qui pouvait bien être à sa recherche maintenant, après toutes ces années ? L'image d'un tatouage représentant un serpent brouilla sa vue. Elle secoua la tête pour s'éclaircir les idées. L'homme, le serpent tatoué, l'orage, la main de son père entre les siennes, avant qu'il ne disparaisse à jamais. *Ne fais confiance à personne*. Elle se frotta la tempe.

Kate sortit et regarda d'un bout à l'autre de la rue. Qui était à sa recherche ? La seule personne avec laquelle elle ait été en contact au cours des dix dernières années était le meilleur ami de son père, le docteur Forstin. Il lui avait envoyé quelques dollars, mais le risque de laisser une trace était trop grand et ils avaient décidé d'un commun accord de se contacter le moins souvent possible. Selon le docteur Forstin, lui et son père étaient sur le point de trouver un traitement efficace contre le sida, mais il y avait un chainon manquant. De quoi

s'agissait-il ? Le docteur Forstin l'ignorait. Kate pensait que son père lui avait laissé un indice… quelque chose qu'elle n'avait pas encore découvert. Jusqu'à ce qu'elle le trouve… elle devrait se cacher. Elle n'était pas prête.

Comme toujours, les bas-côtés grouillaient de guides touristiques à la recherche de clients, d'enfants des rues et de vendeurs ambulants. Les rayons brûlants du soleil frappaient les routes de terre battue, une puanteur flottait dans l'air.

Elle traversa le boulevard principal, contourna une bouche d'égout béante et percuta violemment une poitrine musclée. L'odeur de parfum et le corps dur contre le sien la prirent par surprise. Sous une veste sombre, il portait une chemise blanche rentrée dans un pantalon noir. Un pistolet était glissé à sa ceinture.

Elle ne regarda pas son visage. Au lieu de cela elle décampa, renversant un passant dans sa hâte de fuir. Bon sang ! Pourquoi n'avait-elle pas fait plus attention ? Elle était devenue paresseuse, au fil des années. Traversant le boulevard en courant, elle tourna brusquement à gauche dans une allée étroite et parcourut un labyrinthe de ruelles avant de ressortir près des quais.

Les rayons puissants du soleil tapaient sur son dos. Elle regarda à droite et à gauche, la côte était déserte. Les battements de son cœur se calmèrent un peu alors qu'elle remontait en courant le ponton et sautait sur le pont du voilier d'Esri. Elle tendit la main vers la grand-voile et entendit le cliquetis de la menotte passée à son poignet avant de voir le visage de l'homme.

- Vous allez quelque part ? demanda-t-il d'une voix goguenarde, la respiration laborieuse.

- Oui, c'est ce que je compte bien faire.

Elle se retourna et lui flanqua un coup de genou dans l'entrejambe.

Il jura et tomba à terre, l'entrainant à demi avec lui. Alors qu'il grognait de douleur, elle plongea sa main libre dans la poche de sa veste, à la recherche de la clé des menottes.

Rien.

Ensuite elle essaya l'une de ses poches de pantalon, mais trouva autre chose.

- Ne t'arrête pas en si bon chemin, dit-il.

Ca ne l'amusa guère.

- Où sont les clés ?

Il haussa les épaules.

Elle tira un portefeuille en cuir de la poche intérieure de sa veste et l'ouvrit.

- Ahhh… Jack Coffey, grand méchant agent du FBI, hein ?

- C'est ça.

- Au cas où vous ne le sauriez pas, nous ne sommes pas aux USA. Je ne crois pas que vous soyez dans votre « sphère d'influence ».

Il parut surpris mais ne répondit rien.

- Où est votre flingue ? demanda-t-elle ensuite.

- Je n'en porte pas.

- Menteur.

Les coins de ses lèvres se retroussèrent, du moins jusqu'à ce qu'elle lui assène un coup de genou dans les côtes.

Il grogna.

Il était mince, pas très corpulent. Il ne passait pas ses journées dans une salle de gym, mais s'entraînait sans doute régulièrement. Son visage et son cou étaient rougis par les coups de soleil, ce qui laissait supposer qu'il était dans les parages depuis quelques jours déjà. Il était séduisant et, en d'autres circonstances, elle aurait pu apprécier de lui faire faire un tour de la ville.

- Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

- Nous avons besoin de votre aide.

- Ouais, bien sûr. Où sont les clés, Jack ?

- Vous pourriez me lâcher un peu ?

- Pas avant que vous me libériez.

Elle leva brusquement le poignet qui était attaché au sien. Il serra les dents :

- J'ai laissé les clés à mon hôtel.

Elle poussa un soupir exaspéré :

- Vous avez deux secondes pour me dire pourquoi vous êtes ici.

- Votre père était un scientifique, dit-il à travers ses dents serrées, sur le point de découvrir un vaccin qui aurait pu sauver des milliers de vies.

- Ca n'a plus d'importance, il est mort. Il ne peut plus aider personne. Maintenant libérez-moi.

- Je n'ai pas les clés. Je fais seulement mon travail, souligna-t-il.

- Qu'est-ce qu'ils on fichu, ils ont envoyé un débutant à mes trousses ?

Elle repoussa les boucles qui tombaient sur son visage.

- Que me veut le FBI ?

- Ce n'est pas évident ?

Elle pencha la tête de côté :

- Je suppose que je ne suis pas aussi maligne que j'en ai l'air. Dites-moi tout.

- Vous êtes la seule personne qui sache peut-être ce qui est arrivé à l'un des scientifiques les plus importants de notre siècle. Il y a dix ans de cela, poursuivit-il, le monde était sur le point de trouver un traitement contre le sida.

Il prit une profonde inspiration.

- Puis vous et votre père êtes partis pour les Caraïbes, et vous n'êtes jamais revenus. Votre bateau a été retrouvé des jours plus tard… détruit par l'un des pires orages de l'histoire de la région.

Il essaya de s'asseoir, mais elle le maintint à terre.

- Il n'a pas fallu longtemps, poursuivit-il, pour que le corps de votre père soit rejeté sur le rivage. C'est alors que le FBI a su que ce n'était pas l'orage qui l'avait tué. Des plongeurs ont été envoyés pour chercher votre corps mais, en toute logique, il la parcourut de la tête aux pieds, ils n'ont rien trouvé.

- Ils n'ont pas retrouvé d'autre corps ? demanda Kate.

- Pourquoi, ses yeux se plissèrent, ils auraient dû ?

Elle choisit d'ignorer sa question. Son instinct lui disait qu'il n'avait aucune intention de lui faire du mal, aussi éloigna-t-elle son genou de ses côtes.

- Ecoute blanc-bec, je ne te connais pas, je ne t'aime pas, et je ne veux rien avoir à faire avec toi. Une fois que j'aurai ôté ces menottes je vais te laisser partir, et tu vas faire comme si tu n'avais jamais posé les yeux sur moi.

- Impossible, il faut que vous rentriez aux States avec moi.

- Dans tes rêves, monsieur l'agent du FBI.

Elle ricana en se penchant sur lui et le fouilla des genoux jusqu'aux chevilles :

- Comment tu as su que c'était moi ? demanda-t-elle, je ne ressemble pas du tout à la petite adolescente aux cheveux filasses que j'étais à l'époque.

- Je peux m'asseoir ?

Elle réfléchit un instant avant de retirer complètement son genou de ses côtes. Il s'assit et elle s'accroupit, le poignet droit de l'homme était attaché à son poignet gauche.

- Autrefois je travaillais au service des personnes disparues, lui dit-il, j'ai ce qu'on appelle une mémoire eidétique, le terme scientifique pour mémoire photographique, ou mémoire absolue. Je reconnaitrais n'importe quel visage de cette liste.

- Mais ça n'explique pas pourquoi tu es venu. Pourquoi maintenant ?

- Nous étions à la recherche d'un homme… un baron de la drogue. Nous l'avons repéré par satellite à un enterrement. Il se trouve que vous étiez debout à l'arrière plan lorsque les photos ont été prises. J'ai reconnu immédiatement votre visage. Si vous voulez mon avis, vous traînez avec des gens assez peu fréquentables.

- Je ne t'ai rien demandé. Est-ce que ma photo a été rendue publique ?

- Non.

Les yeux de Kate se fixèrent sur une bosse près de son biceps

gauche.

Il lui jeta un regard inquiet :

- Quoi ?

Elle lui retira sa cravate et descendit sa veste jusqu'à mi-épaule. Attrapant fermement le col de sa chemise blanche, elle l'ouvrit d'un geste brusque. Des boutons volèrent en tous sens. Avant qu'il puisse protester, elle glissa la main dans sa manche. Les clés étaient scotchées à son bras.

- Pas bête.

Il lui adressa un sourire ironique.

Elle arracha le scotch de son bras.

- Aïe ! Un peu de considération, c'est trop demander ?

- Lève-toi, répondit-elle, ensuite j'ouvrirai les menottes. Une fois libre, le prévint-elle, je ne vais pas pouvoir rester. Je n'ai aucune idée de l'identité de celui qui a tué mon père, je ne peux pas t'aider. Retourne chez toi et dis au FBI d'arrêter de perdre son temps… et le mien.

- Et le docteur Forstin ? demanda-t-il.

Elle se concentra sur le fait de se mettre debout, déterminée à ne pas le regarder dans les yeux.

- Jamais entendu parler.

- Menteuse.

Ils parvinrent à se lever en même temps. Selon elle, Jack Coffey n'avait pas besoin de savoir qu'elle était en contact avec le docteur Forstin.

Les menottes les obligeaient à se tenir tout près l'un de l'autre, face à face. Trop près. Des frissons remontèrent le long de sa colonne vertébrale. Alors qu'elle s'acharnait sur la serrure ses doigts tremblaient légèrement, ce qui l'agaça. Le fait qu'elle puisse sentir l'amidon de sa chemise et l'odeur légère de son savon n'arrangeait pas les choses. Les hommes avec lesquels elle traînait habituellement travaillaient à l'extérieur. Leurs mains étaient calleuses, leurs cheveux longs et tirés en arrière. Elle n'avait jamais été aussi proche d'un homme en costume, un homme qui prenait régulièrement une douche. Il était difficile de lui donner un âge, mais avec sa chemise grande ouverte elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il était bien bâti, dur à tous les endroits stratégiques. En d'autres circonstances, elle aurait été tentée de passer les doigts dans ses cheveux et de presser ses lèvres contre les siennes.

Il haussa un sourcil interrogateur.

- J'essaie de deviner quel âge a mon ravisseur.

- Trente-deux, dit-il, et je ne suis pas un ravisseur.

Elle leva le bras qui était toujours attaché au sien :

- Ce n'est pas mon avis. Si tu n'étais pas un ravisseur, je ne serais

pas menottée à toi.

Un malaise envahit ses yeux bleus captivants, comme si la proximité de Kate le rendait nerveux. Elle s'appuya contre lui, effleurant de sa poitrine le fin tissu de sa chemise.

- Ou peut-être que si ?

Jack était désolé pour elle. Elle semblait épuisée, comme si elle avait fui des fantômes, chaque heure de chaque jour, pendant les dix dernières années. Le vide au fond de ses yeux et le son creux de sa voix ne faisaient que renforcer sa détermination à la ramener saine et sauve. Le FBI avait beaucoup de questions à lui poser. Ils avaient besoin d'elle et, qu'elle en soit consciente ou non, elle aussi avait besoin d'eux. Pendant dix ans elle avait réussi à se cacher du reste du monde, il n'allait pas la laisser filer maintenant.

- Si tu ne t'étais pas enfuie, dit-il, je n'aurais jamais utilisé les menottes.

L'attention de la jeune femme était ailleurs, ses yeux arrondis et à l'affût, comme ceux d'un renard traqué.

- Tu es seul ? demanda-t-elle.

Il frotta l'arrière de son cou de sa main libre et hocha la tête. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule il suivit son regard, mais ne vit rien qui sorte de l'ordinaire.

- Quelque chose ne va pas ?

Elle s'acharna à nouveau sur la clé. Il y avait deux trous dans les menottes métalliques, et elle persistait à enfoncer la clé dans le mauvais. Comme il voulait continuer à la faire parler, il ne lui dit pas qu'elle s'y prenait mal.

- Mon père ne m'aurait jamais dit de me cacher de tous si ça n'avait pas été nécessaire, lui dit-elle, bon sang de menottes. Pendant dix ans j'ai survécu en écoutant mon instinct, et en ce moment il me dit que quelque chose cloche.

- Je ne serais jamais venu ici à ta recherche si je pensais que je te mettais en danger.

- Oh, c'est mignon.

Un rire tremblant lui échappa.

- Tu es quoi, un agent du FBI en armure scintillante ?

Ignorant le sarcasme, il remarqua qu'elle ne cessait de regarder derrière elle. Une fois de plus il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

- Qu'est-ce que tu regardes…

Un barbu portant des lunettes de soleil, un short kaki et une chemise imprimée à manches courtes montait sur le pont, un pistolet braqué en direction de leurs têtes.

Jack se tendit.

- Merde !

Kate réagit rapidement, elle fourra les clés dans la main de Jack puis attrapa dans son dos le pistolet dont il pensait qu'elle ignorait l'existence. Elle ôta le cran de sûreté avec son pouce et fit la démonstration de sa philosophie « tirer d'abord, poser des questions ensuite » en logeant une balle dans l'épaule de l'homme. L'arme de celui-ci glissa sur le pont, hors de portée.

- Seigneur, s'écria Jack, qu'est-ce que tu fais bon sang ?

Elle faisait à nouveau comme s'il n'était pas là. Ca au moins c'était clair. Elle était également plus forte qu'elle ne paraissait. L'entrainant à sa suite elle enjamba l'homme blessé et envoya d'un coup de pied son pistolet par-dessus bord.

Juste au moment où Jack se disait que les choses ne pouvaient être pires, un deuxième homme apparut derrière la cabine. C'était un haïtien, ses longs cheveux étaient attachés en queue de cheval.

Kate planta son coude dans le ventre du nouvel arrivant. Rien ne se passa, aussi Jack lui lança-t-il un coup de poing puissant et rapide, de la main qui était attachée à celle de la jeune femme, ce qui envoya le voyou au tapis.

- Saute, dit-elle juste avant de bondir sur le quai.

S'il n'avait pas eu l'habitude de suivre les ordres, Jack se serait retrouvé à plat ventre sur le ponton. Au lieu de cela leurs chaussures heurtèrent le quai en même temps et ils coururent en direction des rues encombrées.

Lorsqu'ils atteignirent le boulevard, Kate cria :

- Cours !

- Qu'est-ce que tu crois que je fais ?

Psssst.

Une balle siffla près de sa tête, faisant résonner son oreille gauche.

Les gens crièrent et se précipitèrent dans tous les sens.

Jack accéléra et ils manquèrent se faire écraser par un *taptap* lorsqu'il la dépassa, il se positionna alors un pas derrière elle. Elle le tira brutalement vers la droite et le guida dans la même allée qu'elle avait empruntée un peu plus tôt. Une balle frappa une fresque en face d'eux.

Une femme cria et poussa son enfant à terre.

Kate tourna brusquement encore une fois, à gauche. Elle ne se souciait pas de regarder en arrière pour voir si l'homme qui les pourchassait était proche, et comme Jack n'avait pas envie de perdre son bras il se concentra sur le fait de rester à sa hauteur. Elle était rapide, et à peine essoufflée. Lui, pas contre, avait l'impression de respirer de la poussière plutôt que de l'air.

Après un moment les coups de feu cessèrent. Kate s'arrêta et secoua le poignet sous son nez.

- Détache-nous. Vite !

Les menottes étaient enlevées en moins de dix secondes, elles tombèrent dans la poussière. Elle les ramassa et les fourra dans sa poche.

La respiration de Jack était laborieuse, sa chemise trempée de sueur.

Kate lui tendit son pistolet.

- Bonne chance, dit elle avant de décamper dans une autre allée.

Grimaçant il se lança à sa poursuite, en quelques secondes il était sur ses talons.

- Je t'ai dit que je ne pouvais rien pour toi, cria-t-elle par-dessus son épaule en ralentissant un peu sa course, et dans une minute tu ne pourras rien non plus parce que ce voyou va débouler tellement vite à l'angle que tu ne sauras pas ce qui t'est tombé dessus.

- Je ne te quitte plus des yeux.

Elle s'arrêta et prit une ou deux profondes inspirations.

- Je ne vais pas me faire tuer pour les beaux yeux d'un agent du FBI débutant qui ne sait pas quand le moment est venu de laisser tomber.

Des balles ricochèrent sur le toit métallique derrière lui. Ils se jetèrent tous deux à terre et rampèrent vers la hutte la plus proche. Elle était vide et sentait le rat crevé.

A quatre pattes, Jack la suivit sur le sol de terre battue. Il avait été touché mais n'était pas près de le lui dire. A sa suite il se glissa par la petite ouverture qui servait de fenêtre et entra dans une seconde hutte, de l'autre côté de l'allée. Comme si elle avait senti qu'il faiblissait, Kate se retourna et remarqua le sang.

- C'est pas vrai, quel blanc-bec.

Elle l'attira dans l'ombre de la hutte, le poussa par terre, lui prit à nouveau le pistolet et dit :

- Pas un bruit.

Il avait trop mal pour discuter. *Blanc-bec ?* Se tenant les côtes il resta muet. L'aboiement d'un chien se termina en couinement aigu. Un pas lourd et une respiration plus lourde encore remplacèrent tous les autres bruits.

Lui faisant signe de ne pas bouger, elle s'accroupit à l'entrée de la hutte. Lorsqu'elle aperçut l'ombre du voyou elle bondit en avant et utilisa le pistolet pour le frapper à la mâchoire. Son ventre énorme heurta le sol avec un bruit sourd, faisant s'élever un nuage de poussière.

Elle secoua sa main et planta le bout de sa botte dans les côtes de l'homme, pour s'assurer qu'il était inconscient.

- C'est ce qui était censé arriver au type sur le bateau, dit-elle en soupirant. Elle pencha la tête sur le côté pour mieux le regarder :

- Il n'était pas avec eux, dit-elle à Jack, combien d'hommes ont-ils envoyé à nos trousses ?

Elle enfonça la main dans sa poche et lui lança les menottes :

- Mets-les-lui, tu veux ?

Ignorant la douleur causée par sa blessure Jack rampa jusqu'à l'homme. Il parvint à passer les menottes à ses poignets pendant que Kate lui fouillait les poches et glissait quelques trucs dans un sac dont la bride était passée par-dessus son épaule.

Elle lança à Jack le badge d'identification de l'inconnu :

- Comme je disais, on ne peut faire confiance à personne.

Il regarda le badge.

- Ben Sheldon, FBI.

Il appuya le pouce de l'homme contre le morceau de plastique, puis l'enroula dans un mouchoir et le fourra dans sa poche arrière.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- C'est peut-être un faux badge. Si le nom de Ben Sheldon ne figure pas dans le fichier des criminels, son empreinte y sera. Je veux savoir qui essaie de me tuer.

- Pour ça il vaudrait peut-être mieux rester en vie.

Elle entra de nouveau dans la hutte.

- Tiens, dit-elle en lui jetant un chiffon, mets ça sur ta blessure.

- C'est à peine une égratignure.

- Fais-le, c'est tout. Je n'ai pas envie que tu laisses des traces de sang que ses copains pourront suivre.

- Donc je suppose que ça signifie que tu vas coopérer ?

Ses yeux étincelèrent :

- Je vais sauver ton cul, si c'est ce que tu veux dire.

Jack sourit.

- Ahhh, un peu de douceur tout de même.

- Mettons les choses au point, monsieur l'agent du FBI, il n'y a rien de doux en moi.

___

1 En français dans le texte.

2 En français dans le texte.

Chapitre 2

Kate évita la route, étant donné qu'elle était parsemée de cratères de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de profondeur. Au lieu de cela elle gravit directement la montagne. Ils avaient marché d'un bon pas pendant trente minutes sans apercevoir aucun homme armé, mais Jack commençait à se laisser distancer.

- Il va falloir que tu marches plus vite, dit Kate par-dessus son épaule, sinon ils vont nous rattraper avant la tombée de la nuit.

Lorsqu'il ne répondit pas, elle se tourna pour le regarder. Du sang coulait de son côté et tachait le devant de sa chemise. Elle fronça les sourcils :

- Je croyais que la balle t'avait à peine égratigné. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu saignais comme une putain de passoire ?

- Je ne voulais pas te ralentir. Et arrête de dire des grossièretés, tu es trop jolie pour parler comme un voyou.

En redescendant la pente dans sa direction, elle secoua la tête :

- Et dire que je commençais à t'apprécier.

Il chancela, la perte de sang lui faisait tourner la tête.

- En parlant de me ralentir, dit-elle, qu'est-ce que tu crois que tu fais depuis une demi-heure ?

Sans prendre trop de précautions, elle le débarrassa de sa veste et la jeta de côté.

- Je ne sais pas pourquoi je t'aide, murmura-t-elle en déchirant sa chemise imbibée de sang, tu as menti au sujet de la clé des menottes, tu as menti au sujet du pistolet, et maintenant tu me fais la leçon parce que je dis des gros mots. Sans parler du fait que tu m'as menti en me disant que tu étais seul.

- Je ne savais pas que j'étais suivi.

Elle renifla :

- Quel genre d'agent du FBI es-tu donc ?

- Un agent spécial.

- Arrête un peu.

Il haussa les épaules.

- Avant qu'on me contacte il y a deux semaines, j'étais spécialiste en informatique… Division Informatique, Unité 1.

Tout s'expliquait. Elle essuya le sang autour de sa blessure et l'examina.

- Il faut extraire la balle. Jusqu'à ce qu'on trouve de l'aide, on va faire de notre mieux pour arrêter le saignement. Tu as perdu beaucoup

de sang.

Son visage était mortellement pâle et elle se dépêcha de finir de déchirer sa chemise pour la lui retirer, puis en faire des bandelettes.

- Tu ne ressembles pas exactement à l'agent spécial type, dit-elle en considérant ses épaules larges et son ventre dur comme de la pierre. Le costume ne lui rendait pas justice. Lorsqu'elle toucha son côté il retint sa respiration.

- Et quelles sont les caractéristiques de l'agent spécial type ? demanda-t-il.

Espérant lui faire oublier qu'il allait peut-être mourir au cours de sa première mission en tant qu'agent spécial, elle poursuivit tout en s'affairant à bander son côté :

- J'ai toujours imaginé qu'un agent spécial était capable de courir des kilomètres en pleine chaleur sans transpirer une goutte… un Navy Seal buriné, ou un Terminator armé jusqu'aux dents.

- Hmmm.

Elle noua solidement les deux extrémités du tissu.

- Alors tu as l'habitude de travailler sur ordinateur, hein ? Bien à l'abri derrière ton écran ?

Un muscle joua sur sa mâchoire.

Elle avait touché un point sensible.

- Les types que j'ai l'habitude de traquer sont bien plus dangereux que ces deux voyous en bas, dit-il.

Elle attrapa sa veste et la lui remit, puis passa son bras valide autour de ses épaules et le poussa en avant. Même si elle n'aimait guère l'idée de l'emmener voir la grande prêtresse, elle n'avait pas tellement le choix si elle voulait le garder en vie.

- Parle-moi des types que tu as l'habitude de traquer.

- Ce sont des cyber-harceleurs, des pédophiles, des gens qui cherchent à se venger, des criminels, jeunes, vieux, blancs, noirs, petits, grands…

Il grimaça de douleur mais continua à avancer.

Craignant qu'il ne soit pas capable de continuer bien longtemps, Kate accéléra le pas.

- La plupart des cybercriminels pensent qu'ils sont anonymes, poursuivit-il après un moment de silence, qu'on ne peut pas les identifier.

Il inspira par le nez.

- Je suis entré au FBI pour prouver le contraire.

Kate l'écouta parler de criminels qui pénétraient chez les gens sans que personne ne le sache jamais. Ces types n'entraient pas par la porte, ni par la fenêtre, mais par les écrans d'ordinateur, utilisant les mots comme autant de pièges. Des milliers d'enfants disparaissaient chaque année. Des frissons montèrent le long de la nuque de la jeune

femme.

A chaque mot, Jack semblait perdre un peu plus pied. Si elle ne lui trouvait pas de l'aide rapidement, il allait mourir.

Jack avait l'impression de suffoquer. Une fois de plus il essaya de se réveiller, serra les dents et bougea la tête de droite à gauche, tout pour arrêter les chatouillis qui parcouraient son visage. Il ne savait pas ce qui était le pire : le roulement sans fin d'un millier de tambours dans son crâne, ou la caresse légère de l'objet qui se promenait sur son nez et ses joues. Chaque mouvement, chaque clignement de paupière, lui donnait l'impression que cent aiguilles lui transperçaient le corps.

Quelque chose lui chatouilla à nouveau le nez. Quelqu'un essayait de le tuer avec… il se força à ouvrir un œil… une plume.

Jack repoussa la plume de son bras valide, juste avant d'apercevoir le bout pointu d'un couteau dirigé vers lui. Il chercha à l'éviter mais deux mains chaudes l'empêchèrent de tomber du lit de camp. C'était Kate.

De l'autre côté se tenait une femme, une lame acérée à la main. Une grande femme noire avec un anneau dans le nez et des cheveux ébouriffés. Elle utilisa le couteau pour couper un bout de son bandage et le posa de côté.

Les murs, remarqua Jack, étaient faits de terre et de bouts de bois. Il était à l'intérieur d'une hutte. Dans le coin le plus éloigné de la pièce un homme était assis et frappait sur un tambour. Sentant les yeux de Jack posés sur lui, il arrêta de jouer et se mit debout. Il mesurait près de deux mètres et devait se pencher pour éviter que sa tête ne heurte le plafond en terre. Sa peau sombre était couverte de tatouages… des silhouettes tordues et des hiéroglyphes. Queequeg, le harponneur de *Moby Dick*, lui vint à l'esprit. Sans dire un mot le percussionniste souleva son tambour en peau de chèvre et quitta la hutte.

La femme au couteau s'approcha :

- Nous avons établi le contact avec l'Iwa, l'informa-t-elle, tu ne rejoindras pas les morts, finalement.

Jack ne savait trop que répondre à cela, mais ça paraissait rassurant, il hocha donc la tête.

- Voici Alourdes, la Prêtresse Vaudou en chef, lui dit Kate, elle a fait appel au Gran Bwa en personne pour te soigner.

Le large sourire de la femme imposante révéla des dents jaunes. Elle remplaça le couteau par quelque chose qui ressemblait étrangement à une vertèbre de serpent et l'agita au-dessus de son corps. Une fois qu'elle eut terminé elle quitta simplement la pièce.

- C'était… intéressant.

Sa gorge était râpeuse, desséchée.

Kate sourit :

- Elle est formidable.

- Sans aucun doute.

Jack essaya de détendre les muscles de son cou :

- J'ai l'impression d'avoir fait un aller-retour en enfer. Depuis combien de temps je suis allongé là ?

- Deux nuits maintenant, grâce à la décoction d'herbes qu'Alourdes a préparée pour toi.

Il leva un sourcil sceptique.

- Tu avais besoin de repos. C'est le matin maintenant.

Elle lui tendit une tasse en aluminium ébréchée :

- Bois ça. Il ne faut pas que tu te déshydrates.

Il porta la tasse à ses lèvres. L'eau était amère, mais il la but en deux gorgées.

- J'espère qu'aucun animal n'a été sacrifié en mon honneur.

- Le Vaudou, c'est bien plus que les clichés habituels de 'sacrifices d'animaux' et de 'magie noire'.

- Sans blague ?

- Sans blague, répondit-elle, c'est une religion comme n'importe quelle autre, une expression de l'esprit humain. Certains disent que le Vaudou est le pouvoir de la volonté, qui permet de surmonter l'oppression.

Jack hocha la tête, fasciné par sa bouche, la façon dont ses lèvres bougeaient, le son de sa voix. Elle lui avait sauvé la vie. Un désir irrépressible de lui venir en aide le submergea. Elle fuyait depuis bien trop longtemps. Ce qu'il s'était passé sur ce bateau, dix ans plus tôt, l'avait terrifiée à tel point qu'elle était restée cachée pendant toutes ces années. Bien des gens se posaient des questions sur la mort de son père, quelques-uns pensaient que Kate n'y était pas étrangère, mais il avait lu le choc dans ses yeux lorsqu'elle avait appris qu'un seul corps s'était échoué sur le rivage, des années plus tôt. Quelqu'un d'autre s'était trouvé sur ce bateau, et Jack était déterminé à découvrir qui. Il lui prit la main :

- Je te dois la vie.

Elle la lui retira, puis passa de l'autre côté du lit de camp et commença à examiner sa blessure. Il était évident qu'elle n'était pas du genre à faire tout un plat du fait de sauver une vie.

Jack la regarda avec un intérêt grandissant. Elle portait un pantalon de treillis et un débardeur blanc. Ses longs cheveux roux étaient coiffés en queue de cheval, ce qui faisait paraitre ses yeux plus grands, et plus verts. Sa peau, brunie par trop d'exposition au soleil, luisait de transpiration. Elle était menue et gracieuse, s'il n'avait pas vu ce dont elle était capable, il n'aurait jamais cru qu'elle puisse tirer au pistolet avec une précision mortelle, ou mettre KO un type de plus

de 100 kilos de quelques coups de coude.

Elle exigeait beaucoup d'elle-même, chaque muscle de son corps fonctionnait à sa capacité maximum, fin et sculpturale. Ignorant son regard posé sur elle, peut-être même ne l'avait-elle pas remarqué, elle leva les yeux et le fit sursauter. Ses doigts tâtèrent doucement la peau autour de la blessure.

- Comment tu te sens ?

- Raide, j'ai mal partout. En gros pas super bien.

- Il fallait s'y attendre, répondit-elle sans manifester tellement de sympathie à son égard. Elle prit une bouteille d'antiseptique dans un placard rouillé, derrière elle, et revint près de lui :

- Pourquoi tu ne me dis pas ce que tu sais à propos du docteur Forstin ?

Il haussa un sourcil :

- Donc tu le connaissais, finalement ?

- Qu'est-ce que tu veux dire par « connaissais » ?

- Il est mort.

Son visage pâlit :

- Comment ?

- Assassiné alors qu'il travaillait dans son laboratoire.

- Par le même homme qui a tué mon père.

C'était une affirmation plus qu'une question.

- Possible.

- C'est sûr, insista-t-elle.

- Comment tu le sais ?

- J'écoute mon instinct. Un truc que tu devrais peut-être apprendre à faire.

Il ignora sa pique :

- Combien de fois toi et le docteur Forstin avez-vous été en contact ?

- Pas assez, elle avala la boule qui s'était formée au fond de sa gorge, quelques années après la mort de mon père je l'ai appelé… il a eu la surprise de sa vie, en fait.

Ses yeux s'éclairèrent comme si elle revivait cet instant :

- Après cette première conversation, nous nous sommes appelés une ou deux fois par an. Pendant les dix dernières années il a parcouru les notes de mon père, essayé de combler les trous. La dernière fois que je l'ai eu au téléphone il m'a dit qu'il avait presque terminé.

Elle poussa un long et profond soupir :

- Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort, elle secoua la tête, je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça. Qu'est-ce que ça peut bien faire que j'aie parlé au docteur Forstin ? Ce n'est pas ça qui va t'aider beaucoup.

Jack soupira. Le bout des doigts de la jeune femme était frais contre sa peau.

- Ca a meilleure mine, dit-elle, la balle n'était pas aussi profonde que je le pensais. L'enflure a diminué.

Elle passa un tissu humide et frais sur sa poitrine et son côté.

- Encore un jour ou deux et tu seras comme neuf.

Il se frotta la mâchoire. Ce dont il avait besoin, c'était d'une bonne douche chaude et de se raser. Il devait aussi contacter le FBI. Lorsque Kate eut terminé de refaire ses pansements il passa ses jambes par-dessus le bord du lit de camp. Elle récupéra son pantalon de l'autre côté de la pièce et le lui tendit.

- J'espère que tu sais que je n'ai jamais voulu te mettre en danger, dit-il.

Elle haussa un sourcil incrédule.

- Le docteur Forstin savait que je venais te chercher, reprit-il, il se faisait du souci pour toi.

- Comment tu le sais ? demanda-telle, tu l'as rencontré ?

Il hocha la tête :

- Après avoir parcouru ton dossier je l'ai appelé, et il m'a demandé de le rejoindre à son laboratoire. Il paraissait soulagé lorsque je lui ai dit que je savais où tu étais et que j'allais te ramener aux Etats-Unis. Il se faisait du souci pour toi, depuis que tu avais manqué l'appel que vous aviez programmé.

- Je jouais les nounous pour une famille d'américains de… elle balaya la suite de sa phrase de la main, ça n'avait pas d'importance.

Jack hocha la tête :

- J'ai reçu la nouvelle de sa mort juste avant de prendre l'avion pour venir ici.

Les yeux verts de Kate lancèrent des éclairs :

- Est-ce que ça t'a traversé l'esprit qu'il y avait peut-être un lien entre ta décision de rouvrir l'enquête et le meurtre du docteur Forstin ?

- Oui, mais…

- Et tu es venu quand même ? Sachant que les mêmes tueurs sans foi ni loi épiaient peut-être le moindre de tes mouvements ?

Il leva avec précaution son bras valide, testant ses forces.

- Mon supérieur, l'agent Harrison, m'a assuré…

- Jack, l'interrompit-elle visiblement secouée, qui, en-dehors de l'agent Harrison, savait que tu rouvrais cette enquête ?

- Le FBI a jugé préférable de garder nos plans secrets. J'étais d'accord.

Elle lui toucha l'épaule :

- Tu ne trouves pas étrange qu'ils t'aient choisi, toi, Jack ? Pourquoi toi ?

- A cause de ma mémoire eidétique, et parce qu'ils savaient que je réussirais.

Elle plissa le front, en proie à la frustration :

- Je ne crois pas que tu réalises dans quel pétrin tu t'es fourré. Quelqu'un est décidé à empêcher la découverte d'un vaccin contre le sida… quelqu'un de haut placé, qui a du pouvoir, de l'argent et des contacts.

- Je t'écoute.

- Il y a deux ans un vaccin, AidVac, a passé la troisième phase des essais cliniques… la dernière étape avant que les sociétés pharmaceutiques puissent demander l'autorisation de la FDA pour une mise sur le marché.

Jack hocha la tête.

- Le docteur Forstin a suivi de très près les essais cliniques. Avant que les résultats préliminaires n'aient été rendus publics, Michael Lang, le découvreur d'AidVac, a été renversé par un camion, tué sur le coup. Deux jours plus tard un autre chercheur de renom est mort, apparemment d'une crise cardiaque alors qu'il pique-niquait en famille. Il avait quarante-et-un ans. Etrange, non ?

- J'aimerais voir le rapport d'autopsie, dit Jack, lorsque je serai de retour aux USA je ferai mon enquête, je te le promets.

Il se pencha et se débattit pour enfiler son pantalon avec une seule main.

Kate s'agenouilla et l'aida à passer ses pieds à l'intérieur. De la main elle effleura sa jambe.

- Dans quelques jours, dit-elle, il faudra que tu commences à bouger l'autre bras pour faire circuler le sang. Tu ne pourras rien porter de lourd pendant quelques temps.

- Tu es allée à l'école de médecine d'Haïti ?

- Non, ça relève du simple bon sens.

Elle lui enfila son pantalon jusqu'aux genoux et dit :

- Maintenant essaie de te mettre debout.

Il obéit, mais son boxer ne pouvait cacher le fait que la proximité de la jeune femme l'avait affecté. Elle leva les bras au-dessus de sa tête et recula :

- Je crois que je vais te laisser terminer.

- Ce n'est pas souvent qu'une jolie femme m'habille, se défendit-il.

Elle secoua la tête, comme s'il avait perdu l'esprit.

Il aurait préféré qu'elle l'aide, mais parvint à terminer de s'habiller tout seul. Cette tâche une fois accomplie, il la regarda et lui sourit.

Elle lui rendit son sourire, ce qui le prit au dépourvu. Elle ne souriait pas souvent, mais lorsqu'elle le faisait ses yeux s'éclairaient et une aura chaude émanait d'elle. C'était une survivante. Et elle était magnifique, sa bouche était tout à fait captivante. Il se pencha en

avant et l'embrassa. Lorsqu'il se redressa il eut du mal à déchiffrer son expression.

- Maintenant je sais pourquoi ta mère t'a appelé Jack, dit-elle.

- Et pourquoi donc ?

- C'est visiblement le diminutif de Jackass. Fais ça encore une fois et il te faudra plus que le Gran Bwa pour t'en remettre.

Il recula d'un pas alors qu'elle passait devant lui et quittait la hutte.

Bon sang, qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Le FBI l'avait choisi parce qu'il était professionnel, responsable. Ils savaient pouvoir compter sur lui. Ce bon vieux Jack, si solide. Il parcourut la pièce du regard à la recherche d'une chemise et attrapa ce qui s'en rapprochait le plus… un T-shirt délavé qui ressemblait à un chiffon. Ce ne fut pas facile de le passer par-dessus sa tête, mais il y parvint. Il avait mal partout. Il enfonça son pistolet dans sa ceinture et tira le T-shirt par-dessus. Après avoir récupéré son portefeuille et le badge d'identification portant l'empreinte, il les enfonça dans la poche de son pantalon. Contrairement à Kate il était certain que le FBI n'avait rien fait pour empêcher la découverte d'un médicament contre le sida. Néanmoins il fallait qu'il parle à Harrison.

Repoussant la tenture en peau de chèvre, il sortit. L'air épais et brûlant lui colla à la peau. Il fallut un moment pour que ses yeux s'accommodent à la luminosité. A sa droite, à l'ombre de feuilles de palme géantes, se tenait Alourdes, la prêtresse Vaudou qui avait fait appel aux dieux pour le sauver. Elle était occupée à enseigner à un groupe d'enfants une sorte de rituel Haïtien, sa voix presque noyée par le battement régulier de nombreux tambours.

Une brise caressa son visage. Haïti était aussi pauvre que magnifique, avec ses rivières sinueuses, ses plages de sable, ses montagnes verdoyantes qui tombaient à pique dans la mer. La vue était à couper le souffle, d'où il se tenait, mais ça ne l'empêcha pas de penser à la route dangereuse qui l'attendait. Il allait partir maintenant, appeler Harrison et lui dire d'envoyer des renforts. Il devait sortir Kate de là saine et sauve. Il se rendrait en ville sans elle, passerait quelques coups de téléphone et reviendrait la chercher lorsque tout danger serait écarté.

Du coin de l'œil il la vit se diriger vers lui :

- J'ai cru que je t'avais peut-être fait peur, lui dit-il alors qu'elle approchait.

- Il en faut plus pour m'effrayer.

- Je retourne en ville. Je vais passer quelques coups de fil et tirer tout ça au clair.

Kate plongea dans les yeux bleus de Jack Coffey et se dit qu'il devait être le type le plus dingue, le plus idiot qu'elle ait jamais rencontré de sa vie.

- Tu n'es pas sérieux ?

- Parfaitement sérieux.

- Pour l'amour de Dieu, regarde-toi, elle désigna de la main son côté, tu as perdu beaucoup de sang. Tu es encore faible. Tu ne peux absolument pas aller en ville.

- Je suis un grand garçon. Je suis capable de prendre soin de moi.

- Si tu descends de cette montagne, le prévint-elle, tôt ou tard tu vas te retrouver dans un pétrin dont tu ne pourras pas te tirer.

Il sourit :

- Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que tu te soucies de ce qui va m'arriver ?

- Ridicule.

Son sourire s'élargit :

- Comme tu veux. Je vais revenir te chercher, Kate. Tu n'es plus toute seule maintenant.

Elle croisa les bras. Il était incroyable. Mais il avait l'air parfaitement sérieux, à la limite du chevalier servant.

- Merci, dit-elle, je me sens beaucoup mieux maintenant.

- Parfait.

Elle lui adressa un petit salut militaire avec deux doigts.

- J'ai été enchantée de faire ta connaissance, monsieur l'agent du FBI. Fais attention à toi.

Avant qu'elle ait deviné ce qu'il s'apprêtait à faire, il s'approcha d'un pas, prit sa main et passa un bras autour de sa taille. Puis il l'embrassa, longuement et profondément. Au lieu de lui asséner un coup de genou dans l'entrejambe, elle s'appuya doucement contre sa poitrine. Quelque chose de plus primitif encore que l'île elle-même s'éveilla en elle, tandis que ses lèvres faisaient naître un frisson si intense qu'elle avait de la peine à respirer. Cette fois, lorsqu'il la libéra, ses paupières étaient lourdes de désir.

Sans prononcer un mot de plus il entama sa longue marche jusqu'au bas de la montagne.

- Tu es un homme mort, lui cria-t-elle, se référant à leur baiser.

Il s'arrêta et la regarda par-dessus son épaule :

- Tu vas me manquer aussi.

Chapitre 3

Vingt minutes plus tard Kate jurait à chaque pas en descendant la montagne, elle donnait des coups de pied dans les monticules de terre et les cailloux en marchant. « Tu n'es plus seule » avait-t-il dit. Ah ! Quelle blague. Jack Coffey était suicidaire.

Cinq minutes après son départ elle avait commencé à se faire du souci pour lui. Quinze minutes plus tard elle fourrait ses affaires dans son sac et se mettait en marche à sa suite. Ses traces étaient faciles à suivre, mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il soutienne un tel rythme. Elle devait lui accorder ça, il était plus solide qu'il ne paraissait.

Lorsqu'elle atteignit le pied de la montagne, les rues étaient encombrées de vendeurs qui proposaient toutes sortes de choses, depuis les champignons secs jusqu'aux ustensiles de cuisine fabriqués à partir de boîtes de conserve. Les pickpockets et les enfants des rues étaient aussi là en force, parcourant la foule avec avidité. Après quelques jours passés dans les montagnes, ses sens étaient complètement saturés. Les habitants d'Haïti étaient bruyants et braillards, et l'odeur désagréable d'épices, de fruits pourris et d'urine était plus suffocante que d'habitude, ce jour-là.

Kate haletait. Mais où était donc Coffey, bon sang ? Peu de touristes s'aventuraient dans ces parages, la criminalité de rue était monnaie courante à Port-au-Prince, et toute personne qui ne prenait pas les précautions élémentaires se désignait comme une cible facile.

Elle tira sur le bord du chapeau de paille qu'Alourdes lui avait donné pour cacher ses yeux, puis se fondit dans la foule. On aurait dit que Coffey avait disparu corps et biens, pourtant le T-shirt délavé qu'il portait était facile à repérer. Elle ne le connaissait que depuis quelques jours, et la majeure partie du temps il avait été inconscient, mais elle était là à se faire du souci pour lui.

Ridicule. Elle avait assez de problèmes sans courir après un agent du FBI suicidaire. Et pourtant quelque chose en lui lui donnait envie de plus, lui disait que peut-être il était temps pour elle d'arrêter de se cacher, de retourner aux USA et de venger non seulement la mort de son père, mais aussi celle du docteur Forstin. Coffey était le moyen le plus rapide et le plus sûr pour quitter cet endroit. Elle devait le retrouver avant qu'il ne se fasse tuer.

Elle joua des coudes pour remonter la rue, se frayant un chemin à travers la foule. Le morceau de papier qu'elle avait trouvé dans la poche de la chemise déchirée de Coffey portait l'inscription *Rue du*

Christ-Roi. C'était l'une des rues principales du centre ville, ce qui signifiait que son hôtel devait se trouver dans les parages. Elle le chercherait là pour commencer, et si elle ne le trouvait pas elle retournerait au port.

Elle accéléra le pas et finit par s'arrêter à l'ombre d'un garage automobile pour scruter la foule. Un groupe de musiciens itinérant se frayait un chemin au milieu de la rue, ajoutant au chaos. Une rangée de danseurs le suivait, soulevant la poussière sur leur passage. Les vendeurs criaient et agitaient des drapeaux à paillettes. Une odeur de porc grillé fit gargouiller son estomac. A travers la poussière et la fumée elle le repéra enfin… elle aperçut un T-shirt bleu et marron.

Sa légère claudication et son visage pâle faisaient de Coffey une cible facile.

Elle le regarda traverser la rue encombrée du Christ-Roi et disparaitre dans le modeste hôtel près de l'Hospice St. Joseph. Elle était sur le point de le suivre lorsqu'elle aperçut un homme barbu avec le bras en écharpe, celui-là même qu'elle avait blessé trois jours plus tôt, quand Jack l'avait menottée sur le bateau. Le barbu attrapa le bras d'un homme plus jeune, debout près de lui, et pointa Jack du doigt. Les cheveux sombres du second étaient tirés en queue de cheval, lui aussi s'était trouvé sur le bateau. Sans hésiter il emboita le pas à Jack. Le barbu le regarda un moment avant de se détourner et de s'en aller.

Bon sang ! Il n'était pas le seul à surveiller Jack. Ben Sheldon, l'homme dont ils avaient volé le badge d'identification, se tenait à quelques mètres de l'hôtel où il était descendu. Ces types ne rigolaient pas. Sheldon jeta son mégot de cigarette par terre et l'écrasa du talon. Il leva les yeux et jeta un regard alentour, ce qui obligea Kate à s'enfoncer dans l'ombre du garage. A quoi pensait Coffey de rentrer à son hôtel comme s'il n'avait pas le moindre souci au monde ?

Evidemment Sheldon le suivit à l'intérieur. Deux contre un, les chances n'étaient pas en faveur de Coffey.

Après avoir attendu qu'une voiture couverte de graffiti passe, Kate traversa la rue et entra dans l'hôtel, qui n'était rien de plus qu'une pension de famille à deux étages. Le plancher en bois craqua.

Avant qu'elle puisse atteindre l'escalier elle sentit le canon d'un pistolet planté contre sa colonne vertébrale.

- Viens avec moi, dit quelqu'un derrière elle, pas d'entourloupes si tu veux rester…

Avant que l'homme puisse terminer sa phrase, elle se retourna et lui attrapa le bras, le tordant d'un mouvement sec. Sheldon s'effondra dans un cri de douleur, son pistolet heurta le sol avec un petit bruit réjouissant.

- Putain tu m'as cassé le bras !

Kate ôta son chapeau de paille et s'agenouilla, plantant son genou

dans le ventre de l'homme. Elle saisit fermement son bras :

- Ouais, il est cassé, dit-elle en le laissant retomber.

- Salope.

Elle leva les yeux au ciel.

- Comme si je n'avais jamais entendu ça.

Elle s'assura qu'il ne cachait aucune autre arme. Il n'en avait pas.

- Alors tu bosses pour le FBI ?

Il garda le silence.

Elle tira ses cigarettes de sa poche, prenant le temps d'admirer la boîte en aluminium poli qui lui servait d'étui.

- Fabriquées avec les meilleures feuilles de tabac de Virginie, lut-elle. Elle ouvrit le couvercle avec les dents et remarqua le bout filtre entouré de papier argenté.

- Impressionnant, dit-elle en les jetant par terre, avant d'écraser la boîte du talon de sa chaussure.

- C'est une mauvaise habitude. Alors, pourquoi Jack Coffey ?

- Vas au diable.

Elle émit un petit tsss-tsss et attrapa son bras valide :

- Je crois qu'il va falloir que je casse l'autre aussi.

- On lui a tendu un piège, cracha Sheldon.

- Qui ça ? Kate raffermit sa pression.

- Ils l'appellent Lou, c'est tout ce que je sais.

Un énorme tapage se fit entendre au dernier étage de l'hôtel, suivi du bruit d'une vitre brisée.

Kate sauta sur ses pieds, ramassa le pistolet de Sheldon par terre et monta les escaliers. Un bruit de bagarre la conduisit jusqu'au deuxième étage à droite. Elle tourna la poignée de la porte, mais celle-ci était fermée à clé.

Un nouveau bruit de chute. Kate recula et se jeta de tout son poids contre la porte. *Merde, ça faisait mal !* Elle tira deux balles dans la serrure. La porte s'ouvrit. Elle entra, l'arme à la main, à l'affût.

Jack se trouvait près de la fenêtre ouverte, le visage marqué par une fureur contenue. Il tenait une paire de chevilles, l'Haïtien à la queue de cheval se balançait dans le vide.

La poitrine de Jack se soulevait violemment à chaque respiration :

- Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ?

Elle l'ignora et passa rapidement en revue la chaise brisée, le lit retourné et les morceaux de verre répandus sur le plancher.

- Pas mal.

- Ouais, j'ai pensé que l'endroit avait besoin d'une petite déco.

Elle sourit.

L'homme de main suspendu par la fenêtre grogna, ses jurons noyés dans les cris de la foule qui l'invectivait, deux étages plus bas.

- Bon, dit Kate, c'est quoi ton plan ?

Jack haussa un sourcil :

- C'est le baiser, pas vrai ?

- Je ne sais pas de quoi tu parles.

C'était un mensonge. Même maintenant, alors que leurs vies étaient en danger, elle voulait qu'il oublie tout le reste, qu'il la prenne dans ses bras et l'embrase à nouveau, longuement et profondément, passion et douceur mêlées.

- Je savais que j'allais te manquer, dit-il, mais je n'imaginais pas à quel point.

- Ne t'excite pas trop, je t'ai suivi parce que j'ai décidé qu'il était temps pour moi de retourner aux Etats-Unis. J'ai des affaires en suspens qui réclament mon attention.

- Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle.

Elle haussa les épaules.

Grimaçant, Coffey avait du mal à retenir les jambes de l'homme.

- J'ai eu Harrison, parvint-il à dire pour changer de sujet, il envoie un avion privé nous chercher.

Des gouttes de sueur coulaient le long de son visage.

- Laisse-moi m'occuper de Charlie, et ensuite on y va.

- Je vais t'aider, dit Kate.

Elle s'approcha et attrapa les jambes de l'homme.

- Je le tiens.

Dès que Jack eut desserré sa prise elle lâcha tout. Charlie fit une chute de deux étages, quelqu'un cria, puis ils entendirent un énorme fracas.

- Okay, dit-elle en s'époussetant les mains, on y va.

Jack regarda par la fenêtre.

- Je voulais lui poser des questions.

Elle haussa les épaules.

- Trop tard.

Jack soupira assez fort pour lui faire connaître son exaspération. Il attrapa un sac à dos qui trainait par terre et commença à fourrer ses affaires dedans.

- Tu es vraiment quelqu'un, tu sais ?

- C'est ce qu'on m'a dit.

Coffey jeta un coup d'œil à sa montre :

- Nous avons trente-deux minutes pour aller jusqu'à la piste d'atterrissage, quelques kilomètres avant l'aéroport de Port-au-Prince.

- Nous n'y arriverons jamais à temps sans voiture.

- Alors il va falloir en trouver une.

Pendant qu'il rangeait ses affaires, Kate remarqua qu'il avait réussi à mettre un jean propre et des bottes avant d'être interrompu par le dénommé Charlie. Elle désigna ses bottes du doigt, les sourcils froncés :

- C'est de l'alligator ?

Il la regarda de haut :

- Je ne l'ai pas tué de mes mains.

- C'est tout comme.

- Tu vois que tu as un côté doux, finalement.

Elle ignora sa remarque et le regarda fouiller dans les tiroirs.

- On dirait que ton nez est cassé, dit-elle, tu as une sale gueule.

- Merci.

Il lui adressa un clin d'œil avant de passer le T-shirt délavé par-dessus sa tête, révélant ses larges épaules et lui donnant un bel aperçu de ses abdos parfaitement dessinés. Même si, habituellement, elle n'était pas très imaginative, Kate se surprit à se demander à quoi il ressemblerait entièrement nu. Ce blanc-bec touchait quelque-chose en elle, faisait vibrer chacun de ses nerfs, chamboulait son monde. Elle n'était pas du genre à se laisser déstabiliser par un homme, mais il fallait dire aussi qu'elle ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle en avait rencontré un digne d'un second regard.

Il enfila un T-shirt blanc et, lorsqu'il remarqua qu'elle le fixait, lui fit un clin d'œil. Incroyable. Ce type avait la grosse tête, ce n'était rien de le dire. Elle croisa les bras sur sa poitrine.

- Je croyais qu'on était pressés.

- On l'est.

Il glissa une mallette dans son sac à dos avant de le refermer.

- Allons-y.

Kate le suivit hors de la chambre et dans les escaliers. Ben Sheldon avait disparu. Dehors, le bruit clair des maracas et des instruments à percussion ajoutait au chaos rythmique des ventilateurs qui raclaient contre leurs grilles métalliques. Les passants qui remarquaient le visage tuméfié de Jack et le couteau de dix centimètres à la ceinture de Kate faisaient un large détour pour les éviter.

Mais la majorité des gens ne leur prêtait aucune attention. Ils avaient l'habitude de vivre au milieu des voyous et des gangsters, dans la chaleur et les odeurs de fumée et de détritus.

- On dirait que nos amis ont disparu, dit Kate.

- Nos amis ?

- Charlie n'était pas le seul à tes trousses. Il a fallu que je casse le bras de Sheldon pour te donner une chance de t'en tirer.

- Merci, mais j'aurais pu m'en occuper moi-même.

- Je suis sûre que oui.

Elle s'arrêta net lorsqu'elle aperçut le barbu qui tournait au coin de la rue, un groupe de sales types sur ses talons.

- Quand on parle du loup, dit Kate.

Apparemment l'homme n'avait pas perdu beaucoup de temps pour rassembler une petite armée d'ados Haïtiens baraqués. A en juger par

leurs regards féroces, ils étaient prêts à tout pour quelques dollars.

- De ce côté, dit Kate en attrapant le bras de Jack avant que le groupe ne les remarque, il y a une moto avec un panneau « A vendre » au garage de l'autre côté de la rue.

Ils se courbèrent en deux et se frayèrent un chemin à travers la foule.

Kate agita ses doigts sous le nez de Coffey :

- Donne-moi ton liquide, lui dit-elle.

A la hâte il tira quelques centaines de dollars en billets de vingt de son porte-monnaie et les lui glissa dans la main.

Elle prit l'argent et disparut dans le bâtiment couvert de graffiti. Une minute plus tard elle revenait en courant vers lui, avec des clés. Jack les lui arracha des mains :

- Je conduis.

- Je connais le chemin de l'aéroport.

Elle lui reprit les clés.

Il ne discuta pas, ils n'avaient pas le temps.

Kate attrapa le guidon des deux mains, monta sur le repose-pied gauche et passa sa jambe droite par-dessus la selle. Le moteur toussota puis se tut, elle se mit à tripoter le robinet d'essence, ferma l'arrivée d'air et mit le starter.

Jack prit une grande inspiration et regarda par-dessus son épaule. Les voyous n'étaient nulle part en vue. Il jeta un coup d'œil à sa montre : plus que vingt-trois minutes.

Kate donna un vigoureux coup de kick du pied gauche. Le moteur démarra, dégageant une odeur d'essence ordinaire. Elle prit soin de mettre juste assez de gaz pour que la moto continue de tourner, ouvrit l'arrivée d'air et enleva le starter. Jack sauta derrière elle et passa les bras autour de sa taille. S'ils n'étaient pas aussi pressés, il aurait peut-être pris le temps d'apprécier la sensation de la tenir contre lui. Au lieu de cela elle passa une vitesse, la moto cracha et couina avant de finir par s'élancer.

Ils étaient partis.

Kate prit le premier virage un peu trop serré, ce qui obligea Jack à utiliser ses pieds pour les maintenir en équilibre jusqu'à ce qu'ils arrivent sur la rue principale. Après quelques pâtés de maison il regarda par-dessus son épaule, ils étaient suivis par un taxi hors d'âge, ce bon vieux Charlie avait survécu à sa chute depuis la fenêtre du second étage. Il était assis côté passager et agitait les mains tel un fou. Ce type était comme les chats, il avait neuf vies.

- Nous avons de la compagnie, dit Jack à Kate.

Elle mit les gaz :

- Allez chérie, donne-moi tout ce que tu as.

Le moteur gronda, puis hurla lorsqu'elle rétrograda pour éviter un

groupe d'enfants qui traversaient la rue.

Jack jeta un coup d'œil derrière lui, le taxi avait été obligé de s'arrêter et d'attendre que la foule traverse.

Kate mit à nouveau les gaz. Les roues soulevèrent un nuage de poussière, elle coupa brusquement entre une bouche d'égout découverte et une vielle femme qui vendait des paniers de céréales. Celle-ci leva les bras au ciel et lança une litanie de malédictions Haïtiennes.

Lorsqu'ils eurent pris un peu de vitesse le moteur se mit à ronronner. Les longs cheveux de Kate flottaient au vent et l'aveuglaient.

Tacatacatac. Une volée de balles frappa la voiture qui les précédait, explosant le pare-brise arrière.

- Baisse-toi, lui cria Jack.

Kate mit les gaz en grand. La roue avant décolla, avant qu'ils ne retrouvent leur équilibre et ne dépassent la voiture.

- Nous n'y serons jamais à temps, cria-t-il pour qu'elle l'entende par-dessus le rugissement du moteur, arrête-toi au prochain croisement.

Kate prit un nouveau virage et arrêta la moto en dérapage à l'angle de Delmas et de la rue P. Obin, qui conduisait à l'aéroport.

Un vieux taxi était garé sur le côté de la route poussiéreuse. Le chauffeur était endormi.

- Monte côté passager, dit Jack.

Il se dirigea rapidement vers la fenêtre du conducteur :

- Mauvaise nouvelle, dit-il en faisant de grands gestes de la main, votre pneu arrière est crevé.

L'autre taxi allait déboucher dans la rue d'une minute à l'autre, maintenant. Jack se gratta l'arrière du cou et grimaça en faisant semblant de regarder le pneu à plat. Si le chauffeur ne descendait pas rapidement, il allait devoir le sortir par le col de sa chemise.

A contrecœur l'homme ouvrit la portière et descendit pour jeter lui-même un coup d'œil. Jack attendit qu'il ait atteint l'arrière de la voiture avant de sauter au volant et de mettre le moteur en marche. Kate ouvrit la porte passager à la volée et se glissa à côté de lui.

Jack mit le pied au plancher. Les pneus hurlèrent et le chauffeur cria. Un nuage de poussière, c'est tout ce que Jack aperçut dans le rétroviseur, et pendant les quinze minutes suivantes ils filèrent à vive allure.

A cent dix kilomètres-heure, la voiture vibrait et les roues brinquebalaient. Il avait peur que la carrosserie ne se détache du châssis. Et juste au moment où il pensait que le danger était peut-être écarté, Charlie et ses copains débouchèrent à nouveau derrière eux. Une volée de balles frappa le taxi. Il zigzagua d'un côté à l'autre de la

route défoncée.

La voiture les emboutit par l'arrière. Leur taxi fit un bond en avant. Jack avait les mains crispées sur le volant et se concentrait sur la route devant lui. Elle était étroite et pleine de nids-de-poule. Kate tira un pistolet de son sac, se pencha par la fenêtre et fit feu. Charlie et ses amis ripostèrent, la vitre arrière explosa.

Jack tendit la main et la tira pas sa chemise :

- Baisse-toi !

- Attention ! cria Kate.

Jack tourna le volant trop tard, le pneu droit heurta le bord d'un nid-de-poule et précipita la voiture sur la gauche. Kate s'écrasa contre lui, elle se tortilla pour se dégager et lui faire de la place.

Le corps de Jack se tendit, il pensa que le véhicule allait se retourner, mais le côté droit du taxi retomba dans un bruit discordant. Le pare-choc arrière s'envola et alla s'écraser sur la voiture qui les poursuivait.

- Ca devrait les ralentir, dit Kate, nous y sommes presque.

Droit devant il vit la piste d'atterrissage, et un unique avion… celui qui devait les tirer de là. La seule chose qui les empêchait encore de l'atteindre était une chaine en travers de l'entrée. Jack resserra sa prise sur le volant :

- Attache ta ceinture et tiens-toi bien.

Elle boucla sa ceinture et cala ses mains contre le tableau de bord, juste avant que Jack ne fonce sur la chaîne. L'impact les projeta en avant, puis à nouveau en arrière. Un morceau de chaine resta accroché à l'avant de leur voiture tandis qu'elle glissait sur le gravier. Kate regarda par-dessus son épaule :

- On dirait qu'ils ont été stoppés net.

Dans le rétroviseur, Jack vit qu'un long poteau de métal avait été projeté en arrière et avait traversé complètement l'autre taxi. Il s'approcha de l'avion et freina brusquement. Les roues couinèrent sur l'asphalte, emplissant l'air d'une odeur de caoutchouc brulé.

Il regarda Kate. L'adrénaline avait accéléré les battements de son cœur :

- Tout va bien ?

- Ca va. Et toi ?

- Je vais bien. Allons-y.

Attrapant son sac à dos il descendit de voiture. Le pilote se tenait en haut des marches, leur faisant signe de monter. Jack poussa Kate devant lui sur la passerelle étroite. Tout près d'eux des balles sifflèrent.

Deux hommes traversaient le tarmac en courant dans leur direction.

Jack aida le pilote à refermer la porte avant que ce dernier ne se

précipite dans le cockpit. Jack se pencha sur Kate pour l'aider à boucler sa ceinture.

- Je peux le faire, dit-elle.

Il leva les mains en un geste de reddition.

L'avion roulait à pleine vitesse sur la piste. Les roues décolèrent et, en quelques minutes, ils étaient très haut au-dessus des sirènes hurlant sur le tarmac. Kate s'appuya au dossier et ferma les yeux, s'attendant à ce qu'une balle frappe le moteur et que leur avion s'écrase en flammes. Lorsqu'elle eut rassemblé assez de courage pour jeter un coup d'œil par le petit hublot ovale, tout ce qu'elle vit ce furent les eaux bleues ondulantes de la mer des Caraïbes.

- C'était moins une, dit Jack, nous sommes en sécurité maintenant.

Kate ne partageait pas son soulagement. Elle se sentait vulnérable. Pour la première fois depuis des années elle était en territoire inconnu, et elle n'aimait pas ça du tout.

Jack avait dû ressentir son malaise, parce qu'il tendit la main et prit la sienne. Elle n'était pas habituée à ce qu'on la touche, mais au lieu de le repousser elle regarda la main qui couvrait les siennes. Elle ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois qu'une personne l'avait touchée avec une telle gentillesse. Ses mains étaient fortes, capables, ses ongles coupés court. En comparaison ses mains à elle étaient abîmées, ses ongles inégaux et rongés jusqu'au sang, ses doigts paraissaient fins et fragiles. Fragile, c'était la dernière chose qu'elle désirait être. Elle ne pouvait pas se le permettre. Pas si elle voulait rester en vie. Elle lui retira sa main.

Malgré cette rebuffade Jack lui sourit avant de se laisser aller contre l'appui-tête.

- Une douche bien chaude, un steak épais et juteux, et un bon verre de vin, de préférence un Cabernet Sauvignon 1997. Tout ça nous attend à l'atterrissage.

Kate essaya de ressentir un peu de l'optimisme de Jack, mais c'était impossible.

- Je ne me rappelle pas la sensation de l'eau chaude coulant sur ma tête, ni le goût d'une viande bien cuite.

Et elle n'avait jamais eu le plaisir de boire ne serait-ce qu'une gorgée d'un bon vin. Pendant les dix dernières années elle avait survécu en mangeant surtout des conques et des mangues, et en buvant une eau grisâtre et non filtrée.

Il la fixait du regard. Elle n'aimait pas la pitié qu'elle lisait dans ses yeux. La pensée de retourner aux USA la terrifiait, ce qui la mettait terriblement en colère. La peur n'avait plus aucune place dans sa vie, elle l'avait conquise depuis longtemps. Elle devait rester concentrée.

C’est ce qui l’avait aidée à survivre pendant toutes ces années. Cette même concentration lui permettrait d’atteindre son but, le moment où elle tiendrait la seule chose pour laquelle elle vivait : la vengeance. Tous ceux qui étaient responsables de la mort de son père allaient payer.

Ses poings se serrèrent. Elle était loin, la petite fille fragile qu’elle avait été toutes ces années plus tôt. Elle ferma les yeux et laissa retomber sa tête contre le dossier. L’idée de régler ses comptes lui permettait de respirer plus facilement. Pendant ces dix années, pas un jour ne s’était écoulé sans qu’elle revive les derniers moments terribles avec son père. Pendant dix ans elle avait rêvé de tatouages en forme de serpent et d’yeux gris-noirs. Oui la vengeance serait douce, bien plus agréable que tous les vins fins que Jack pourrait jamais lui offrir.

Chapitre 4

Michael Ray Harrison parcourut du regard la salle de bal du Biltmore Hôtel avec dégoût. Selon les média, la collecte de fonds en faveur du sida de ce soir allait être l'événement mondain de l'année à Los Angeles. Des centaines de célébrités en smokings de marque et robes à paillettes arriveraient d'ici une heure, pour aider à sauver le monde.

La main de sa jeune épouse reposait sur son bras, tandis qu'il parcourait des yeux les neuf cents mètres carrés somptueusement décorés. La salle était organisée de façon à ce qu'on puisse danser à la lueur des myriades de chandeliers en cristal pendus au plafond cathédrale. Il vit des rangées et des rangées de tables, couvertes de fines nappes blanches, et décorées de vases en cristal pleins à craquer de fleurs naturelles.

L'idée des sommes dépensées par les organisateurs pour cet événement le faisait frémir. Mais il savait également que plus la soirée serait glamour et clinquante, plus ils récolteraient d'argent à la fin. Personne ne savait donner un gala de charité et attirer les média aussi efficacement que le docteur Elizabeth Kramer. Elle organisait des événements au profit de la recherche sur le sida depuis plus de dix ans. Ce qui était important c'était de savoir qui inviter, et ensuite de s'assurer que ces personnes viennent.

Harrison avait également vu l'autre facette : certains organisateurs de soirées caritatives pensaient qu'ils pouvaient s'en tirer avec quelques canapés au saumon, et basta. Il n'oublierait jamais la réception dans une station de sports d'hiver à laquelle il avait assistée avec sa première épouse. On avait servi des hot-dogs et de la bière, et des stars de série B avaient paradé quelques heures. Les organisateurs n'étaient pas rentrés dans leurs frais.

Il avait beaucoup appris d'Elizabeth au fil des ans. Plus l'événement était ostentatoire, plus on récoltait d'argent à la fin. Et cette soirée promettait de dépasser tous leurs rêves les plus fous.

- Voilà Elizabeth, dit son épouse alors qu'ils la regardaient traverser la salle dans leur direction.

Harrison remarqua le regard critique de sa femme, alors qu'elle comparait la robe décorée de perles violettes d'Elizabeth à la sienne, une création Elizabeth Emanuel en mousseline de soie. Des yeux il parcourut le corps mince de son épouse :

- Combien m'a coûté cette robe, mon cœur ?

Au lieu de répondre, Sheila sourit et lui serra le bras.

- Quel plaisir de vous voir, s'exclama Elizabeth.

Même s'il avait rompu avec elle des mois plus tôt il était clair, à la façon dont elle plongeait un regard d'envie dans ses yeux, qu'elle avait du mal à l'accepter.

- Nous sommes heureux d'être là, répondit Sheila, très jolie robe.

Harrison croisa le regard d'Elizabeth. Pour une femme qui avait dépassé la cinquantaine, elle était agréable à regarder. Elle était aussi plutôt intelligente, ce qui l'avait attiré dès leur première rencontre.

- La salle, ma chère Elizabeth, est presque aussi divine que vous.

Elle rougit et fit signe à une jeune femme qui donnait des instructions aux serveurs.

- Je crains que le champagne ne soit pas encore servi, mais si vous le souhaitez je peux demander à mon assistante, Amy, d'apporter une bouteille pour fêter votre arrivée.

- Sheila, dit Harrison à sa femme, ça te dérangeait de nous laisser quelques instants seuls.

- Je préfèrerais rester avec vous, répondit-elle.

Il fit un signe du menton en direction de l'entrée :

- Ton acteur préféré, John McBride, vient juste d'arriver.

Elle regarda par-dessus son épaule et son visage s'illumina à la vue de l'acteur :

- Eh bien dans ce cas, je vais me rendre utile et accueillir les invités.

- Je te rejoins dans un moment, dit Harrison alors qu'elle s'éloignait.

Lorsqu'il se tourna vers Elizabeth, elle plongea son regard dans le sien avec un désir qui lui fit regretter l'enthousiasme qu'elle mettait à faire l'amour.

Elle posa une main sur sa joue, son pouce effleura sa lèvre inférieure.

Il repoussa doucement sa main :

- Ce n'est pas le moment, Elizabeth.

- Alors pourquoi est-ce que tu t'es débarrassé de Sheila ?

- Je voulais voir comment tu tenais le coup.

- Je me sens seule, Harrison. Tu me manques.

Il ne s'attendait pas à une telle sincérité.

- Tu as réussi une fois de plus, dit-il, espérant changer de sujet, tu as fait des miracles pour transformer cette salle de bal en conte de fées.

Elle soupira :

-Elle ne t'aime pas comme je t'aime, Harrison. Pourquoi nous fais-tu cela ?

Parce que Sheila était l'image de la perfection, pensa-t-il sans rien

dire. Sheila était la femme qu'Elizabeth ne pourrait jamais être. Elle était son trophée, sa juste récompense après Donna, sa première épouse qui l'avait quitté et humilié. Sheila était sa revanche, un rappel constant à son ex-femme, celle qu'il désirait toujours, qu'elle aurait pu être à son côté, assister à d'extravagantes soirées de gala comme celle de ce soir.

- Je n'avais pas le choix, répondit-il enfin.

- Même en essayant de toutes mes forces, je ne peux m'empêcher de t'aimer.

Un tic nerveux agita la joue d'Harrison, non à cause de ce qu'elle venait de dire, mais de la façon dont elle l'avait dit… le désir dans sa voix, le désespoir dans ses yeux. Elizabeth l'aimait bien plus que Donna et Sheila réunies. Sa poitrine se serra à cette pensée. Mais il avait des attentes, et les manières provocantes d'Elizabeth, sans parler des petites rides qui s'accumulaient au coin de ses yeux, n'étaient que deux raisons parmi toutes celles qui faisaient que rien n'était possible entre eux. Plus il gagnait d'argent, plus ses attentes grandissaient. C'était la triste vérité.

- Je ferai tout ce que tu voudras pour que les choses marchent. Nous méritons d'être ensemble.

Il se raidit :

- C'est terminé entre nous Elizabeth, inutile de continuer à en parler ou je ne pourrai plus assister à ces soirées caritatives.

Avec audace elle glissa la main à l'intérieur de sa veste et caressa sa poitrine. Une chaleur se répandit dans son bas-ventre, mais il fit un pas en arrière lorsqu'il repéra Patrick Monahan qui lui faisait signe, depuis l'autre bout de la salle :

- Il faut que j'y aille.

Au cours des quelques secondes qu'il lui fallut pour arriver jusqu'à Monahan, il oublia complètement Elizabeth.

- Que se passe-t-il ? demanda Harrison.

Monahan jeta un regard alentour avant de dire :

- J'ai eu Ben il y a moins d'une heure. Lou sait que Jack Coffey et Kate Huntley ont décollé d'Haïti à bord d'un avion privé. Apparemment il est furieux parce qu'on lui avait affirmé qu'ils ne quitteraient pas l'île vivants.

- Dis à Ben d'informer Lou que Coffey n'arrivera jamais aux USA. Lou recevra de bonnes nouvelles à ce sujet dès demain matin.

Monahan hocha la tête.

- Et la prochaine fois que tu veux parler d'affaires privées, ajouta Harrison, fais-le en privé.

L'avion vibra et Kate ouvrit les yeux. Son cœur tambourinait dans

sa poitrine. A l'extérieur le ciel n'était plus illuminé par le soleil, mais couvert et grisâtre. L'avion comportait six places… deux rangées de trois sièges en face-à-face, avec une table fixée entre les deux.

Jack tira son ordinateur portable de sa housse et l'ouvrit. Elle l'avait vu faire la même chose plusieurs fois avant de s'endormir. Après un moment il tapotait quelques touches, fronçait les sourcils, puis éteignait l'ordinateur et le remettait dans sa housse. Son nez n'était plus rouge, mais dans les tons de pourpre et de bleu, et il avait un énorme coquard sous l'œil gauche. Qui était Jack Coffey, se demanda-t-elle. Et pourquoi était-il réellement venu la chercher ? Pouvait-elle lui faire confiance ? Jetant un coup d'œil par le hublot, elle vit la silhouette sombre de l'avion qui glissait sur l'épaisse couverture nuageuse un peu plus bas.

- Tu as faim ?

Elle se tourna vers Jack et le vit fourrager dans un sac en papier marron.

- Je suis affamée.

Il en tira un sandwich sous cellophane et le lui tendit.

L'odeur de viande fraîche et de moutarde piquante lui mit l'eau à la bouche.

- Où tu as trouvé ça ?

Il fit un geste en direction d'une glacière qui se trouvait à l'arrière.

Elle mordit dans le sandwich. Son estomac gronda. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait goûté quelque chose d'aussi délicieux. A part un fruit et du pain rassis, elle n'avait pas eu le temps ne serait-ce que de penser à manger depuis plusieurs jours. Elle dévora.

Jack lui tendit un soda et un autre sandwich.

Elle prit les deux et fourra le second sandwich dans son sac.

- Je le garde pour plus tard, merci.

Pendant qu'elle mangeait, Jack tapotait sur son clavier.

Après avoir bu le soda, qui avait un goût d'eau sucrée, elle se leva et se dirigea vers les toilettes. L'avion vira à nouveau, ce qui l'obligea à se retenir aux parois de l'étroit couloir.

- Des turbulences, dit Jack par-dessus son épaule.

La sensation de frisson qu'elle ressentait souvent lorsque quelque chose semblait clocher la submergea et remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle parcourut le couloir dans l'autre sens et jeta un coup d'œil derrière le rideau qui les séparait du cockpit. La porte était ouverte, le pilote regardait droit devant lui. Il avait à peine prononcé un mot depuis qu'ils étaient montés à bord, à Haïti.

Jack leva les yeux de son ordinateur :

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle laissa retomber le rideau et se frotta les bras :

- J'ai la bougeotte, c'est tout.

Il regarda sa montre :

- Il est prévu qu'on atterrisse à Los Angeles dans moins d'une heure. L'agent Harrison nous attendra avec une voiture.

Kate hocha la tête et se dirigea vers l'arrière de l'appareil.

Lorsqu'elle revint Jack tapait furieusement sur son clavier :

- J'ai enfin une connexion, lui dit-il.

- C'est un sacré matériel, remarqua-t-elle.

Il tapota le siège à côté de lui :

- C'est une mini station de travail avec un processeur haute performance.

Elle s'assit où il le lui avait indiqué et regarda l'écran de l'ordinateur, quelques instants après il clignota et la page d'accueil du FBI apparut. Jack tapa son nom et son mot de passe, une seconde plus tard l'écran afficha : UTILISATEUR INCONNU.

Un air soucieux apparut sur le visage de Jack, il tapa ce qui ressemblait à une suite de codes et de mots de passe.

- C'est quoi ?

Il ne répondit pas tout de suite, mais continua à taper avec rage sur le clavier. Il appuya sur Entrée.

- On dirait que ce bon vieux Patrick Monahan pense qu'il peut m'empêcher d'accéder à mon propre terminal.

Un rire grinçant lui échappa :

- Ce pauvre type est complètement idiot.

Kate se pencha en avant. La liste des personnes les plus recherchées par le FBI apparut à l'écran. Ses yeux s'arrondirent.

Une photo de Jack y figurait en plein écran. Il était plus jeune, il avait des pattes de chaque côté du visage et ses cheveux, d'un brun clair, lui arrivaient jusqu'aux épaules. Sous la photo on pouvait lire : *Recherché pour le meurtre du docteur Harold Forstin.*

Kate regarda Jack :

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Une mauvaise blague de quelqu'un.

Sa voix était légèrement coupante, il leva les yeux de l'écran et plongea dans les siens :

- Je n'ai pas tué le docteur Forstin.

- Je sais.

Clairement il avait du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Ca ne devait pas être simple, étant donné que quelques jours seulement auparavant il était un respectable citoyen, prêt à combattre les injustices de ce monde. Et maintenant voilà qu'il se trouvait sur la liste des personnes les plus recherchées par le FBI. Le Bureau ne serait sans doute pas ravi de découvrir qu'il venait juste de pirater son site internet. Jack Coffey semblait être dans la mouise jusqu'au cou.

L'avion se mit à bouger dans tous les sens et piqua du nez, Kate s'agrippa aux accoudoirs.

- Il y a quelque chose qui cloche.

- Encore des turbulences, dit Jack sans lever les yeux. Il passa les doigts dans ses cheveux et fixa l'écran :

- Incroyable.

- Ils t'ont tendu un piège, Jack.

Il recommença à taper sur le clavier.

- Tout cela n'a aucun sens. Pourquoi feraient-ils ça ?

Kate ne savait que dire.

Il poursuivit tout en tapant :

- Je vais contacter A.J., un copain informaticien. On a bossé à l'Unité 3 ensemble. Il va pouvoir m'éclairer un peu sur ce qu'il se passe.

Jack tapa : *A.J. comment ça va ?* puis cliqua sur Envoyer et attendit.

En quelques minutes il reçut une réponse : *Jack, où est-ce que tu t'es fourré ? La moitié du Bureau est à ta recherche.*

Kate posa la main sur la sienne, l'empêchant de répondre.

- S'il travaille pour le FBI, pourquoi ne sait-il pas où tu es ?

- Peu de gens savaient où j'allais.

- Ne lui dis rien. Pas avant de savoir ce qu'il se passe. Ils pensent que tu es recherché maintenant.

- Tout va bien, lui dit-il, c'est un ami.

- A partir de maintenant, Jack, tes amis sont des ennemis, et tes ennemis aussi.

L'avion vibra légèrement, mais Kate prêta à peine attention aux turbulences.

Un autre message apparut à l'écran : *Jack, dis-moi où tu es. Ta famille se fait du souci pour toi, surtout Sally.*

Jack siffla entre ses dents serrées.

- Voilà, c'est mon premier indice que quelque chose ne tourne pas rond. Sally était l'un de nos instructeurs en informatique. Une vraie garce. C'est la façon qu'a trouvée A.J. pour me faire savoir qu'ils le surveillent.

Jack fixa l'écran comme s'il pouvait, par sa volonté seule, remettre le monde d'aplomb, comme il était avant. Rien de ce que Kate pourrait dire ne le ferait se sentir mieux. Elle était bien placée pour savoir ce qu'on ressentait lorsqu'on découvrait que le monde tel qu'on l'imaginait était en fait complètement différent.

- Je suis désolée, dit-elle.

Sa mâchoire se contracta, son visage exprima une rage frémissante.

- Pas aussi désolée qu'ils vont l'être. Celui qui m'a tendu un piège,

qui qu'il soit, va rapidement déchanter lorsqu'il va ouvrir sa porte et me trouver sur le seuil.

Son expression se fit concentrée, déterminée. Il tapa : *Dis à tout le monde que je vais bien. Je te recontacte,* appuya sur quelques touches et l'écran s'éteignit. Il reposa la tête contre le dossier.

- Pourquoi me tendraient-ils un piège pour me faire accuser ? Il faut que je parle à Harrison.

Kate soupira :

- Sheldon a dit que c'était « Lou » qui t'avait piégé. C'est quelqu'un que tu connais ?

Jack secoua la tête.

- Je croyais qu'il divaguait, murmura Kate, on ne peut faire confiance à personne. Ca pourrait être Harrison, pour autant que tu le saches. Quelqu'un veut empêcher le monde de trouver un traitement contre le sida.

- Juste pour dire, reprit Jack, imaginons qu'il y ait vraiment une conspiration. Qui qu'ils soient, que pourraient-ils gagner à laisser mourir des millions de gens ?

- Je ne sais pas. Pas encore. Mais lorsque tu m'as repérée, quelqu'un au FBI a visiblement commencé à s'inquiéter un tout petit peu. Il ne leur a vraiment pas fallu longtemps pour te promouvoir agent spécial, hein ?

Elle plissa les yeux :

- Est-ce qu'Harrison savait que tu allais voir le docteur Forstin ? Ou mieux encore, est-ce que c'était son idée que tu lui rendes visite ?

Jack passa la main dans ses cheveux mais garda le silence.

- Un peu trop facile, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle, il te donne une promotion, t'envoie rendre une petite visite au docteur Forstin, puis t'expédie à Haïti ? Un joli petit paquet cadeau. Ils voulaient que tout paraisse officiel. Après ça, tout ce qu'il leur restait à faire, c'était envoyer deux hommes de main à tes trousses pour nous tuer tous les deux. Personne n'en saurait rien.

Un tic nerveux agita la mâchoire de Jack.

La voix de la jeune femme s'adoucit :

- Mon père m'a dit de rester cachée pour une bonne raison. C'était un homme très intelligent, il m'aurait dit d'aller trouver le FBI, les autorités, quelqu'un, n'importe qui, s'il avait pensé que je serais en sécurité entre leurs mains. Il ne m'aurait jamais dit de me cacher de tout le monde si ça n'avait pas été absolument nécessaire.

- Harrison nous a envoyé un avion, dit Jack, pourquoi aurait-il fait ça s'il était impliqué ? Ca n'est pas logique.

Il ferma les yeux et frotta l'arrête de son nez. Après quelques minutes de silence il reprit :

- A Haïti tu as parlé d'affaires dont tu avais à t'occuper. Tu peux

m'expliquer ?

Kate sentit qu'il avait besoin de temps pour digérer la probable trahison des siens. Mais elle n'était pas sûre de vouloir lui révéler tous ses plans. Moins elle lui en dirait, mieux ce serait. Le patron de Jack, l'agent Harrison, pourrait très bien être l'homme qu'elle recherchait, et elle n'était pas prête à mettre à l'épreuve la loyauté de Jack envers le FBI.

- Ce n'est rien, dit-elle finalement.

- Ton père ?

Elle haussa les épaules :

- Oui, je veux passer en revue ses affaires, voir s'il a laissé quelque chose derrière lui.

Il hocha la tête, ses yeux étaient encore troublés par la colère et la désillusion.

Pauvre Jack, il avait tellement confiance dans le monde et dans les gens… un penchant naturel pour la justice qui le rendait tellement différent de tous ceux qu'elle avait rencontrés auparavant. Jack Coffey, géni de l'informatique devenu agent débutant du FBI, il avait risqué sa vie pour venir la chercher. Et pourtant il aurait été tout aussi prêt à quitter Haïti sans elle, si cela avait permis de lui sauver la vie. Sa détermination à combattre toutes les injustices était comme un insigne cousu sur sa poitrine. Sa droiture et son sens moral étaient absolument charmants.

Un coup étrange résonna en elle… juste avant que l'avion ne pique du nez.

Kate se raidit :

- Tu as senti ça ?

Cette fois-ci il se redressa et écouta. Avant qu'il puisse se lever, ils perçurent un souffle. Le rideau qui les séparait du cockpit se souleva et battit violemment contre le plafond. La force de vent la poussait en arrière, elle s'accrocha à son sac et jeta la lanière par-dessus son cou. Des objets traversèrent la cabine : un petit oreiller, des emballages, un sachet de cacahouètes. La porte de l'avion était ouverte et le cockpit était vide.

Le cœur de Kate fit un bond dans sa poitrine.

Jack cria et désigna quelque chose du doigt, mais elle n'entendait pas un mot de ce qu'il disait. Le bruit était assourdissant. L'attrapant par le bras, il la fit avancer vers le cockpit. A travers le hublot, Kate vit le pilote ouvrir son parachute et disparaitre dans les énormes nuages.

Son estomac se souleva.

Chapitre 5

Que fichait Jack Coffey sur la liste des personnes les plus recherchées par le FBI ? Comment s'était-il fourré dans ce pétrin ? A.J. le connaissait depuis l'école élémentaire. Si on lui avait demandé la veille de choisir une seule personne au monde, sûre, qui n'aurait jamais de problème avec la justice, sans parler d'atterrir sur la liste des personnes les plus recherchées par le FBI, son choix aurait été simple… Jack Coffey. Parce que personne ne se souciait plus d'obtenir « justice pour tous » que son ami. Quand il n'était pas en train de traquer des cyber-harceleurs, il montrait aux sociétés et aux personnes comment identifier, classifier et supprimer les failles informatiques. Toutes ses pensées tournaient autour du fait de rendre le monde plus sûr.

A.J. était sur le point d'éteindre son ordinateur pour la journée lorsque Rick Harvey passa la tête par la porte de son bureau. Il travaillait à la Division des Enquêtes Criminelles maintenant, mais il avait commencé à la Division Informatique. Harvey avait joué un rôle important lorsqu'il avait été question de modifier la définition fédérale du harcèlement pour y inclure le harcèlement informatique. Il faisait également du bénévolat, les week-ends, et allait dans les lycées de tout le pays pour enseigner aux enfants et à leurs parents comment mieux se protéger en ligne, leur dire combien il était important d'utiliser des pseudonymes qui ne révélaient pas leur sexe et de ne donner leurs mots de passe à personne. Rick était un type bien.

- Comment tu tiens le coup ? demanda-t-il, ses yeux tombant sur la photo de Jack à l'écran.

- J'ai connu des jours meilleurs, A.J. suivit le regard de Rick, ça n'a aucun sens, pas vrai ?

- Non. La dernière fois que j'ai parlé à Jack, il pensait se joindre à moi pour un voyage à Washington D.C. et intervenir devant un groupe d'enseignants et de parents. C'était deux jours avant la mort du docteur Forstin. Il n'a jamais parlé de Kate Huntley ni du docteur Forstin. Ca ne colle pas.

- Je me demande ce que l'agent Harrison a à dire à ce sujet. Je suis surpris qu'il ait permis qu'on mette la photo de Jack sur la liste des personnes recherchées. En général il protège ses hommes.

Rick haussa les épaules :

- J'ai essayé d'aller voir Harrison dans son bureau, mais Dorothy m'a dit d'attendre mon tour. Apparemment il a le monde entier sur le

dos concernant cette enquête, y compris les média.

- J'aimerais bien avoir quelques réponses aussi, avoua A.J., il y avait un soi-disant technicien informatique qui tripotait autre chose que des câbles, quand je l'ai surpris en arrivant ce matin. Je me pose des questions…

- Qu'est-ce que tu veux dire ? Rick prit un stylo et un papier et écrivit : « Ton bureau est sur écoute ? »

A.J. hocha la tête et désigna du doigt la rangée de livres sur l'étagère derrière lui.

- Bon, il vaut mieux que j'y aille, dit Rick, on est vendredi et j'ai un rencard ce soir. Et toi ?

- Becky et moi allons au gala de charité en faveur du sida au Biltmore, lui répondit A.J., son frère est séropositif. Rien que la location du smoking et la robe vont faire un trou dans mon budget, mais c'est le moins que je puisse faire.

- Félicitations pour vos fiançailles, je ne pensais pas que c'était aussi sérieux.

A.J. rit :

- Moi non plus, mais maintenant que j'ai fait ma demande je ne sais pas pourquoi ça m'a pris si longtemps. Je ne la mérite pas.

- Elle a dit oui, donc je pense que tu ne dois pas être si nul que ça. A bientôt, dit Rick en s'éloignant, et tiens-moi au courant si tu as des nouvelles de Jack.

- Je n'y manquerai pas.

Quand les poules auront des dents. A.J. l'aimait bien, mais en le regardant s'éloigner il réalisa qu'il ne pouvait faire confiance à personne. Pas pour le moment en tout cas… pas avant qu'il ait localisé Jack et découvert ce qu'il se passait.

Jack s'accrocha au bras de Kate et ensemble ils arrivèrent à passer devant la porte béante. Ses oreilles sonnaient, un sac en papier passa près d'eux, une canette vide roula sur le sol. Une fois qu'ils eurent atteint le cockpit, ils repoussèrent la porte à deux et la verrouillèrent pour la maintenir fermée.

Jack regarda la console et inspira calmement lorsqu'il vit que les commandes étaient en mode pilotage automatique. Il se glissa dans le siège du pilote et attacha sa ceinture. Les instruments bourdonnaient dans le cockpit.

Le Learjet avait deux écrans, dont un qui affichait des cartes colorées. Tout ce qui se trouvait sur sa route… les prévisions météo et les positions des autres avions étaient indiquées sur une carte graphique interactive.

Kate s'approcha après avoir fouillé le cockpit.

- Je ne trouve aucun parachute.

Jack hocha la tête en étudiant les commandes, il actionna quelques interrupteurs au milieu de la console et prit le contrôle des gaz.

- Pourquoi j'ai l'impression que tu as déjà fait ça ?

- Tout geek qui se respecte a des centaines d'heures de Simulateur de Vol au compteur.

- Ahh, un simulateur, c'est rassurant.

- Ouais, il vaut peut-être mieux mettre ta ceinture.

Les nuages étaient épais, ce qui donnait l'impression qu'ils volaient à travers une masse sans fin de marshmallow. Il ne voyait absolument rien. Kate s'assit dans le siège du copilote et tira la large ceinture par-dessus son épaule.

Jack actionna une autre commande.

- On dirait qu'on a assez de carburant pour arriver dans le désert, à quelques kilomètres de Las Vegas.

Kate pointa du doigt un autre écran.

- C'est quoi cette tache sombre ?

- On dirait qu'on se dirige vers… merde !

Les nuages se transformèrent en volutes duveteuses, qui offrirent à Jack une vue dégagée : ils se dirigeaient droit sur Red Rock Canyon.

- Accroche-toi !

Il tira sur le manche, ce qui désactiva immédiatement le pilote automatique. Bon sang ! Ce n'était pas ce qu'il voulait faire ! L'avion était trop bas pour passer par-dessus la montagne, il devait virer brutalement vers la droite. Il appuya sur la pédale de direction droite et releva l'aileron. Ils perdaient rapidement de l'altitude, une alarme se déclencha. Il attrapa la manette des gaz et augmenta la puissance, tout en essayant d'éviter la montagne.

La transpiration coulait sur son visage.

- Allez, dit-il en tirant sur le manche, juste quelques mètres.

Boum ! Seigneur ! Jack fut projeté en avant et son genou heurta le panneau de contrôle. Les deux moteurs frémirent. L'avion vibra et les ailes oscillèrent.

- Notre aile a touché !

Il s'agrippa au manche. L'aile gauche avait accroché la montagne, mais il parvint à éviter le reste des falaises. L'avion pencha sur la gauche, Jack tourna violemment à droite. C'était la seule façon de stabiliser l'appareil. Il augmenta la puissance moteur, gagnant de la portance grâce à la poussée supplémentaire, mais avec une partie de l'aile en moins l'avion se balança légèrement avant de piquer du nez.

Le panneau de contrôle clignotait. Ils plongeaient rapidement. Craignant une perte de puissance, Jack actionna le levier pour déployer les volets et tira sur le manche. Il n'avait pas réalisé qu'il

retenait sa respiration jusqu'à ce qu'il entende les volets se mettre en position.

Juste comme il le craignait, un moteur s'arrêta. Et pendant environ trois secondes tout fut étrangement calme. Kate regardait devant elle, ses phalanges blanchies agrippant le bord de son siège. Les affichages clignotèrent avant de s'éteindre, les deux moteurs étaient morts.

L'altimètre se mit à tourner, ce qui promettait de rapides retrouvailles avec le plancher des vaches. Un paysage sec et désertique s'étendait à des kilomètres devant eux.

- Ca ne va pas être joli, la prévint-il, tiens-toi bien.

Kate bougea à peine alors que l'avion poursuivait son plongeon vertigineux. Jack tira de toutes ses forces sur le manche, tous ses muscles bandés. Le nez de l'avion se redressa et son ventre heurta le sol assez brutalement pour leur casser le cou. L'aile droite encaissa le plus gros du choc, tandis qu'ils glissaient sur le sol caillouteux du désert. Jack maintint sa prise sur le volant de contrôle, ses bras tremblèrent violemment. Un jet de gravier, de roches et de sable heurta le pare-brise avec une force incroyable. Broyant les cailloux, crépitant, l'avion glissait sur les plantes desséchées par la chaleur du désert. La carlingue métallique aplatissait tout sur son passage. Des étincelles bleues et rouges ricochèrent sur le pare-brise.

Tout s'arrêta d'un coup. Le bruit de tôles froissées, de métal sur les cailloux, plus rien. Jack essaya d'avaler. Ses mains tremblaient sous l'effet de l'adrénaline. L'aile droite était complètement arrachée, mais l'avion restait en équilibre sur le ventre. Une odeur de métal brûlé et de carburant emplit le cockpit. Le seul bruit était un chuintement persistant.

Quelque chose gargouillait sous eux. Jack regarda Kate.

Aucun d'eux ne prononça un mot, ils débouclèrent leurs ceintures en vitesse et se ruèrent vers la porte de l'avion. Jack sauta à terre et aida Kate à sortir de l'épave. Au-dehors le chuintement était plus bruyant, l'odeur de vapeurs d'essence plus forte.

- Cours ! dit Jack dès que ses pieds touchèrent le sol, ça va exploser !

Ils décampèrent. Kate était dix mètres devant lui lorsqu'une détonation se fit entendre. Jack sentit la chaleur de l'explosion, de la suie et des débris tombèrent en pluie autour d'eux. Ils ne se retournèrent ni l'un ni l'autre pour regarder.

Kate s'arrêta et se courba en deux, les mains sur les genoux, pour reprendre sa respiration. Jack ralentit sa course.

Dès qu'elle se redressa ses yeux s'illuminèrent et elle se précipita vers lui, jeta les bras autour de son cou et l'embrassa deux fois, sur la joue et la mâchoire, avant de s'attarder sur sa bouche.

- Tu as réussi, Jack !

Son visage était couvert de saleté et de transpiration. Surpris par ce côté enjoué et vif, qu'il découvrait, il ne put prononcer un mot. Il sourit, heureux qu'ils soient tous deux en vie.

Une autre explosion de fit entendre et ils se tournèrent vers l'appareil. Des volutes de fumée noire s'élevaient au-dessus de l'épave.

Jack lui tendit la main.

Elle glissa ses doigts dans les siens.

En dépit de leur terrifiante aventure, un calme étrange s'empara de lui alors qu'ils se détournaient et se mettaient en route à travers le désert. Il avait passé les trois derniers jours traqué par des dingues armés de pistolets, il venait de faire un atterrissage forcé en avion, et il était recherché pour meurtre. Tous les muscles de son corps étaient douloureux et pourtant, pour la première fois depuis la disparition de sa sœur, dix ans plus tôt, Jack commençait à se sentir à nouveau entier. Il était en vie, et prêt à faire face à ses démons… jusqu'au dernier.

Chapitre 6

Certes son ami était recherché pour meurtre, et certes il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait Jack pour le moment, mais se faire du souci à son sujet n'allait pas le faire reparaitre. Ce soir au moins A.J. avait besoin de se changer les idées, il allait plutôt se concentrer sur Becky. Ce n'était pas une mauvaise idée, réalisa-t-il en la regardant examiner son reflet dans le miroir, ajuster une dernière fois sa robe ornée de perles couleur bronze, qui était bien au-dessus de ses moyens mais valait chaque centime qu'il avait déboursé.

Une semaine plus tôt il s'était agenouillé, comme tous les autres idiots du monde incapables de trouver une meilleure idée, et avait demandé à Rebecca Josephine Smith si elle voulait l'épouser. A sa grande surprise elle avait répondu oui. Pourquoi lui avait-il fallu quatre ans pour poser la question, il ne le saurait peut-être jamais. Elle méritait tellement mieux qu'un type qui passait ses journées à pirater des ordinateurs à la recherche des salopards qui harcelaient les gens sur internet. Il aurait sans doute mieux gagné sa vie en gérant le McDonald du coin de la rue. Mais sa Becky, son soleil par un jour de pluie, sa raison de se lever chaque matin avec un sourire aux lèvres, l'aimait pour ce qu'il était. Et il avait décidé, quelques mois plus tôt, qu'il allait arrêter de tergiverser. Leurs yeux se rencontrèrent dans le miroir et il sourit :

- Tu es magnifique.

- Eh bien il vaut mieux, si je dois entrer au Biltmore au bras de l'homme le plus incroyablement séduisant de toute la Californie.

Il s'approcha et enroula les bras autour de sa taille. Elle sentait le paradis et les roses. Il l'embrassa dans le cou, lui mordilla l'oreille.

- La Californie seulement ?

Elle rit :

- Du monde, tu es l'homme le plus séduisant du monde entier.

- Peut-être que nous devrions rester ici ce soir.

- C'est tentant, dit-elle en penchant la tête en arrière pour la poser sur son épaule et lui tendre ses lèvres.

- Mais ?

- Mais tu m'as promis une danse.

- Et je tiens toujours mes promesses, mon cœur.

Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au lit king size qui se trouvait derrière eux.

- Nous allons danser, c'est sûr, lui dit-il, nous allons danser toute

la nuit.

Son rire le remplit d'allégresse. Il l'allongea sur le lit et déposa un chapelet de baisers le long de sa clavicule.

- La première danse de la soirée, dit-elle en se redressant et en déboutonnant sa chemise qu'il jeta par terre, sera un tango.

Les yeux de la jeune femme s'illuminèrent :

- Depuis quand tu sais danser le tango ?

Ses doigts remontèrent le long de son bras. Sa peau était aussi soyeuse que sa robe.

- Chérie, dit-il, j'ai inventé le tango.

Kate se protégea les yeux de la main et considéra la longue portion d'autoroute. La chaleur montait par vagues de l'asphalte.

- Voilà une autre voiture.

Jack tendit le bras en direction de la route et leva le pouce. La Honda qui approchait ralentit, mais le conducteur aperçut le visage tuméfié de Jack et passa sans s'arrêter. Une Mercedes argentée suivit de près.

- Connards ! cria Kate.

Le bras de Jack retomba contre son flanc et il se tourna pour lui lancer un regard de désapprobation tout paternel.

- Occupe-toi de tes affaires, lui dit-elle.

Il plissa les yeux :

- Tous ces jurons paraissent vraiment déplacés dans ta bouche. Tu es bien trop…

- Merde.

- Maintenant tu fais juste…

- Chier.

- Encore un et je vais…

- Enculés.

Jack secoua la tête mais ne prononça plus un mot.

Elle était tentée de lui demander ce qu'il allait faire si elle continuait à jurer, mais décida de s'en abstenir. Peut-être qu'il l'embrasserait encore une fois. Cette pensée fit courir un frisson délicieux le long de sa colonne vertébrale. Ils étaient tous deux épuisés et endoloris. Les trois derniers jours avaient été composés de soixante-douze heures d'agonie et très peu de sommeil. De plus il était évident que Jack n'était guère habitué aux conflits, il semblait faire tout son possible pour les éviter… comme maintenant. Elle, par contre, était complètement blindée face aux discussions houleuses. Presque pas un jour ne s'était passé, au cours des dix dernière années, sans qu'elle ne réclame sa paie de la journée, ne marchande un morceau de pain rassis, ou ne remette à sa place un chenapan qui essayait de prendre

ce qui ne lui appartenait pas. Quel effet cela aurait-il fait de rencontrer Jack en d'autres circonstances, dans un environnement plus calme et sûr, où son père serait toujours en vie et l'accueillerait à bras ouverts avec un grand sourire ?

En entendant une autre voiture approcher, Kate laissa tomber les fantasmes de jours meilleurs, remonta la lanière de son sac sur son épaule et marcha jusqu'au milieu de la route, face au véhicule. Elle tendit la main comme un agent de la circulation.

- Reviens ici, dit Jack, qu'est-ce que tu fais ?

- J'en ai marre.

Ils marchaient depuis des kilomètres. Le sandwich qu'elle avait mis dans son sac, ils l'avaient dévoré des heures plus tôt. Sa gorge était râpeuse, ses lèvres craquelées. Ils n'allaient faire de mal à personne, ils avaient juste besoin qu'on les prenne en stop, bon sang.

La voiture accélérait en montée et s'arrêta en faisant crisser ses pneus devant Kate. C'était une Coccinelle bleu clair. Le conducteur ouvrit la portière, mais lorsqu'il remarqua Jack son expression soucieuse devint apeurée. Il claqua la portière, passa la marche arrière et repartit en manœuvrant pour éviter la jeune femme.

Kate sortit le pistolet de son sac et tira dans le pneu arrière avant que la voiture ne puisse filer. Il y eut un grand *pop* et un bruit de crevaison qui l'assourdirent.

La voiture zigzagua sur les deux voies avant de s'arrêter. Elle fourra le pistolet dans sa ceinture et rejoignit le véhicule au petit trot. La portière s'ouvrit brusquement, le conducteur traversa la route en courant et se précipita vers le désert.

- Pas besoin de vous enfuir, lui cria Kate, nous voulons juste que vous nous ameniez en ville.

Apparemment l'homme ne la crut pas.

Elle haussa les épaules et se dirigea vers la voiture. Elle attrapa les clés sur le contact, se tourna vers Jack et les balança devant elle.

- On a une voiture.

Se dirigeant vers l'arrière du véhicule, elle ouvrit le coffre et en tira la roue de secours.

Jack la rejoignit. Il passa la tête dans la voiture, mit le levier de vitesse au point mort et la poussa vers le bas-côté, tout en murmurant des trucs comme « pistolet », « espèce de folle » et « prison ». Il tira le frein à main avant de la rejoindre à l'arrière et d'attraper le cric dans le coffre.

En quelques minutes le pneu était changé.

Kate déposa la bouteille d'eau appartenant au conducteur sur le bord de la route, au cas où il décide de revenir. Lorsqu'elle referma le coffre Jack était déjà au volant, la bouche crispée en une grimace irritée. Elle se glissa sur le siège passager et, pendant cinq ou dix

minutes, le seul bruit fut le ronronnement régulier du moteur. Elle lui jeta un coup d'œil et laissa échapper un long soupir :

- Quel est le problème ?

- Je n'ai aucun problème.

- Alors pourquoi tu te comportes comme un gamin de deux ans ?

Un rire hystérique lui échappa.

- Je dirais que c'est l'hôpital qui se fout de la charité, pas toi ? Tu tires et tu poses les questions ensuite, tu jures comme un charretier, tu voles une voiture à main armée ?

- Je t'ai mis un pistolet sur la tempe et forcé à monter dans cette voiture ?

Il renifla.

- Au cas où tu aurais oublié, si tu ne t'étais pas mis en tête de venir me chercher, rien de tout cela ne serait arrivé, elle croisa les bras, tu vis dans un monde de rêves, Jack. Rien ne sera plus jamais comme avant. Tu es un fugitif, comme moi. L'important c'est de survivre, maintenant. Bienvenue dans mon monde.

- Okay, peut-être que tu as raison, tout est de ma faute, grogna-t-il, mais tu ne peux pas te balader en tirant des coups de feu à chaque fois que quelqu'un t'énerve.

Elle soupira :

- Si nous voulons rester en vie, il va falloir suivre nos propres règles.

Aucun d'eux ne prononça un mot de plus après cela.

Pendant les quinze minutes qui suivirent, ils regardèrent le désert défiler comme dans un rêve. Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre la ville, Jack s'arrêta sur le parking d'un supermarché K-Mart, mit la main dans sa poche arrière, en tira son portefeuille et compta son argent.

- Nous avons cent soixante-deux dollars, il va falloir les faire durer jusqu'à se qu'on décide de ce qu'on va faire ensuite.

Kate fouilla dans son sac et trouva le portefeuille de Ben Sheldon. Dans la pochette en cuir il y avait cinq billets neufs de cent dollars.

- Compte six cent soixante-deux dollars.

Jack tendit la main, effleura sa jambe au passage et ouvrit la boîte à gants, cherchant de quoi écrire. Il attrapa un stylo dans le vide-poche situé entre les sièges et se mit à faire une liste de courses.

Une sensation étrange envahit Kate, une impression de normalité, ils auraient pu être un couple lambda qui filait au magasin acheter quelques bricoles. Comme si elle savait ce qu'était la normalité, elle secoua la tête à cette idée absurde.

Lorsque Jack eut fini d'écrire, il la regarda.

- Tu va bien ?

- Pourquoi tu me le demandes ?

- Je crois que j'aurais juste préféré que ça puisse se passer autrement pour toi, il tendit la main et repoussa les mèches folles qui lui tombaient dans les yeux, je voulais te ramener aux USA et t'aider, pas te rendre les choses encore plus difficiles.

- Ce n'est pas ta faute, elle prit la liste, tu restes ici et je vais chercher ce qu'il nous faut. Si les gens te voient, ils vont immédiatement appeler la police.

Elle se colla contre lui pour pouvoir se regarder dans le rétroviseur, passa les doigts dans ses cheveux et se tourna vers lui. Une nouvelle vague de chaleur envahit son ventre. Près de Jack Coffey, elle avait envie qu'il la prenne dans ses bras et lui fasse oublier ce à quoi ils tentaient d'échapper. Elle leva le menton :

- De quoi j'ai l'air ?

- Tu es magnifique.

Elle sourit et regagna son propre siège.

- Il vaut peut-être mieux laisser le pistolet et les couteaux dans la voiture, dit-il.

Elle posa ses armes sur le plancher et agita la liste entre eux :

- Rien d'autre ?

- Brosse à dents, dentifrice, shampooing, aspirine. Voyons… un autre T-shirt, il pointa du doigt la liste, et quelques autres trucs que j'ai notés. Ca devrait suffire. Il y a un hôtel à quelques kilomètres du Strip qui s'appelle Pete's place, les chambres ne sont pas chères. On va y aller, se laver et réfléchir à ce qu'on doit faire ensuite.

Kate ouvrit la portière et sortit.

- Autre chose, dit Jack.

Elle passa de nouveau la tête à l'intérieur :

- Quoi ?

Attrapant un mouchoir en papier dans le vide-poche entre les sièges, il le mouilla du bout de la langue et s'en servit pour effacer une trace noire sur son front. Lorsqu'il eut terminé il dit :

- Sois prudente.

- Je le suis toujours.

Elle tourna les talons et se dirigea vers l'entrée.

Les portes automatiques s'ouvrirent et elle pénétra dans le magasin. L'air frais la frappa au visage, ce qui la surprit et lui donna l'impression d'entrer dans un autre monde. Un kaléidoscope de couleurs et de formes bombardait ses sens et l'étourdissait.

Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'elle devait faire. Une vieille dame attrapa un caddy, Kate l'imita et la suivit dans la première allée, regardant les produits en rayon. Ses doigts étaient crispés sur la barre métallique, tandis que des images floues de sa mère l'installant dans un caddy envahissaient son esprit. Elle n'avait

plus pensé à elle depuis des années, est-ce que ses yeux étaient bleus ou verts ? Elle ne s'en souvenait pas. Elle avala la boule qui s'était formée dans sa gorge et continua à avancer, déterminée à traverser ce foutu magasin sans s'écrouler.

L'éventail de choix était énorme, et elle se sentit submergée. Elle chercha de l'aspirine et de la teinture pour les cheveux, certaine que tous les gens la fixaient et scrutaient le moindre de ses mouvements.

Elle trouva des ciseaux, une brosse à cheveux et un tube de rouge à lèvres et les jeta dans le caddy.

- Plisse tes lèvres… comme ça, entendit-elle sa mère lui dire. Elle la regardait se pencher vers elle, sentait la fraîcheur de ses doigts sur son menton tandis qu'elle lui relevait la tête. Kate battit des paupières. Sa mère n'était plus là. La femme qui était entrée dans le magasin en même temps qu'elle la regardait. Kate quitta le rayon et descendit l'allée centrale jusqu'à ce qu'elle trouve l'épicerie. Elle jeta des en-cas et des bouteilles d'eau dans le caddy. Une robe d'été jaune pâle et des sandales assorties à 9.99 dollars attirèrent son attention et elle les mit dans le caddy, ainsi qu'un lot de trois T-shirts et quelques sous-vêtements. Des caleçons pour lui, des slips en dentelle pour elle.

Son caddy était plein lorsqu'elle se dirigea vers la sortie, le caissier lui dit qu'elle devait quatre-vingt-trois dollars et cinquante-quatre cents. A contrecœur elle lui tendit un billet neuf de cent dollars. L'homme l'examina à la lumière avant de se tourner vers sa caisse pour lui rendre la monnaie.

- Je vous connais ? demanda-t-il.

- Non.

Il referma le tiroir-caisse. Ses yeux sombres la transperçaient, ses doigts épais restaient crispés sur sa monnaie alors qu'elle lui tendait la main, paume ouverte, depuis un bon moment.

- J'ai déjà vu votre visage. Vous êtes sûre que vous n'êtes pas quelqu'un de connu ?

- Certaine, vous pourriez me rendre ma monnaie ? Je suis pressée.

Il gloussa, ses yeux globuleux brillèrent comme s'ils étaient en train de jouer à un petit jeu amusant. Il agita un doigt sous son nez :

- La patience est une vertu, dit-il.

Kate se tortilla, elle n'aimait pas ce sentiment qui l'envahissait et lui donnait l'impression que tout le monde dans le magasin la regardait. Elle inspira et attendit, refusant de s'emporter. Elle n'était plus à Haïti, elle devait apprendre à se détendre un peu et penser avant d'agir.

La femme qui faisait la queue derrière elle laissa échapper un soupir appuyé, manifestant son agacement de devoir attendre si longtemps, ce qui décida le caissier à laisser tomber la monnaie de Kate sur le comptoir. Elle la ramassa, attrapa ses courses et sortit.

Dès qu'elle fut dehors Jack rangea la voiture contre le trottoir. Elle déposa les courses à l'arrière puis se glissa sur le siège passager. Il quitta le parking et rejoignit le flot de la circulation.

- Ca va ?

- Très bien.

Il lui jeta un coup d'œil :

- Tu trembles, qu'est-ce qu'il s'est passé là-dedans ?

- Je n'ai pas ma place ici.

Elle regardait droit devant elle, cillant à peine. Elle se sentait vidée… creuse.

Jack regardait la route tout en parlant :

- C'est parfaitement naturel de te sentir déplacée, tu es partie depuis longtemps. Mais tout va s'arranger, je te le promets.

Elle le regarda :

- Comment peux-tu être aussi optimiste tout le temps ? Tu es sur la liste des dix personnes les plus recherchées, pour un meurtre que tu n'as pas commis.

- S'énerver ne va pas arranger les choses.

Elle continua de le fixer :

- Je n'arrive pas à te comprendre : qui es-tu ? Qui es-tu vraiment ?

Il rétrograda et s'arrêta au feu rouge.

- Juste un type normal. Jack Coffey, j'ai trente-deux ans et j'ai eu pas mal de chance jusqu'à maintenant. Je crois à la justice américaine, et que tout arrive pour une bonne raison.

Il lui jeta un bref coup d'œil, mais le feu passa au vert et il fut obligé de regarder à nouveau la route.

- Je vois la vie comme un défi, chaque jour est une nouvelle aventure. Et je n'ai pas besoin d'un atterrissage d'urgence pour faire monter mon taux d'adrénaline. Le goût d'un bon vin, d'un bon sushi, passer du temps avec la femme de mes rêves, ça marche tout aussi bien.

- Un résumé de Jack Coffey, hein ?

- Tout à fait.

- Pourquoi ai-je l'impression qu'il y a autre chose dans ta vie que le bon vin et les sushis ?

Les rides autour de ses yeux s'approfondirent lorsqu'il sourit :

- Parce que tu es une femme et que les femmes voient et ressentent des choses que les hommes ne peuvent même pas commencer à comprendre.

Elle siffla :

- Belle façon de s'en sortir avec une pirouette.

Il rit.

Kate ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle avait eu une vraie conversation avec un homme. C'était intéressant… agréable.

Mais même si Jack prétendait être un type simple, qui appréciait les petits plaisirs de la vie, quelque chose lui disait qu'il était plus compliqué qu'il ne voulait le montrer. Et le fait d'avoir un faible pour lui l'amenait à douter de son propre jugement.

Il était franc et un peu coincé, un peu trop même. Mais il avait ses limites, le jour où il avait suspendu Charlie par les pieds depuis la fenêtre en était un bon exemple. Cependant la plupart du temps il paraissait calme et de tempérament égal, pas une fois elle ne l'avait vu paniquer durant les courts instants où il avait dû piloter l'avion. Mais ce qui l'émouvait par-dessus tout chez lui, plus que son corps mince et souple et son physique de rêve, c'était sa gentillesse.

Elle tourna à nouveau son regard vers la route. Jack Coffey était en train d'abattre ses défenses, il lui faisait ressentir des choses qu'elle ne voulait pas ressentir. Même si une part d'elle-même aurait aimé se détendre et le laisser prendre les choses en main pendant un moment, une plus grande part encore, celle qui ne pouvait se résoudre à oublier l'image de son père avant sa mort, refusait de baisser sa garde. Elle devait se souvenir de la raison pour laquelle elle était ici et rester concentrée.

Après une bonne nuit de repos, décida-t-elle, elle partirait seule. Pour le moment elle n'avait pas besoin de cette complication, de devoir se soucier de quelqu'un d'autre. Elle avait juré, il y a bien longtemps, de venger la mort de son père et personne, pas même Jack Coffey, n'allait l'en empêcher.

Chapitre 7

Si A.J. avait été seul à décider, ils auraient quitté le gala de charité une heure après leur arrivée, mais il n'arrêtait pas de se dire que c'était la soirée de Becky. Combien de fois aurait-il l'occasion de se mettre sur son trente-et-un en smoking, qu'il soit loué ou pas, et de l'emmener manger du caviar et boire du champagne hors de prix au Biltmore ? Malheureusement la probabilité que cela se reproduise était mince, voire inexistante. Mais il s'en fichait, de toute façon il aurait préféré danser le tango dans la chambre de Becky. Même si elle l'avait battu à plates coutures pour les mouvements sensuels et le jeu de jambe, un peu plus tôt dans la soirée, ça ne l'avait pas empêché de chercher à améliorer sa posture et son déhanché. Il y avait trois choses qui lui plaisaient dans le fait de danser le tango au lit : c'était un défi, c'était amusant, et il fallait être deux.

En retournant dans la salle de bal il découvrit que Becky avait disparu de l'endroit où il l'avait laissée lorsqu'il s'était mis en quête des toilettes hommes. Il fouilla la pièce du regard, surpris de voir son patron, Michael Harrison, en train de discuter avec Patrick Monahan. En soi ça ne lui aurait pas paru bizarre s'il s'était agi de toute autre personne que Monahan. Il était tout au bas de l'échelle, dans la hiérarchie de la Division Informatique du FBI, sans parler du fait qu'il était légèrement étrange : il parlait tellement peu qu'il aurait donné l'impression qu'Helen Keller était une vraie pipelette en comparaison. Pourtant Harrison se penchait vers lui et Monahan était intarissable.

Becky fit un signe de la main, attirant son attention.

Elle était clairement la femme la plus adorable de l'assistance. L'épouse d'Harrison, Sheila, une ancienne Playmate, se tenait près d'elle. Une circonstance malheureuse pour cette dernière, considérant le teint frais et lumineux de Becky, qui trahissait qu'elle venait juste de faire l'amour et aurait fait pâlir le plus éclatant des diamants, ce soir. Bon sang, quelle chance il avait.

- Hé, te voilà, lui dit-il en approchant des deux femmes.

- Tu te souviens de Sheila, dit Becky en souriant.

- Parfaitement, répondit-il en jetant un coup d'œil à cette dernière.

- Félicitations pour vos fiançailles, lui dit-elle, vous avez beaucoup de chance.

- Je suis l'homme le plus chanceux au monde.

Il se tourna de nouveau vers Becky, prit sa main dans la sienne et porta ses doigts à ses lèvres.

- Je vais aller dire bonsoir à Harrison et ensuite on rentrera à la maison, si tu es prête.

- Je suis un peu fatiguée, admit-elle, ce qui était leur code secret pour dire « tire-moi de là pour l'amour du ciel ».

C'était un oiseau de nuit, et l'étincelle dans ses yeux lorsqu'elle avait prononcé le mot « fatiguée » laissait présager une merveilleuse et très longue fin de soirée.

Il prit congé de Sheila. Regardant par-dessus son épaule il fit un clin d'œil à Becky avant de se diriger vers Harisson, pour voir ce que lui et Monahan mijotaient. Dès que ce dernier l'aperçut qui venait vers eux il fit un pas de côté, mit les mains derrière son dos et feignit de s'intéresser à l'ambiance qui régnait dans la salle de bal.

A.J. n'était pas du genre à mâcher ses mots ou à tourner autour du pot, aussi demanda-t-il :

- Qu'est-ce que vous être en train de conspirer tous les deux ?

Surpris, Harrison sourit et répondit :

- Patrick était justement en train de me parler de votre charmante fiancée.

Comme il ne continuait pas, A.J. haussa un sourcil en direction de Monahan :

- Et qu'est-ce que tu sais de Becky exactement ?

La pomme d'Adam de Monahan tressauta. Clairement Harrison mentait comme un arracheur de dents et Monahan ne s'attendait pas à ça.

- Juste qu'elle parait être une gentille fille, parvint-il à répondre.

Il était à peu près aussi avenant qu'Ebenezer Scrooge la veille de Noël.

- Alors, quelles sont les nouvelles de Jack ? demanda ensuite A.J.

Cette question sembla déstabiliser légèrement Harrison, il se racla la gorge pour retrouver son calme.

- Vous l'avez eu au téléphone ?

- Vous savez bien que non.

- Et comment le saurais-je, Hanson ?

Parce qu'il faut votre accord pour mettre sur écoute le bureau d'un agent, monsieur. A.J. garda ses pensées pour lui et laissa échapper un soupir entre ses dents.

- Ecoutez, ne jouons pas au plus malin, Jack est un type bien. Je le sais. Nous le savons tous. Mais quelqu'un lui a tendu un piège, et en ce qui me concerne je n'apprécie pas du tout.

- Jack Coffey est la dernière personne à avoir vu le docteur Harold Forstin en vie, intervint Monahan.

- Votre ami est dans le pétrin, ajouta Harrison, point final. Alors ne montez pas sur vos grands chevaux en prétendant que vous ne savez pas, comme nous tous d'ailleurs, que parfois les types bien font

des choses mauvaises. C'est comme ça, ça l'a toujours été et ça le sera toujours.

Harrison redressa son nœud papillon :

- Ne vous inquiétez pas Hanson, la justice triomphera, comme d'habitude.

Le Pete's Palace, au bout du Strip de Las Vegas, accusait les années. Le jardin laissait vraiment à désirer, avec sa piscine crasseuse et sa pelouse moribonde. Des bouteilles de bière jonchaient les couloirs sombres. L'endroit était désert.

Jack glissa sa clé dans la serrure rouillée et ouvrit la porte de leur chambre. Même dans le noir, il était difficile de ne pas remarquer l'horrible moquette rouge et les taches irrégulières de moisissure sur les murs. La chambre sentait le vieux fromage.

Jack avait rempli le registre de l'hôtel au nom de Monsieur et Madame Peterson. Pendant que Kate faisait l'inventaire de ses achats, il prit une douche rapide et refit son pansement.

Elle était endormie lorsqu'il partit pour le casino afin de laisser un message à Harrison, lui demandant de le retrouver aux tables de blackjack du Caesar's Palace le lendemain à midi.

Plus il avait de temps pour réfléchir au guêpier dans lequel il se trouvait, plus il était en colère. Il était sur la liste des personnes les plus recherchées par le FBI. Il avait passé une grande partie de sa vie d'adulte à lutter contre le crime et l'injustice. Bon sang, il avait passé la plus grande partie de son enfance à faire la même chose… en classe ou dans la cour de récréation, il avait défendu les plus faibles. Et où tout ça l'avait-il mené ? A Las Vegas… fuyant pour sauver sa vie, recherché pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Il glissa une poignée de pièces dans le téléphone. Quatre sonneries retentirent avant qu'il n'entende un déclic, puis la voix de sa mère :

- Allo.

- Maman, c'est moi.

- Jack ! Oh, Dieu merci !

- Désolé pour ce gâchis. Je n'ai assassiné personne, il fallait que je t'appelle pour te dire au moins ça.

- On le sait bien. On t'aime.

Il entendit un bruit confus, puis la voix de son père résonna dans le combiné :

- Planque-toi, Jack. Tire-toi de là si tu vois ce que je veux dire.

Jack perçut des voix en fond sonore, les fédéraux étaient chez lui. Il avait espéré qu'ils laisseraient ses parents âgés en dehors de tout ça.

- Est-ce que toi et maman allez bien ?

- Très bien. Prends soin de toi, mon fils. Nous savons que tu es

innocent.

- Ne raccroche pas ! Nous essayons de…

Son père coupa la communication.

Jack écouta la tonalité pendant un moment. Il ferma les yeux, respira lentement et compta jusqu'à cinq. Ses parents avaient traversé assez d'épreuves, leur petite fille avait été kidnappée dans son lit pendant qu'ils dormaient… et voilà que maintenant leur fils était recherché pour meurtre.

Malheureusement, il avait fallu qu'on le piège et lui fasse endosser un meurtre pour que Jack arrive à comprendre ce que Kate avait dû endurer. Depuis quand n'était-on plus innocent jusqu'à preuve du contraire ? Kate avait passé les dix dernières années à se cacher, à imaginer des stratégies, à prévoir des portes de sortie. Pourquoi ?

Il avait eu du mal à supporter ce jeu de cache-cache absurde pendant quelques jours, alors dix ans. Savoir qu'il n'avait aucun contrôle sur la situation le rendait fou. A qui pouvait-il faire confiance ? Harrison ? A.J. ? Soudain, tous ceux qu'il connaissait étaient des étrangers. Cette pensée lui laissa une impression de vide au creux de l'estomac. Il avait décidé, bien des années plus tôt, de faire la différence, de redresser quelques torts, de faire payer leurs forfaits aux criminels. Il avait travaillé la nuit et même le week-end, et voilà où il en était ? Accusé de meurtre, il fuyait pour rester en vie ? Piégé par quelques abrutis qui pensaient pouvoir le manipuler à leur guise ?

Pas s'il pouvait les en empêcher.

Une détermination nouvelle envahit tout son corps, il dépassa le comptoir des réservations de l'hôtel et trouva un salon où des rangées d'ordinateurs étaient à disposition des clients.

Il allait prendre les choses en main, découvrir qui jouait avec son avenir. Il n'était plus question de mettre des gants, les têtes allaient tomber. Pirater la connexion internet fut un jeu d'enfant, avec un nom d'utilisateur bidon il envoya à A.J. un message sibyllin, lui disant où il se trouvait et qu'il avait besoin d'aide. Il lui fallut un peu plus de temps pour rassembler assez d'informations personnelles concernant Harrison afin d'accéder à son compte bancaire. Il n'apprécia guère ce qu'il y découvrit : un dépôt de deux cent cinquante mille dollars avait été effectué juste avant qu'on ne l'expédie à Haïti. La nouvelle épouse d'Harrison était une ancienne Playmate sans le sou. Plus d'une fois ce dernier avait mentionné que, s'ils s'entendaient si bien, c'est parce qu'ils venaient tous les deux de familles assez pauvres. Alors cette somme rondelette ne pouvait être un héritage. *Que mijotait Harrison ?*

Jack appuya sur Echap lorsqu'il vit un agent de la sécurité approcher.

- Vous êtes descendu à l'hôtel, monsieur ?

Il hocha la tête.

- Est-ce que je pourrais voir votre clé ou votre carte d'identité ?

Il fit un geste en direction de la porte derrière lui, où se trouvaient les tables de blackjack.

- C'est ma femme qui a la clé, vous voulez que j'aille vous la chercher ?

- Un justificatif d'identité suffira. Vous ne pouvez vous connecter qu'avec une carte de crédit, je peux la voir, monsieur ?

Jack gloussa.

- Je suis un peu nul en informatique, j'en ai bien peur. Ma femme m'a connecté avant de m'abandonner pour aller jouer. A ce rythme, je serai ruiné avant la fin de la nuit.

Il se leva :

- Mais j'ai terminé, alors je vais aller me coucher et je promets d'avoir tout ce qu'il faut sur moi, la prochaine fois que j'utiliserai l'ordinateur.

Il tourna les talons et partit avant que l'homme puisse prononcer un autre mot, déçu de ne pas avoir pu passer plus de temps sur internet. Il aurait voulu creuser cette histoire d'AidVac, et la disparition des deux hommes dont Kate lui avait parlé dans l'avion. Il devait trouver pourquoi quelqu'un voudrait empêcher la découverte d'un remède contre le sida. Il se demandait aussi si Harrison avait reçu d'autres grosses sommes par le passé. Rien de tout cela n'avait de sens. Hélas il allait devoir attendre, étant donné qu'il avait perdu son ordinateur portable dans l'accident d'avion.

Jack traversa le casino, regardant droit devant lui. Du coin de l'œil il vit des agents de sécurité qui tentaient de le rattraper. Tournant brusquement à droit, il se mit à zigzaguer entre les rangées de machines à sou. Des cloches et des sifflets résonnaient tout autour de lui, la fumée des cigarettes emplit ses poumons. Il tourna à gauche et heurta une femme. Elle lui lança des insultes, mais il n'avait pas le temps de s'arrêter pour s'excuser.

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule il vit qu'il n'était pas tiré d'affaire. Il courut, se baissa et fit des tours et des détours jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans la foule. Il laissa la Volkswagen dans le parking du casino et rentra à l'hôtel à pied. Il était minuit lorsqu'il regagna leur chambre, des serviettes humides et des vêtements sales étaient en tas par terre. Kate dormait toujours dans le lit king size, la lueur du poste de télévision jetait des ombres sur son visage, le son était éteint. Elle n'avait probablement pas dormi dans un vrai lit depuis des lustres.

Ping… Plop… Ping.

Il avait le sommeil léger, le robinet qui gouttait lui promettait une longue nuit blanche. Il attrapa une serviette et la jeta dans le lavabo pour arrêter le bruit. Il y avait un sachet de chips ouvert sur la table

de nuit, près de Kate. Elle dormait en position fœtale, ne portant rien d'autre qu'un T-shirt trop grand et un slip en dentelles rose.

Il s'approcha du lit et remonta les couvertures sur elle. Pendant un moment il resta là, à la regarder dormir. La voir allongée paisiblement dans ce lit lui fit monter un frisson le long de la colonne vertébrale. Après la disparition de sa sœur, dix ans plus tôt, il avait souvent imaginé cette même scène comme la fin de son cauchemar. Annie avait été enlevée par un homme rencontré sur internet. Jack avait vingt-deux ans à l'époque, et sa sœur était à deux jours de son quatorzième anniversaire. Chaque jour, pendant les mois qui avaient suivi, il s'était rendu dans tous les endroits qu'elle aimait, décidé à la retrouver et la ramener à la maison. Cet horrible cauchemar avait changé le cours de sa vie : il avait quitté la fac de droit pour rejoindre le FBI. Deux ans plus tard ses parents avaient reçu un coup de téléphone… les restes d'une jeune fille en décomposition avancée avaient été découverts à moins de quinze kilomètres de chez eux. Mais en raison de l'état du corps ils ne savaient toujours pas s'il s'agissait d'Annie, ce qui laissait à Jack l'espoir ténu de la retrouver un jour… peut-être de la repérer dans un café, ou de l'apercevoir qui marchait dans la rue alors qu'il passait en voiture. Elle aurait vingt-quatre ans maintenant, peut-être qu'elle avait subi un lavage de cerveau et pensait être quelqu'un d'autre. Récemment il avait cherché à convaincre ses parents de demander des tests complémentaires sur la dépouille. Avec toutes les nouvelles techniques médico-légales, la vérité sur le sort d'Annie pourrait bien être révélée, mais ils n'étaient pas prêts à entendre la vérité. Pas encore, pas maintenant, peut-être jamais.

Son estomac se contracta.

Il se dirigea vers la salle de bain et alla au lavabo, où il remplit un verre d'eau et avala deux cachets d'aspirine. Kate avait raison, il avait ses propres démons, mais il ne voyait pas pourquoi il devrait en parler à quiconque. C'était ses démons, et il s'en occuperait à sa façon, quand il l'aurait décidé.

Tirant son portefeuille de sa poche arrière il le déposa sur la commode, éteignit la télévision et s'installa sur le lit. Il passa un bras sous sa tête et, pendant les deux heures suivantes, fixa le plafond.

Chapitre 8

Le téléphone sonnait. A.J. regarda le plafond un moment, puis sauta du lit et réussit à dénicher et ouvrir son portale avant qu'il ne puisse retentir une troisième fois et réveiller Becky.

- Je sais que vous vous faites du souci pour votre ami, dit une voix masculine inconnue.

- Mon ami ? A.J. dut accorder un instant à son cerveau pour qu'il se mette en route avant d'assimiler ce que son interlocuteur venait de lui dire, vous parlez de Jack ?

- Oui, j'ai pensé que vous devriez savoir qu'ils sont à ses trousses. Demain matin la moitié des Services de Police de Las Vegas passera le Strip au peigne fin.

- Las Vegas. Ils savent où il est à Las Vegas ?

- Pas encore.

- Vous, vous savez où est Jack ? demanda-t-il.

- Si je le savais, je vous le dirais. Vous n'avez pas beaucoup de temps. Gardez votre radio allumée et vous connaitrez l'endroit exact en même temps que nous.

- Nous, qui ça nous ? Qui est à l'appareil ?

- Quelqu'un qui a une dette envers Jack.

Il y eut un déclic et la ligne fut coupée.

A.J. appuya sur rappeler mais le numéro était masqué. Il soupira. Il se soucierait plus tard de l'identité de son interlocuteur mystère, pour le moment il fallait qu'il s'habille, prenne sa voiture et file à Las Vegas.

Il attrapa sa montre sur la table de chevet : deux heures trente du matin. Il avait prévu de se lever tôt, de toute façon : il devait récupérer le chien de sa sœur à Spring Valley, à deux heures de route. Las Vegas n'ajouterait que quelques heures au voyage.

Ouvrant son ordinateur portable il appuya sur On et attendit. Bien évidemment il avait un nouveau message de *Flatsypatsy @ blague.net.* Il secoua la tête et ouvrit le fichier : il contenait une série de jolies phrases de la part d'une nana soi-disant nommée Flatsy Patsy. Lui et Jack avaient imaginé ce nom au lycée. C'était une longue histoire, dont il n'était pas très fier. Bon sang, il avait plus de regrets que Pfizer de médicaments, mais ce bon vieux Jack savait que cette adresse mail attirerait son attention, malin le garçon.

A.J. copia et colla un mot sur cinq dans un nouveau document, les remit un peu dans l'ordre et les réarrangea jusqu'à ce qu'il obtienne ce

qui ressemblait à une brève note : S*ommes vivants. Pete Palace. Las Vegas. Besoin d'aide*.

Il comprit que Jack voulait parler du Pete's Palace, ils y avaient séjourné plus d'une fois à l'époque. Il ferma l'ordinateur et s'habilla en une minute chrono. Après avoir enfilé ses chaussures il attrapa ses clés et son portefeuille, puis contourna le lit, se pencha et embrassa Becky dans le cou. Sa peau était chaude et soyeuse. Elle sentait bon. Il n'avait qu'une envie : s'allonger et se coller à elle quelques heures de plus. Jack allait avoir une grosse dette envers lui, après ça.

Becky ouvrit des yeux ensommeillés et tendit la main vers lui.

- Où tu vas ?

Ses doigts caressèrent sa joue râpeuse.

- Je dois récupérer le chien de ma sœur, tu te souviens ?

- Il est tôt ?

- Je n'arrivais pas à dormir de toute manière. Je vais passer chez moi pour prendre quelques affaires. Je serai de retour avant que ton prof de yoga ne soit entré dans le monde de Brahma.

- Il est trop tôt pour plaisanter.

- Oui mon cœur, je sais.

Il repoussa ses cheveux en arrière, dégageant son front, et y déposa un baiser.

- Je t'aime.

- Je t'aime aussi. Dépêche-toi de revenir.

Kate se tourna sur le côté, sa main effleura quelque chose de chaud et de dur. A part un rayon de lumière matinale qui filtrait à travers les rideaux, la chambre était sombre. Il lui fallut quelques secondes pour se souvenir de l'endroit où elle était, et que c'était Jack qui dormait près d'elle. Sa respiration était profonde et égale. Un picotement brûlant parcourut son corps lorsqu'elle posa la main sur sa poitrine et la remonta jusqu'aux muscles d'acier de ses larges épaules. Elle se pelotonna contre lui et passa un bras autour de sa taille, attentive à ne pas toucher sa blessure. Ses lèvres parcoururent les tendons durs de son cou, elle s'habituait rapidement à son odeur, fraîche et naturelle.

Jack émit un bruit de gorge profond et la surprit en l'attirant brusquement à lui, ce qui lui coupa le souffle. Il roula sur elle, l'écrasa de tout son corps. Sa paume se posa en coupe sur son sein, sa bouche s'abattit sur la sienne et, pendant quelques merveilleux instants, elle perdit la tête, prête et impatiente.

Elle gémit, appréciant de sentir contre elle son membre dur, qui tendait son jean. Elle souleva les hanches et posa les mains sur ses fesses. Elle le désirait, elle voulait tout de lui, quelles qu'en soient les

conséquences.

Jack s'immobilisa, avant de finir par glisser du lit et, ce qui était pire, de sur elle. Il resta debout un moment, la fixant du regard, les méplats de son visage soulignés par les ombres de la chambre. Puis il passa les doigts dans ses cheveux.

Kate souleva ses paupières lourdes et le fixa. Glissant vers le bord du lit, elle passa la main sous sa chemise et commença à déboutonner son jean.

Il attrapa son poignet et l'arrêta :

- Ce n'est pas une bonne idée.

- Pourquoi, tu as une copine ?

- Non.

Il soupira et recula. Lorsqu'elle réalisa qu'il n'avait aucune intention de terminer ce qu'il avait commencé, elle se laissa retomber contre les oreillers.

- Tu n'es qu'un type coincé et un allumeur, lui lança-t-elle.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, probablement protester, mais la referma brusquement.

- Tu n'as aucune explication à me donner.

Elle s'étira, essayant de son mieux de faire comme si elle s'en fichait, mais en réalité sa fierté était blessée. Elle était excitée comme une puce, ça lui passerait, ce n'était pas forcément Jack qu'elle désirait, se dit-elle. Elle avait juste besoin de perdre la tête quelques instants, d'échapper aux dures réalités de la vie.

- Je suis désolé, dit-il.

Elle haussa les épaules.

- Je voulais m'envoyer en l'air, pas toi. Ce n'est pas bien grave.

- Je n'ai jamais dit que je n'avais pas envie de faire l'amour.

- Oh pardon, dit-elle, c'est juste que tu ne veux pas faire l'amour avec moi. Je me sens beaucoup mieux maintenant. Merci d'avoir éclairci ce point.

- Ne mets pas les mots dans ma bouche.

- J'aurais mis autre chose dans ta bouche si tu m'avais laissée faire.

- Maintenant tu cherches juste à m'agacer en parlant crument.

- Je suis crue et tu es coincé, on fait une sacrée pair.

- Je t'apprécie, dit-il, ignorant son sarcasme, tu es belle et sexy.

- Ca je le sais déjà.

Il secoua la tête et dit :

- Nous nous connaissons à peine.

Elle poussa un soupir.

- Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Il haussa un sourcil :

- La vérité par exemple ? Pourquoi tu es ici ? Pourquoi tu as

accepté de me suivre ?

- Je te l'ai déjà dit… je veux passer en revue les affaires de mon père.

- C'est des conneries.

Elle leva le menton, surprise par sa soudaine clairvoyance.

- Okay, si tu veux tout savoir… dès que je t'ai vu je suis tombée follement amoureuse de toi et je ne pouvais supporter l'idée que tu quittes Haïti sans moi. C'est pour ça que je t'ai suivi.

Elle soupira, surtout parce que ce mensonge ne sonnait pas comme elle l'aurait voulu. Il ressemblait plus à une demi-vérité. Bon sang.

Il se frotta le cou et se dirigea vers la salle de bain.

- Okay, okay, elle se redressa sur le lit, la vérité c'est que je vais trouver les responsables de la mort de mon père. Et ensuite je vais les tuer.

Jack était déjà dans la salle de bain, mais il avait dû faire demi-tour dès que les mots avaient franchi ses lèvres, parce qu'il était debout sur le seuil maintenant, la regardant droit dans les yeux :

- Merci.

- De rien.

Il ferma la porte.

Kate prit une profonde inspiration et retomba contre les oreillers. Elle se sentait incroyablement agitée, elle avait envie de jurer assez fort pour qu'il l'entende, mais savait que c'aurait été puéril de sa part, et peut-être qu'il était temps pour elle de grandir. Aussi se retint-elle.

A.J. était presque arrivé chez lui. Avec Becky, ils avaient convenu de garder chacun leur appartement jusqu'au mariage. Il tourna à droite sur la cinquième, puis à gauche dans Olive Street. Des rayons de lune jetaient une lueur diffuse à travers les branches des nombreux arbres qui bordaient la chaussée. C'était l'une des choses qu'il appréciait le plus dans le coin : des peupliers, des érables et des cyprès ombrageaient les trottoirs, les jours où le soleil parvenait à se frayer un chemin à travers les nuages.

Il s'apprêtait à descendre dans le parking souterrain lorsqu'il remarqua une Sedan foncée, garée à quelques mètres de l'entrée de son appartement. Les seules personnes qu'il connaissait qui conduisaient des Sedan foncées avec des plaques minéralogiques gouvernementales étaient ses propres collègues.

Il s'arrêta au bord de la route, éteignit le moteur et sortit de la voiture en laissant la portière entrouverte pour ne pas faire de bruit. Malgré la pleine lune il faisait encore sombre, courbé en deux il se dirigea vers l'arrière de l'autre véhicule. Personne à l'intérieur. Il

utilisa son téléphone pour prendre en photo la plaque d'immatriculation, puis le glissa dans sa poche arrière. Ensuite il monta les escaliers en brique qui menaient chez lui et remarqua que sa boîte aux lettres avait été forcée. Il sauta avec agilité par-dessus la rambarde en fer forgé d'un mètre de haut et se dirigea vers la troisième porte à gauche.

Son appartement n'était pas très grand, et tout ce qu'il eut à faire c'est s'appuyer contre la porte d'entrée pour entendre qu'on mettait l'endroit sens dessus dessous. A en juger par le bruit de tous les tiroirs et portes qu'on ouvrait et refermait, il y avait au moins deux personnes chez lui.

La colère embrasa sa poitrine, il serra les poings à ses côtés. Il avait envie d'apprendre à ces types une chose ou deux sur le travail d'investigation… sans parler de la loyauté envers ses collègues, mais ce n'était pas le moment. Pas s'il voulait retrouver Jack avant que les services de police ne lui passent les menottes.

Laisse tomber, mec, se dit-il en se dirigeant vers sa voiture. Que ces types s'amusent… parce qu'ils allaient le payer cher. Il découvrirait qui s'était introduit chez lui pour jouer les espions, et il leur apprendrait quelques bricoles sur le respect de la vie privée. Il avait grandi avec des sœurs, toutes plus âgées que lui. La vengeance, ça le connaissait.

Kate se regarda un moment encore dans le miroir de la salle de bain, il lui était difficile de croire que c'était elle. Pour la première fois en dix ans elle était blonde à nouveau, plutôt blondasse en fait, mais blonde quand même. Elle mit des sous-vêtements propres avant de réaliser qu'elle avait laissé sa nouvelle robe d'été dans la chambre. Elle ne portait pas de soutien-gorge, si la nudité gênait Jack, ce qui était fort probable, c'était son problème.

Jetant un dernier regard à son reflet elle gonfla la poitrine. Petite mais fière. Haussant les épaules elle ouvrit la porte de la salle de bain et passa dans la chambre.

Pas de problème, Jack était à demi caché derrière un journal. Elle souleva une couverture et déplaça les oreillers sur le lit, à la recherche de la robe et des chaussures qu'elle avait achetées la veille. Elle les avait essayées la nuit dernière, avant que Jack ne sorte pour se débarrasser de la voiture volée. Elle déplaça un autre oreiller. Rien. Elle se mit à quatre pattes et regarda sous le lit.

- Tu cherches ta robe ?

Elle se releva et Jack fit un geste en direction de la chaise en face de la sienne. La robe était soigneusement posée sur le dossier, les chaussures étaient là également, le tout parfaitement organisé.

- Je l'ai mise là la nuit dernière, pour qu'elle ne se froisse pas, lui dit-il.

- Merci.

Elle attrapa la robe et commença à défaire les boutons. Elle sentait ses yeux sur elle, aussi prit-elle tout son temps avec chacun. Le fait de savoir qu'il la regardait fit monter un frisson le long de sa colonne vertébrale. Elle fronça les sourcils, comme si les boutons minuscules lui donnaient du fil à retordre, avant de finalement lui jeter un coup d'œil.

Il haussa un sourcil :

- Qui joue les allumeuses, maintenant ?

- Pas moi, rétorqua-t-elle, je t'avais dit de prendre deux chambres.

Il soupira :

- Tu pourrais au moins mettre un soutien-gorge.

- Je n'en porte pas, ce n'est pas confortable. Et arrête de me traiter comme ta petite sœur, s'il te plait.

Son visage pâlit et il se replongea dans la lecture du journal.

Kate l'observa un moment.

Il s'était passé quelque chose, mais elle décida de ne pas insister. S'il voulait garder chacune de ses pensées pour lui, c'était son problème. Elle passa la robe et la boutonna, lui jetant un regard lorsqu'il tourna la page. Sa bouche s'arrondit :

- Jack, ta photo ! Elle est partout.

Elle se dirigea vers le poste de télévision et l'alluma : des images de la carcasse de l'avion calciné dans le désert et des photos de Jack traversèrent l'écran. Un moment plus tard une autre image apparut : une photo de Kate et de son père, prise des semaines avant qu'ils ne partent pour les Caraïbes. A côté il y avait un dessin, un portrait vieillit qui montrait de quoi elle pouvait avoir l'air maintenant. La ressemblance était trop parfaite. Son estomac se noua.

Ils regardèrent en même temps en direction du parking : deux voitures de police étaient stationnées à l'extérieur.

Jack bondit sur ses pieds :

- Prends tes affaires, il faut qu'on parte. Maintenant !

Kate attrapa son sac, elle courut à la fenêtre et tira le rideau.

- Il est trop tard, deux flics viennent par ici.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se retourner et fourrer la plupart de ses affaires dans le tiroir du haut de la commode. La moitié du lit où Jack avait dormi était aussi impeccable que si personne ne s'y était allongé. Parfait. Rassemblant les bouteilles d'eau et les en-cas, elle les jeta dans un autre tiroir.

- Qu'est-ce que tu fais ?

Sans répondre elle prit la main de Jack et le tira dans la salle de bain, où elle ouvrit le robinet de la douche à fond.

- Qu'est-ce qu'il se…

Elle couvrit sa bouche de sa main :

- Chut, ils arrivent. Ne fais pas de bruit. Laisse-moi faire.

Elle retira sa robe et sa culotte, entra dans la douche et se plaça sous le jet. On frappa à la porte. Elle essora ses cheveux mais laissa le robinet ouvert. Elle enroula une serviette autour de sa tête et une autre autour de sa poitrine puis, laissant la porte de la salle de bain entrouverte pour que les flics puissent voir qu'il n'y avait personne, elle ôta la chaîne de sûreté et entrebâilla la porte de la chambre. Elle parvint à imiter un froncement de sourcils inquiet :

- Je peux vous aider ?

L'un des flics poussa un peu la porte, passa la tête et jeta un coup d'œil à l'intérieur :

- Nous aimerions entrer pour vous parler, si ça ne vous dérange pas.

- Je suis un peu occupée, elle regarda l'eau qui s'égouttait à ses pieds, c'est à quel sujet ?

- Nous recherchons un dénommé Jack Coffey, il lui tendit une photo, l'employé qui a rempli votre fiche la nuit dernière a dit que votre mari lui ressemblait.

Elle rit :

- Même pas de loin, mais vous pouvez attendre qu'il revienne si vous voulez. Mieux encore, allez constater par vous-même : il est parti il y a cinq minutes nous acheter des cafés au Starbucks juste au coin de la rue, elle indiqua une direction derrière eux.

Le grand flic chauve, celui qui avait parlé jusque là, n'eut pas l'air convaincu, mais son partenaire, un homme plus âgé, le tira en arrière et dit :

- Allez terminer de vous préparer, madame, et nous parlerons quand vous aurez fini.

- Merci, j'en ai pour une minute.

Kate tenta de refermer la porte mais la grosse chaussure du flic chauve l'en empêcha :

- J'aimerais jeter un rapide coup d'œil avant… ensuite vous pourrez terminer.

Son partenaire jeta à Kate un regard d'excuse, mais ne l'empêcha pas d'entrer dans la chambre. Elle n'avait d'autre choix que de les laisser faire. De la buée s'échappait par la porte ouverte de la salle de bain.

Lorsque le chauve atteignit le fond de la chambre, il dit :

- Hé Brad, viens voir ça.

Il tira un T-shirt de la poubelle et le tint à bout de bras. C'était celui de Jack et il était couvert des cendres de l'explosion. Le flic plus âgé entra à son tour, lorsqu'il passa devant la salle de bain Jack sortit

de sa cachette et enroula un bras puissant autour de son cou, tout en pointant un pistolet sur sa tempe. Il fit un geste en direction du type chauve qui avait trouvé le T-shirt :

- Posez votre arme par terre ou votre partenaire est mort.

Chapitre 9

Michael Ray Harrison, nommé sous-directeur en charge du bureau de Los Angeles trois jours plus tôt, entra dans la salle de réunion et nota les détails de ce qui l'entourait. La salle de conférence D était assez grande, et sa décoration impressionnante. En fait elle avait régulièrement été utilisée, dans les années soixante et soixante-dix, par le directeur du FBI, Frank Noland, et ses hommes. La table de conférence de deux mètres cinquante avait des pieds griffes et était incrustée de palissandre. Les chaises étaient hautes et confortables.

La pièce empestait la fumée de cigare que Robert Conrad, Agent Spécial, exhalait tout en parlant. L'odeur ne semblait pas gêner Patrick Monahan, assis en face de lui, mais rien ne le dérangeait. Personne ne savait jamais ce que pensait ou faisait Patrick. Personne n'en avait rien à faire, en fait, et ça semblait lui convenir. C'était l'une des raisons pour lesquelles Harrison l'avait choisi pour être son proche collaborateur.

Conrad, par contre, était un homme nerveux et agité. Avec sa calvitie naissante et son visage profondément ridé, on lui donnait au moins dix ans de plus que ses quarante-six ans.

A cinquante-cinq ans, Harrison paraissait plus jeune que les deux hommes assis devant lui. Il était connu pour son physique avantageux, celui d'un dieu grec. Du moins c'est ce que son ex-épouse lui disait, avant qu'elle ne le quitte pour un gynécologue coincé, et plus tout jeune, aux yeux globuleux. Harrison était peut-être celui dont le charisme et l'aura attiraient l'attention et les œillades de toutes les jolies femmes, mais le riche médecin avait eu le dernier mot.

Pour se venger Harrison avait épousé Sheila Fabre, qui n'avait que quelques années de plus que sa fille aînée. Malheureusement, satisfaire une jolie jeune femme comme elle avait un coût astronomique. Son ex-épouse deviendrait hystérique si elle savait combien il dépensait pour garder Sheila à ses côtés.

L'odeur du cigare de Conrad enveloppa Harrison lorsqu'il prit place en bout de table. La seule chose qui lui importait, désormais, c'était de prendre son pied aussi souvent qu'il le pouvait et, pour le moment, de régler les problèmes liés au meurtre du docteur Forstin. Il fallait qu'ils s'occupent une bonne fois pour toutes du jeune agent Jack Coffey. De nombreuses enquêtes en cours réclamaient l'attention d'Harrison, mais celle-ci en particulier avait causé pas mal d'agitation dernièrement et l'empêchait de dormir la nuit. Le directeur en

personne avait appelé le matin même pour qu'il le tienne informé. Le FBI n'appréciait pas qu'un des siens soit en fuite, ça donnait une mauvaise image. Harrison avait eu bon espoir que ses problèmes partent en fumée en même temps que l'avion qui s'était écrasé dans le désert du Nevada, mais Coffey et cette fille, Huntley, s'étaient débrouillés une fois encore pour leur glisser entre les doigts. Il fallait éliminer Coffey, et si Conrad et Monahan n'étaient pas capables de le faire il allait devoir se retrousser les manches et s'en charger lui-même. Ce n'était pas ce qu'il préférait, il avait dû se salir les mains une fois déjà. Maintenant il commençait à se demander quand les choses allaient ralentir un peu, assez pour qu'il puisse descendre de cette montagne russe et respirer à nouveau. Brûler la chandelle par les deux bouts ne faisait pas partie du contrat, lorsque le docteur Elizabeth Kramer l'avait contacté pour la première fois, dix ans plus tôt. Elle lui avait dit que Lou, l'homme qui s'occupait de la Fondation Traitement contre le Sida, proposait de lui verser un paquet de fric en échange de ses bons et loyaux services.

Harrison n'aimait pas jouer les agents véreux, lui et Coffey avaient plus en commun que Jack ne le saurait jamais. Jack Coffey n'était pas le seul à avoir rejoint le FBI avec l'immense espoir de faire la différence.

Harrison ravala ses regrets et fixa Conrad du regard :

- Qu'est-ce que tu as, donne-moi quelque chose à dire au directeur. Quelque chose qui lui colle au palais et lui ferme le bec pour quelques jours.

- Je surveille de près A.J. Hanson, répondit Conrad, à part le rapide échange qu'il a eu avec Jack avant que l'avion s'écrase, aucun appel téléphonique.

Il y eut un moment de silence avant que Monahan n'ajoute :

- J'ai envoyé Rick Harvey à San Diego ce matin pour assister à l'enterrement du docteur Forstin, je crois que tu vas t'en féliciter.

Harrison se pencha en avant… attendant la suite.

- Après toute la cérémonie ennuyeuse, il a présenté ses plus sincères condoléances à l'épouse de Forstin. Lorsqu'elle a réalisé qu'il était du FBI, elle l'a pris à part et lui a dit qu'elle avait fouillé dans les affaires de son mari. Apparemment elle est tombée sur une grosse facture, pour une caméra de surveillance high tech qu'il a fait installer à son laboratoire. Elle a demandé à Harvey s'ils avaient vu quelque chose sur l'enregistrement qu'ils pourraient utiliser pour retrouver les assassins de son mari.

Monahan s'agita sur son siège.

- Je n'ai rien vu dans les rapports concernant une caméra de surveillance.

Harrison sentit le sang quitter son visage. Un mot tournait en

boucle dans sa tête… MERDE. S'il y avait une caméra dans le laboratoire, et qu'elle était en marche au moment où Forstin avait été tué, ils allaient se faire virer tous les trois. Et ce serait le cadet de leurs soucis.

- Je vais vérifier auprès d'Henry Gates et son équipe, dit Conrad, voir s'ils ont trouvé quelque chose lorsqu'ils ont fouillé le labo la première fois, qu'ils auraient oublié de mentionner dans leurs rapports.

Harrison jeta un coup d'œil à sa montre.

- Vérifie rapidement avec Gates, dit-il à Conrad avant de se tourner vers Monahan, où se trouve Rick Harvey maintenant ?

- Il rentre à Los Angeles.

- Si rien ne ressort de la conversation avec Gates, je veux que vous alliez tous les deux au labo de Forstin à San Diego. Le plus vite possible. Trouvez cette caméra et, s'il y a un enregistrement, détruisez-le.

Le regard de Kate allait de Jack à l'officier de police qu'il était en train d'étrangler. Le visage du flic virait au rouge, il tentait vainement de respirer mais l'attention de Jack était fixée sur le grand chauve teigneux, de l'autre côté de la pièce. Avant qu'elle ait pu lui dire de desserrer un peu son étreinte la porte de la chambre s'ouvrit, l'aplatissant contre le mur et la cachant à la personne qui venait d'entrer sans frapper.

Par l'interstice entre les gonds et le cadre Kate aperçut un homme. Celui-ci ne portait pas d'uniforme, mais une cagoule de laine bleue recouvrait son visage.

Le flic chauve leva le nez de son pistolet. Un coup de feu étouffé retentit, il porta les mains à son côté et s'écroula.

Kate garda le silence. Le type à la cagoule avait un pistolet équipé d'un silencieux et il ne rigolait pas. Merde. Elle ne savait pas quoi faire. L'homme masqué se tourna vers Jack, pistolet armé et prêt à faire feu, le cœur de Kate manqua un battement. L'homme ne l'avait toujours pas vue, cachée derrière la porte. Il fallait qu'elle pense rapidement. Retirant la serviette qui lui enserrait la tête elle fit un pas en avant et l'abattit par surprise sur son poignet.

Le pistolet tomba sur la moquette et Kate plongea pour s'en emparer.

L'homme cagoulé attrapa une poignée de ses cheveux mouillés et la tira en arrière, contre sa poitrine. Elle envoya le pistolet en direction de Jack d'un coup de pied et tenta de se tortiller pour se libérer, mais son agresseur tenait bon.

La serviette dans laquelle elle s'était enroulée tomba par terre. Il

se servait d'elle comme d'un bouclier humain… un bouclier humain entièrement nu.

- Pose ton flingue, lança l'homme à la cagoule à Jack, ou je bute ta nana.

Un grognement échappa au flic tombé à terre, il était vivant.

Jack tenait toujours l'autre par le cou, mais maintenant il pointait son pistolet en direction de l'homme qui la retenait.

- Lâche-la, dit-il.

L'homme cagoulé glissa sa main froide et pâle jusqu'à son sein et le serra.

- Qu'est-ce que tu vas faire sinon ?

- Il va te casser la gueule, voilà ce qu'il va faire.

Kate planta son talon dans le tibia de l'homme, ce qui lui donna juste assez d'espace pour remonter violemment son coude droit et l'écraser sur son nez. Il chancela en arrière.

Elle se baissa et ramassa le pistolet, puis se couvrit à l'aide d'une serviette.

Jack lâcha le flic et traversa la pièce en quelques enjambées furieuses, le visage figé en un masque de colère.

Le flic âgé reprenait sa respiration en toussant, allongé par terre.

Kate vit Jack attraper l'homme cagoulé par sa chemise et le coller au mur. Elle ne l'avait jamais vu aussi menaçant. Il planta le canon de son pistolet sur la tempe de l'homme :

- Touche-la encore une fois, grogna-t-il, et j'explose ta cervelle contre le mur. Habille-toi, lança-t-il à Kate sans jeter un regard dans sa direction.

Son ordre la prit par surprise, mais il n'eut pas besoin de le répéter. Elle courut jusqu'à la salle de bain, ramassa sa robe, la glissa par-dessus sa tête et enfila ses sandales neuves. Le temps qu'elle trouve son sac et se précipite dans la chambre, Jack avait utilisé les menottes du flic pour attacher l'homme au cadre du lit. Il lui avait aussi fendu la lèvre. Débarrassé de sa cagoule, elle le reconnut :

- Ben Sheldon ?

Jack hocha la tête.

- Il commence vraiment à me gonfler.

Des sirènes se mirent à hurler au loin, Kate regarda par la fenêtre.

Jack fit un geste en direction de Sheldon :

- Il t'a blessée ?

- Juste ma fierté.

Un tic nerveux agita sa joue, comme si blesser sa fierté était la pire chose qu'un homme puisse lui faire. Ils manquaient de temps, elle lui toucha le bras et Jack la poussa hors de la chambre. Des clients de l'hôtel et des badauds s'étaient attroupés dans le parking pour assister au spectacle.

Chapitre 10

Jack regarda vers la rue, attrapa la main de Kate et se dirigea de l'autre côté, traversant le parking pour contourner le bâtiment. Il coupa par une allée qui séparait une laverie automatique de l'hôtel, le hurlement aigu d'une sirène se fit entendre alors que deux voitures de police pilaient devant eux, leur bloquant le passage. Il jeta un coup d'œil de chaque côté avant de la tirer par la main pour lui faire rebrousser chemin, l'attirant à sa suite dans une autre allée. Il se dirigeait vers le Strip, où ils pourraient disparaitre dans la foule.

Une voix profonde retentit derrière eux, leur intimant l'ordre de s'arrêter, faute de quoi ils seraient abattus.

Ils continuèrent à courir.

Une balle ricocha contre le mur en ciment d'un bâtiment près de lui, Jack tourna brusquement à gauche, puis à droite. Une voiture banalisée s'arrêta en faisant crisser ses pneus devant eux, ses lumières rouges clignotaient. Jack était sur le point de faire demi-tour encore une fois lorsqu'il reconnut le conducteur : son ami A.J.

Celui-ci bondit du véhicule, ouvrit la portière arrière et leur fit vivement signe de grimper.

Les flics approchaient.

- Montez et baissez la tête, leur ordonna-t-il.

Kate bondit en premier et s'allongea par terre, entre les sièges. Jack atterrit sur elle.

A.J. referma la portière au moment où deux officiers de police tournaient au coin de la rue, pistolet au poing.

Il courut dans leur direction :

- Ils sont allés vers l'est, cria-t-il, suivez-les, je vais remonter le boulevard et leur barrer la route.

Jack l'entendit revenir en courant, le souffle court. Il contourna la voiture et se glissa au volant, puis referma la portière et démarra en trombe.

Jack prit appuis sur ses bras pour éviter d'écraser Kate de tout son poids. Le bruit des sirènes diminua. Il gardait la tête baissée, le visage au creux du cou et des épaules de la jeune femme. Le parfum de son savon à la rose l'apaisa. La pensée de Kate s'offrant du parfum et des sous-vêtements en dentelle le fit sourire. Ils étaient en fuite, en danger de mort, et tout ce à quoi il pouvait penser, c'était au parfum de Kate. Il se souvint qu'elle lui avait dit qu'il n'y avait rien de doux en elle : elle se trompait complètement, deux de ses achats étaient

éminemment féminins. Kate Huntley était douce et tendre, sous ses dehors rudes. Mais elle ne le savait pas.

Il respira son odeur sucrée et posa les lèvres dans ses cheveux. Ses cheveux blonds. Il leva un peu la tête :

- Tu as teint tes cheveux.

Elle poussa un grognement étouffé :

- Et je les ai coupés aussi, monsieur le fin observateur.

Elle tourna la tête de côté et souffla sur ses cheveux pour les repousser de son visage.

- J'aime bien, dit-il.

- Ca me fait plaisir, marmonna-t-elle, maintenant est-ce que tu peux te pousser ?

- A.J., appela Jack, on peut s'asseoir ?

- Restez par terre, je vous dirai quand vous pourrez vous lever. Il n'y en a plus pour très longtemps, maintenant.

Jack posa à nouveau sa bouche près de son oreille :

- Désolé, je dois suivre les ordres.

Kate poussa un soupir.

- Tu pourrais au moins te décaler un peu sur la gauche ? Ma jambe droite est en train de s'engourdir.

Dès qu'il eut bougé elle poussa ses fesses en arrière, cherchant une position confortable, puis se figea.

Jack grimaça.

- Je crois qu'il vaut mieux que tu arrêtes de faire ça.

Elle recommença.

Il grogna.

- Est-ce que c'est une nouvelle arme, Jack ?

- Non, murmura-t-il à son oreille, mais c'est tout aussi mortel.

- Ooooh, dit-elle, j'aime quand tu me dis des cochoncetés.

- Je ne crois pas que ce soit le moment.

- Est-ce qu'il y a jamais un moment qui te convienne, Jack ?

- Vous pouvez vous relever maintenant, les informa A.J.

Jack se redressa. Une fois assis il aida Kate à prendre place à côté de lui. Ils étaient sur l'autoroute, et n'avaient rien d'autre que le désert à perte de vue. Jack croisa le regard d'A.J. dans le rétroviseur.

- Merci, dit-il, je te revaudrai ça.

- Il y a intérêt, répondit son ami, qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ? Tu as une tête à faire peur.

- En réalité, dit Jack, ignorant le commentaire concernant son apparence, j'espérais que tu pourrais m'éclairer un peu sur ce qu'il s'est passé ces jours derniers.

A.J. garda les yeux fixés sur la route.

- Commençons par le commencement : qu'est-ce que tu foutais à Haïti ? Et pourquoi tu n'as dit à personne que tu partais ?

- Tu te souviens du baron de la drogue que je devais retrouver… Jonathan Sientos ?

A.J. hocha la tête.

- Eh bien je l'ai trouvé… par satellite. Et j'ai aussi trouvé Kate Huntley.

A.J. laissa échapper un petit sifflement.

- La fille qui a disparu à peu près en même temps que ta sœur ?

Jack pouvait sentir le regard interrogateur de Kate posé sur lui.

- Ouais, c'est elle.

Il se tourna vers Kate :

- Kate, je te présente A.J. Hanson, un extraordinaire génie de l'informatique et un casse-pieds de première.

- Heureuse de vous rencontrer, dit-elle, j'ai apprécié votre intervention.

A.J. hocha la tête.

- Ce n'est rien.

- Dans les vingt-quatre heures qui ont suivi mon briefing avec Harrison concernant Kate et le baron de la drogue, poursuivit Jack, on m'a donné l'ordre d'aller à Haïti, de trouver Kate Huntley et de la ramener aux USA, rapidement et discrètement.

A.J. mit en route l'air conditionné et remonta les vitres.

- Pourquoi tous ces secrets ?

Jack haussa les épaules.

- Je n'ai pas posé de question… juste fait mon travail… même si j'ai pas mal d'interrogations maintenant.

A.J. passa une main sur ses cheveux en brosse.

- Et le docteur Forstin ?

- Forstin et Huntley, le père de Kate, ont travaillé ensemble, il y a des années.

- Je vois, dit A.J.

- Avant de partir pour Haïti, on m'a demandé de lui rendre visite à son labo, poursuivit Jack, j'avais aussi pour instruction de découvrir ce que je pouvais sur lui et de mettre son téléphone sur écoute, dans l'espoir qu'il contacte Kate après mon départ. Et bingo, tout a fonctionné comme prévu et nous avons pu la localiser précisément.

Jack refusait de croiser le regarde de la jeune femme, parce qu'ils savaient tous ce qu'il s'était passé ensuite. Il ne voulait pas voir la souffrance qu'il avait causée. S'il ne l'avait pas repérée, le docteur Forstin serait probablement encore en vie et Kate ne serait pas en fuite et en danger de mort.

- En route pour Haïti, continua Jack, j'ai été informé de la mort de Forstin, assassiné dans le labo même que je venais de quitter.

Jack croisa à nouveau le regard d'A.J. dans le rétroviseur.

- Je n'avais jamais pensé que la vie de Forstin puisse être en

danger.

- Pourquoi t'aurait-on piégé ? demanda A.J., et pourquoi voulaient-ils le tuer ? Tu ne penses pas qu'Harrison ait trempé dans tout ça, hein ?

Jack se laissa tomber contre le dossier.

- Je ne sais plus quoi penser. C'est Harrison qui m'a informé de la mort de Forstin. S'il était mêlé à un quelconque complot pour me faire endosser le meurtre, il n'a lâché aucun indice au téléphone. En fait il paraissait perturbé par la nouvelle de son assassinat. Il a paru tout aussi surpris lorsque j'ai appelé d'Haïti pour lui dire que Kate et moi étions en danger imminent et sans moyen de transport pour quitter l'île.

- Peut-être qu'il était surpris que tu sois encore en vie.

Cette idée avait traversé l'esprit de Jack. Chaque fois qu'il parlait à Harrison, ses problèmes étaient multipliés par deux. Il l'avait appelé la veille et s'était réveillé ce matin cerné par les flics. Il allait devoir faire plus attention, à l'avenir, à ce qu'il lui disait.

- Vous avez de la chance d'être vivants, ajouta pensivement A.J., j'ai vu ce qui restait de l'avion.

- Ouais, c'est Harrison qui l'a envoyé nous chercher.

A.J. fronça les sourcils :

- Qu'est-ce qui est arrivé au pilote ?

- Il a pris le seul parachute à bord et nous a laissés, Kate et moi, poser l'oiseau par nos propres moyens.

- Sans déconner, dit A.J. dans un éclat de rire, ces types ne savent pas à qui ils ont affaire.

- C'est sûr, acquiesça Jack, mais cela n'effaça pas le goût amer dans sa bouche et n'enleva pas le poids qui pesait sur sa poitrine. Ce n'était pas une aventure, un jeu. Il était plongé jusqu'au cou dans une mouise pas possible, et devait trouver un moyen de s'en sortir.

Kate paraissait absorbée par ses pensées. Les yeux fixes, elle regardait défiler l'immensité du désert derrière la vitre. Ca devait lui paraître étrange… d'être loin de ce qu'elle considérait depuis tant d'années comme chez elle.

- C'est le chaos au Bureau depuis la nouvelle du meurtre de Forstin, dit A.J., les gars font des paris. J'ai tout misé sur toi, mon pote, je n'ai jamais douté de ton innocence.

Jack haussa un sourcil :

- Jamais, hein ?

- Okay, peut-être une minute ou deux, mais c'est tout.

Le sourire d'A.J. se transforma en froncement de sourcils et son ton devint sérieux :

- J'ai su que tu étais dans la panade quand je suis arrivé au bureau, un matin tôt, et que j'ai trouvé le type de la photocopieuse en

train de mettre un mouchard sur mon ordinateur. Il a prétexté lamentablement s'être perdu et trompé de bureau, j'ai fait comme si de rien n'était, comme si ça arrivait tout le temps.

- Il a mis ton téléphone sur écoute ?

- Et tout le reste de mon bureau. Ils étaient en train de redécorer mon appartement quand je suis parti pour Las Vegas. Je crois bien qu'ils auraient mis ma bite sur écoute, si j'avais été en train de dormir dans mon lit.

- Ils savent que tu les as repérés ?

- Tu rigoles ? Ces abrutis me feraient passer pour le frère jumeau d'Einstein.

Après encore une demi-heure de conversation, Kate et Jack s'endormirent pour quelques heures tandis qu'A.J. roulait dans les plaines desséchées qui séparent Las Vegas de Los Angeles. Lorsque Jack se réveilla ils étaient à une heure environ de Los Angeles et grimpaient une route gravillonnée, bordée par un torrent de montagne. A.J. s'arrêta pour laisser traverser un dindon sauvage.

- Voilà mon plan, dit-il lorsqu'il vit que Jack avait ouvert les yeux, nous sommes à Spring Valley Lake. Ma sœur Sharon habite ici. Tu l'as vue une fois ou deux au lycée.

Jack acquiesça en essayant de ne pas réveiller Kate, sa tête reposait sur son bras.

- La plupart de ces maisons sont louées pour l'été. Sharon, son mari et leurs enfants sont en vacances en Europe.

Jack hocha de nouveau la tête.

- Elle ne sera pas très contente quand elle apprendra que j'ai prêté sa maison, mais hé, elle n'est jamais contente de toute façon. Elle a un chien que j'étais censé ramener chez moi. En échange du fait que je risque mon job pour toi, tu t'en occuperas pendant que tu es là.

- C'est tout ?

- Ouais, c'est tout. C'est un endroit tranquille… isolé. Pas de câble, pas tellement de maisons qui aient le satellite, mais on n'est jamais trop prudent : je te conseille d'être discret pendant ton séjour ici.

Jack hocha la tête.

A.J. continua sur la route gravillonnée, tourna à droite et remonta une allée escarpée. Les arbres serrés bloquaient la lumière du soleil et remplissaient l'air d'une fraîche odeur de pin.

Kate ouvrit les yeux et se redressa.

A.J. actionna une télécommande fixée à son pare-soleil et la porte du garage s'ouvrit. Un vieux pick-up Chevrolet occupait l'une des places, il fit entrer sa voiture dans l'autre en disant :

- Ma sœur sera absente jusqu'à mardi prochain. Je pense que vous pouvez rester jusqu'à lundi, au plus tard. Ca vous laisse plus d'une semaine pour souffler et trouver comment on va bien pouvoir vous

tirer de ce bordel.

Il éteignit le moteur et déboucla sa ceinture.

- Les voisins les plus proches sont les Johnson.

Il pointa du doigt une rangée de pins à travers lesquels Jack pouvait à peine distinguer les bardeaux de bois d'une toiture.

Avant de sortir de la voiture il avait une autre question à poser :

- Tu as la moindre idée de qui pourrait vouloir te mettre derrière les barreaux… quelqu'un que tu aurais énervé ces dernières années ?

Jack secoua la tête :

- Je ne vois absolument personne.

- C'est bien ce que je craignais.

Ils descendirent de voiture. Jack et Kate suivirent A.J. jusqu'à la porte qui conduisait du garage à la maison, les aboiements haut-perchés d'un chien se firent entendre à l'intérieur. La porte s'ouvrit et A.J. repoussa du pied la petite boule de poils noire et blanche qui se mettait en travers de son chemin.

- Allons, laisse-nous un peu de place.

Il se pencha et gratta la tête du chien.

- Je vous présente Barney, c'est un bichon havanais.

Celui-ci dansa une rumba en accéléré jusqu'à ce que Kate le prenne dans ses bras et se mette à le cajoler et le gratter derrière les oreilles pendant qu'ils visitaient la maison. Le mobilier était simple et contemporain, avec des rideaux en coton naturel sur des tringles d'acier qui masquaient les baies vitrées coulissantes.

A.J. désigna de la main la verdure dans le salon et les plantes en pot dans la salle à manger :

- Arrosez un peu les plantes, nourrissez Barney, laissez-le sortir pour faire ses besoin de temps en temps, c'est tout ce que vous avez à faire. Comme je l'ai déjà dit il n'y a pas le câble, mais il y a un lecteur de DVD et une collection de films dans le salon. Oh, et le courrier : il arrive tous les après-midis, posez-le juste dans le bureau.

A.J. entra dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et leur dit de faire comme chez eux. Kate s'occupait de Barney dans l'autre pièce, il fit un geste dans sa direction :

- Elle va bien ?

Jack la regarda, elle parlait à Barney comme si le chien pouvait vraiment comprendre ce qu'elle disait.

- Oui, c'est une battante.

Jack se souvint du badge d'identification dans sa poche arrière, où se trouvait l'empreinte de pouce de Ben Sheldon. Il était toujours enroulé dans un mouchoir, il le tendit à A.J. :

- J'ai un service à te demander : il y a une empreinte sur ce badge que j'aimerais faire analyser pour identification. Il est dans ma poche depuis un moment, mais c'est tout ce que j'ai. C'est un type très

grand… qui se fait appeler Ben Sheldon. D'après ce badge il est du FBI.

A.J. siffla une nouvelle fois.

- Je suppose que tu ne l'as pas reconnu.

- Non, Jack leva les mains en signe d'impuissance, et je n'ai aucun autre indice, il faut bien commencer quelque part. C'est lui qui s'est pointé à l'hôtel ce matin et a tiré sur un policier.

- J'ai un ami au labo qui m'en doit une, il rangea soigneusement le badge dans la poche de sa chemise, je te tiens au courant s'il trouve quelque chose.

Un moment de silence s'installa entre eux.

- On va trouver qui se cache derrière tout ça, Jack. Fais-toi discret et sois patient.

- Il y a une chance que je puisse récupérer un ordinateur ? Le mien a été détruit en même temps que l'avion.

- Tu trouveras tout ce qu'il te faut dans la chambre de ma nièce, j'ai installé une connexion sans fil la dernière fois que je suis venu… cinq fois plus rapide, avec une portée doublée, tu es paré.

Ils se serrèrent la main. Jack aurait aimé avoir plus qu'une poignée de main et une tape sur l'épaule à offrir à son ami.

- Sois prudent, lui dit-il, ces types ne rigolent pas.

- Ne te fais pas de souci pour moi, j'ai besoin d'un peu d'excitation pour pimenter ma vie. Me fiancer la semaine dernière n'a pas été suffisant.

- Tu t'es fiancé ? Avec Becky ?

- Non, dit A.J. en riant, j'ai rencontré une autre fille la semaine dernière et je lui ai demandé de m'épouser le lendemain. Qu'est-ce que tu crois ?

- Je crois que les félicitations sont de rigueur, Jack serra la main d'A.J. et lui donna une tape dans le dos, Becky est une fille formidable, il était temps.

- C'est ce que tout le monde me dit.

A.J. sortit et ajouta :

- Si on peut te garder en vie, et pas derrière les barreaux, j'aimerais que tu sois mon témoin.

Jack sourit :

- Ce serait un honneur.

- Je te tiens au courant.

Chapitre 11

Kate se tenait près de Jack et regardait A.J. sortir la voiture du garage. Il semblait être un type bien, mais elle l'avait volontairement évité : elle n'était pas là pour se faire des amis.

Elle attendit, juste à l'entrée. Il était temps de tailler la route, de s'occuper de ses affaires en suspens. Jack ne ferait que la ralentir si elle restait. La pensée de s'offrir une bonne nuit de sommeil avait un certain attrait, mais elle n'était pas venue aux USA pour rattraper son sommeil en retard.

Jack appuya sur un bouton pour refermer la porte du garage et entra dans la maison.

Kate posa Barney par terre, ramassa son sac et dit :

- C'a été sympa, Jack, mais il est temps pour moi de me tirer.

Ses yeux se plissèrent :

- De quoi tu parles ?

- Ne fais pas ça Jack.

- Faire quoi ?

- Tout un plat parce que je m'en vais.

- Où tu vas ?

- Je ne sais pas encore. Je serais partie ce matin si ces flics ne s'étaient pas pointés à l'hôtel. J'ai des affaires dont je dois m'occuper, tu te souviens ?

Il la fixa du regard mais ne prononça pas un mot.

- En plus, poursuivit-elle, tu as tes propres problèmes.

- Tes problèmes sont mes problèmes, dit-il en posant une main sur sa propre poitrine pour souligner son affirmation, personne n'essayait de me tuer tant que je n'étais pas avec toi.

- Merci, répliqua-t-elle en serrant son sac contre elle pour essayer de le contourner et de sortir, je me sens nettement mieux maintenant.

Il poussa un énorme soupir et tendit la main pour l'arrêter :

- Tu ne peux pas partir, t'enfuir ne va pas me sauver. Même si l'idée que tu ne veuilles pas me mettre en danger me fait chaud au cœur, ça ne fera pas disparaître les sales types qui sont à nos trousses. Et puis je suis autant que toi un fugitif, tu te souviens ?

- Je ne partais pas pour te sauver, elle le regarda droit dans les yeux, est-ce que tu t'es arrêté juste assez longtemps pour penser que, peut-être, je ne voulais tout simplement pas être avec toi ?

Il parut étonné :

- L'idée ne m'a même pas effleuré.

Leurs regards demeurèrent soudés, aucun d'eux ne battait des paupières, comme si c'était un signe de faiblesse.

Il pointa un doigt dans sa direction, et soudain ses traits s'adoucirent :

- Tu es furieuse contre moi à cause de ce matin à l'hôtel, pas vrai ?

Son rire ressembla à un reniflement :

- Tu es incroyable. A chaque fois que je pense qu'il est impossible d'être plus arrogant tu me prouves le contraire, elle secoua la tête, je ne sais pas quel genre de mensonges ta mère t'a racontés au cours des trente-huit dernières années…

- Trente-deux.

- Ouais, peu importe, le fait est que… tu n'es pas si top que ça.

Il parut amusé.

- Pour commencer, ajouta-t-elle benoitement, tout en se demandant pourquoi elle ne se contentait pas de tourner les talons, tu as… heu… un grand nez…

Il rit.

- …et un rire très énervant.

Une fossette apparut au coin de sa bouche et ses yeux bleus étincelèrent d'une joie exagérée et suffisante qui lui tapa sur les nerfs.

- Et tes oreilles, lâcha-t-elle en pointant celle de droite, elles sont toutes petites comparées à ta grosse tête.

Elle fit un geste vague de la main :

- Et ce n'est que le début…

Son rire ricocha contre les murs, la coupant au beau milieu de sa phrase, alors qu'il allait à la cuisine, ouvrait la porte du réfrigérateur et en tirait deux Corona glacées.

- Tu en veux une ?

Elle secoua la tête :

- Si je reste tu va me ralentir, j'ai l'habitude de faire les choses à ma manière.

Jack hocha la tête :

- Je peux m'en accommoder, on fera tout ce que tu diras.

Elle plissa les yeux et pointa un doigt dans sa direction :

- Ca veut dire qu'on ne contacte personne sans en avoir parlé avant.

- D'accord.

- Personne… pas même Harrison.

Jack dévissa le bouchon d'une des deux bouteilles et lui tendit l'autre :

- Pas de problème en ce qui me concerne.

- Et plus de baisers, ajouta-t-elle, tu n'es qu'un allumeur.

- J'y veillerai.

Elle haussa un sourcil.

Jack entrechoqua les goulots de leurs bouteilles.

- Buvons au succès de ma recherche de Kate Huntley.

Lorsqu'ils eurent terminé leurs bières et trouvé les clés du pick-up, Jack prit la main de Kate et l'attira dans le couloir moquetté. Au bout il y avait une double porte qui menait à la chambre principale.

Elle était grande et joliment décorée, avec des fauteuils confortables et une table basse au plateau de marbre dans un coin. Ce qui attirait le regard c'était le lit ancien, recouvert de brocard et de soie. La pensée que Jack pourrait perdre toute retenue, la jeter sur ce lit et leur faire oublier à tous les deux les misères du monde, ne serait-ce qu'un court moment, fit monter un frisson délicieux le long de sa colonne vertébrale.

- Je veux que tu te détendes, dit-il, tuant ses fantasmes dans l'œuf en seulement six mots.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il posa un doigt sur ses lèvres :

- Prends une bonne douche chaude… ou un bain, dit-il en faisant un geste en direction de la baignoire en porcelaine, séparée du reste de la pièce par une cheminée vitrée. Il s'éloigna le temps d'allumer le feu en appuyant sur un bouton, après quoi il disparut dans le dressing et revint avec un peignoir en soie qu'il jeta sur le bras d'un des fauteuils.

- Quand tu seras prête, le dîner t'attendra.

Une part d'elle-même détestait l'idée qu'il l'amène ici et lui dise ce qu'elle devait faire, mais une autre fondait presque à l'idée qu'il prenne soin d'elle. Personne ne s'était occupé d'elle depuis son père. Elle avait le sentiment que Jack remplirait la baignoire pour elle, si elle lui donnait le moindre signe qu'elle souhaitait qu'il le fasse. Etre près de lui l'amenait à se demander s'il n'y avait pas autre chose dans la vie que regarder par-dessus son épaule et chercher à se venger. Etre près de Jack lui rappelait les barbecues du dimanche et les longues balades sur la plage… des choses auxquelles elle n'avait pas pensé depuis très longtemps.

Lorsqu'il arriva à la porte, il la regarda par-dessus son épaule :

- Au fait, dit-il, une étincelle diabolique dans les yeux, tu sais ce qu'on dit à propos des mecs qui ont un grand nez, pas vrai ?

- Non, répondit-elle, qu'est-ce qu'on dit ?

Il parut déçu. Sa minable tentative de flirt était tombée à plat, mais le fait qu'il tente quelque chose lui remonta le moral.

- Pour dire la vérité, je ne m'en souviens pas… quelque chose du genre qu'un grand nez est synonyme d'un gros cerveau chez un homme.

Elle sourit :

- C'est mignon.

Jack pouvait être un vrai gamin un instant, et un mâle alpha bourré de testostérone le suivant. Il la déroutait, et le regard innocent qu'il lui lançait maintenant faisait courir du feu dans ses veines. Oh bon sang ! A des moments comme celui-ci elle était tentée d'oublier la raison pour laquelle elle était là, de baisser sa garde une fois pour toutes et de s'abandonner à ce que la vie avait à lui offrir, quoi que ce soit.

Il tourna la tête pour qu'elle puisse mieux voir son profil :

- Tu trouves vraiment que mon nez est trop grand ?

- Absolument, elle sourit, mais concernant les oreilles… j'ai tout inventé.

Kate ne savait pas exactement combien de temps s'était écoulé lorsqu'elle sortit de la baignoire remplie d'eau tiède et passa le peignoir de soie. Alors qu'elle séchait ses cheveux avec une serviette, elle ébouriffa ses courtes boucles blondes avant de se regarder dans le miroir. Elle examina ses dents, impressionnée par leur blancheur éclatante, étant donné qu'elle n'avait pas été chez un vrai dentiste depuis des années. Son peignoir était entrouvert et elle écarta complètement les pans pour voir son corps en entier. Sa poitrine était menue et ses hanches inexistantes. Plissant le nez, elle resserra la ceinture autour de sa taille.

Son visage aurait besoin d'un peu de couleur. Pendant un moment elle envisagea de fouiller dans son sac pour trouver le rouge à lèvres qu'elle avait récemment acheté. Qui voulait-elle impressionner ?

Elle fronça les sourcils.

- Si tu continues comme ça, murmura-t-elle en direction de son reflet, tu vas bientôt demander à Jack comment il te trouve.

En reniflant elle s'avança au milieu de la chambre, s'allongea sur le ventre et commença une série de pompes.

Il y eut un petit coup frappé à la porte, avant que celle-ci ne s'ouvre et que Jack n'entre.

- Le dîner sera prêt quand…

- Quatorze, quinze, seize…

- Qu'est-ce que tu fais ?

- A ton avis ? Vingt-et-un, vingt-deux…

Jack traversa la pièce, s'assit au bord du lit et la regarda.

- Tu es trop dure avec toi-même.

- Tu m'empêches de me concentrer. Vingt-neuf, trente, trente-et-un…

- J'ai pensé à ce que tu as dit à propos de retrouver les assassins

de ton père.

Elle ne répondit pas. Elle n'était aux USA que depuis quelques jours, mais elle se ramollissait plus vite qu'une plaquette de beurre en plein désert. Il fallait que ça cesse.

- Trente-trois.

- Si on trouve les responsables, j'espère que tu te souviendras que tu as plusieurs choix possibles. Ne fais rien que tu pourrais regretter. Tu ne veux pas passer le reste de ta vie en prison, crois-moi.

- Ce n'est pas toi qui décide, dit-elle, trente-six.

- Non, en effet. Mais tu penses vraiment que la vengeance va tout arranger ?

- Oui. Trente-huit, trente-neuf…

- Comment ?

- Quarante. Parce que dès que les responsables de l'assassinat de mon père seront morts et enterrés, grogna-t-elle, je pourrai à nouveau dormir… quarante-quatre… j'ai couché dans des endroits bien pires qu'une cellule froide et nue. Quarante-six. Je connais le son de la douleur et de la souffrance, l'odeur de la mort, la sensation glacée et amère de la fange sur ma peau. Cinquante.

Elle s'allongea par terre et prit une longue et profonde inspiration avant de se remettre debout.

- Quelqu'un va payer. Et quand ce sera fait je me sentirai super bien, crois-moi.

Jack hocha la tête, mais pas besoin d'être un génie pour voir qu'il n'écoutait pas un traître mot de ce qu'elle disait. Son peignoir en soie s'était ouvert et il n'avait pas le moindre scrupule à la détailler ouvertement.

- Tu n'es pas un peu vieux pour mater ?

Il leva un regard lourd de désir jusqu'à son visage :

- Il faudrait que je sois mort et enterré pour ne pas regarder.

Elle poussa un soupir.

- Quant à être vieux, dit-il, je suis dans la fleur de l'âge.

Elle passa la paume de sa main sur sa joue râpeuse, et ignora la chaleur qui pulsait entre ses jambes :

- Et tu es en train de la gâcher complètement.

Elle émit un petit tss-tss en laissant retomber sa main, resserra sa ceinture et passa devant lui sans ajouter un mot.

Chapitre 12

Le gala de charité en faveur du sida avait rapporté un million trois cent cinquante-et-un mille dollars : un record pour la FTS. En entendant un bruit de pas, le docteur Elizabeth Kramer leva les yeux de son bureau en acajou, surprise de voir que son assistante, Amy, hantait encore les couloirs à une heure si tardive. Elle travaillait pour elle depuis presque un an maintenant, elle apprenait vite et c'était un rêve de l'avoir à ses côtés. Elizabeth avait rencontré la jeune femme lors d'une visite dans un centre d'accueil pour femmes battues à San Francisco. Elle lui avait offert un emploi, ainsi que la possibilité de reprendre ses études et un endroit pour vivre. Amy avait beaucoup changé depuis leur première rencontre, mais la pauvre fille paraissait inhabituellement épuisée et pâle.

Elizabeth pencha la tête :

- Je pensais que tu avais cours ce soir.

- C'est le cas, et je serai à l'heure si je pars dans les quelques minutes qui viennent, mais je voulais vous montrer quelque chose que j'ai découvert.

Elle plaça un registre ouvert devant Elizabeth, puis pointa du doigt la troisième colonne et fronça les sourcils :

- Vous voyez ce montant là… cinquante mille dollars ont été versés au laboratoire LCC dans le New Jersey il y a cinq ans.

Elizabeth balaya cette remarque d'un revers de la main :

- Ce sont de vieux registres. Où les as-tu trouvés ?

- Nous manquons de place pour les dossiers, et j'étais en train de vider l'un des placards quand j'ai trouvé ces livres, elle continuait à pointer du doigt la troisième colonne, la dotation de cinquante mille dollars n'est pas tellement étrange en soi, mais deux mois plus tard cinquante autres milliers de dollars sont allés au même laboratoire.

Amy posa un second registre par-dessus le premier et pointa à nouveau la troisième colonne, intitulée « Fonds versés ».

- Hmmm. C'est étonnant, non ?

- C'est plus qu'étonnant docteur Kramer, Amy montra trois autres registres, et c'est la même chose dans chacun, parfois pire. Ca prouve que la FTS a été victime d'une fraude à grande échelle et de détournements de fonds pendant les cinq dernières années, peut-être depuis plus longtemps. Qui sait combien d'argent collecté à la sueur de votre front a été siphonné. A en juger par ce que j'ai découvert jusque là, le montant total pourrait être astronomique.

Elizabeth regarda la jeune fille d'un nouvel œil : les joues d'Amy avaient rosi, certainement sous l'effet de l'adrénaline qui courrait dans ses veines à la découverte d'un tel scandale.

- J'ai appelé Bernstein et Grayson, c'est eux qui ont fait l'audit l'an dernier, poursuivit-elle, je voulais voir s'ils étaient au courant du problème et ce qu'ils en savaient, mais tout le monde était parti. Si ça ne vous dérange pas, je pense que je vais venir plus tôt demain matin pour avoir le temps d'étudier la situation. Non seulement les registres montrent des douzaines de cas où les fonds ont été versés plusieurs fois, mais j'ai découvert presque autant de demandes d'attribution frauduleuses. Un certain nombre de paiements semblent avoir été faits à des adresses qui correspondent, d'après les photos satellite sur internet, à des terrains vagues et des immeubles fantômes. C'est ahurissant.

Elizabeth retira ses lunettes et se frotta l'arrête du nez.

- Je crains d'en rester sans voix. C'est stupéfiant, c'est le moins qu'on puisse dire.

- Si vous voulez, dit Amy, je suis prête à laisser tomber mon cours de ce soir pour travailler tard… aussi longtemps qu'il le faudra pour tirer tout ça au clair. Je suis sûre que vous aimeriez que tout soit en ordre avant d'appeler les autorités.

- Tu es tellement consciencieuse, Amy. J'aimerais t'avoir rencontrée des années plus tôt.

- Je vais rester, alors.

- Non, non, vas à ton cours. Tu ne réaliseras jamais ton rêve de devenir comptable si tu sèches tes cours.

Elizabeth soupira en fixant les grands yeux bleus d'Amy : la jeune femme était comme la fille qu'elle n'avait jamais eue.

- Est-ce que tu as parlé à quelqu'un d'autre de ce que tu as découvert ?

- Non, bien sûr que non. Je voulais en discuter avec vous avant que nous ne prévenions les autorités. Je n'aurais pas dû appeler le cabinet d'audit avant de vous en parler, mais c'était une réaction instinctive.

- Bien, gardons les choses entre nous jusqu'à demain matin, d'accord ? Je veux jeter moi-même un coup d'œil à ces registres, vérifier les montants, et ensuite préparer un communiqué de presse au cas où tout serait révélé avant que nous soyons prêts.

Amy posa les autres registres sur le bureau, puis en fit le tour et passa les bras autour des épaules d'Elizabeth, dans une étreinte pleine de compassion :

- Je suis tellement désolée que tout cela soit arrivé. Je vais coopérer avec les autorités, pour que nous puissions continuer à faire fonctionner la FTS pendant qu'ils règlent le problème. Tant de gens

vous aiment et vous respectent pour le travail que vous avez fait en faveur de la recherche sur le sida, tout va finir par s'arranger, j'en suis sûre.

Il était presque minuit quand Jack sortit de la douche. Lui et Kate avaient dîné en silence, avant qu'elle s'installe sur le canapé du salon pour regarder un film. Il alla la rejoindre en se demandant ce qui la troublait tant. Il ne la connaissait pas, et pourtant il aurait eu envie… de savoir ce qui la motivait. Certes elle voulait se venger, mais avait-elle le moindre espoir d'un avenir meilleur ? Il avait songé à lui poser la question, à sonder ses pensées, à en découvrir plus à son sujet, mais il avait vu, à la raideur de sa colonne vertébrale et à la tension sur son visage pendant le dîner, qu'elle n'était pas en veine de confidences.

La télévision était toujours allumée et George Bailey courait comme un fou à travers Potterville, mais Kate dormait à poings fermés, le chien recroquevillé à ses côtés.

Il rebroussa chemin dans le couloir et tira une couverture du placard. En l'enroulant autour d'elle, il ne parvenait pas à croire que quelqu'un puisse vouloir lui faire du mal. Le chien lui lécha la main et il lui tapota la tête.

Il pensait sans arrêt à ce que Kate avait dit plus tôt, qu'elle savait ce que ça faisait de sentir la fange sur sa peau. Un besoin de retrouver tous les salauds qui avaient jamais posé la main sur elle et de leur donner matière à réflexion le submergea.

Une brise entrait par la fenêtre et caressa l'arrière de son cou, l'odeur des pins lui donna envie d'inspirer une grande bouffée d'air frais. Il se redressa, écouta un moment le hululement lointain d'un hibou, ferma la fenêtre et parcourut la maison pour vérifier que chaque issue était bien verrouillée. Lorsqu'il eut terminé il regarda par la baie vitrée : même dans l'obscurité il pouvait voir le lac scintiller. Les branches des arbres dansaient dans la brise, mais à part cela la nuit était calme. Il vérifia une nouvelle fois la serrure, tira les rideaux, attrapa l'ordinateur portable qu'A.J. lui avait laissé et s'installa confortablement dans le fauteuil en cuir, près du canapé.

A sa gauche se trouvait la porte d'entrée. Kate était sur sa droite, s'il avait tendu la main il aurait pu lui toucher l'épaule. Le chien aboierait si quelqu'un cherchait à entrer par la porte-fenêtre. Sur ses genoux se trouvait son 9mm, chargé et prêt à l'emploi.

Plus il y songeait, plus il se sentait agité et réalisait qu'il devait prendre les choses en main. Il ne pouvait attendre de voir ce que le destin leur réservait, à lui et à Kate. On l'avait piégé et il devait découvrir pourquoi. Il ouvrit l'ordinateur portable, l'alluma et attendit que l'écran s'éclaire. Dans quelques jours il contacterait à nouveau Harrison et organiserait un autre rendez-vous. Kate n'avait pas besoin

de le savoir, elle n'avait pas besoin de ce stress supplémentaire. Et puis il prendrait ses précautions, peut-être tendrait-il un piège, pour voir si Harrison était en fait un traître au service de l'ennemi.

Après ce qui était arrivé à l'hôtel, il devait se montrer plus prudent à partir de maintenant. S'il se faisait tuer ou atterrissait en prison pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, Kate se retrouverait au même point que dix ans plus tôt… seule. Même si elle jouait les dures, il savait qu'elle était terrifiée. Il pouvait le voir à son expression hantée, celle de quelqu'un qui n'a pas eu une bonne nuit de sommeil depuis des années. Kate était spéciale, elle méritait de se sentir en sécurité. Il ne s'était pas senti aussi proche, aussi connecté avec une femme depuis bien longtemps. Plus que tout, il voulait qu'elle apprenne à lui faire confiance.

La page d'accueil du site internet du FBI apparut à l'écran, avant qu'il ne clique sur la liste des personnes les plus recherchées. Il regarda sa photo, juste pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé la dernière fois. Ses yeux s'égarèrent sur la page : « Dix mythes concernant le FBI » et « Les derniers pas de John Dillinger ». Que des anecdotes pour satisfaire la curiosité du public. Il pirata ensuite l'accès à la partie confidentielle et l'explora… furetant, cherchant un indice. Rien d'intéressant, aussi retourna-t-il à l'index des articles en page d'accueil, pour parcourir les rapports et publications. Un article en particulier attira son attention : Robert Conrad avait récemment été promu chef de la Division Informatique de Los Angeles, un poste pour lequel il n'était clairement pas de taille. Il avait passé les trois dernières années à l'Unité 3, sous les ordres de Jack et d'A.J. Si ce dernier n'avait rien dit de la promotion de Conrad, c'est qu'il n'était pas au courant. Une douleur vive et aiguë traversa la tête de Jack, le forçant à fermer les yeux. Il posa la tête sur le dossier jusqu'à ce qu'elle reflue. Comme dans un clip vidéo, des images de Conrad et Harrison défilèrent devant ses yeux : les deux hommes discutant dans le hall, pas une mais deux fois au cours des semaines qui avaient précédé l'envoi de Jack à Haïti pour retrouver Kate. Qu'est-ce qu'Harrison et Conrad pouvaient bien avoir en commun ? C'était le jour et la nuit, en termes de personnalité : Conrad était un poisson mort, Harrison un requin. De quoi pouvaient-ils bien parler ? Harrison était peut-être leur grand patron, mais il ne supervisait pas directement l'Unité 3, pas plus qu'il n'était homme à se soucier des problèmes ou des aspirations de ses subordonnés. Alors pourquoi discutaient-ils dans le hall ? *Juste pour le plaisir de bavarder ?*

Jack fronça les sourcils : il en doutait.

Tapotant sur le clavier, il trouva l'adresse personnelle de Conrad, qui habitait à quarante kilomètres environ de son appartement à Burbank. L'horloge en bas à droite de l'écran indiquait 00:30. Il

pourrait aller chez Conrad et être de retour dans cinq ou six heures, en fonction de la durée de sa conversation avec lui.

Il regarda Kate : elle paraissait absolument paisible lorsqu'elle dormait. Il détestait l'idée de la laisser seule, surtout sans lui en parler au préalable, mais il avait le sentiment qu'elle voudrait l'accompagner. Or il se refusait à la mettre en plus grand danger qu'elle ne l'était déjà, et puis elle avait besoin de sommeil. Il envoya rapidement un nouveau message codé à A.J., lui disant de le rejoindre au manège de Griffith Park.

Lorsque l'écran s'éteignit il posa l'ordinateur de côté et se leva. Il ne lui fallut que quelques minutes pour trouver du papier et un stylo. Il écrivit un petit mot pour Kate, au cas où elle se réveillerait avant son retour, puis se dirigea vers le garage, s'assurant de fermer la porte en silence avant de la verrouiller derrière lui.

Amy approcha son visage de la vitrine, les mains en coupe autour des yeux pour voir s'il y avait encore quelqu'un dans la librairie. Non, elle était vide et sombre. Si elle n'était pas restée pour aider le professeur à ranger le vidéoprojecteur et les chaises, elle aurait peut-être pu arriver avant la fermeture.

La journée s'avérait de plus en plus désastreuse : elle s'était coupée au tibia en se rasant les jambes, était arrivée en retard au boulot, était tombée sur ces chiffres aberrants dans les registres, était sortie de cours trop tard pour arriver à la librairie avant qu'elle ne ferme, et maintenant, alors qu'elle avait un examen dans quelques jours, elle n'avait pas le livre dont elle avait besoin pour ses révisions. Mais le pire avait été de devoir parler au docteur Kramer de ces registres.

Tout son dur labeur de ces dernières années… la pauvre femme devait être sous le choc, incrédule. Envisager que des millions de dollars de dons aient sans doute été siphonnés.

Mais par qui ?

Justement, la semaine dernière son professeur avait parlé de l'avidité et de la corruption en Amérique, évoquant l'évasion fiscale et la fraude dans les petites et grandes entreprises. Plus elle pensait à la situation, plus elle réalisait qu'elle ne parviendrait pas à dormir cette nuit. Ce qu'elle devait faire, c'est se dépêcher de retourner au bureau et terminer ce qu'elle avait commencé dans l'après-midi. C'était la moindre des choses, après tout ce que le docteur Kramer avait fait pour elle. Fouillant dans son sac pour trouver ses clés, elle se dirigea vers le parking. Un lampadaire émit un chuintement au-dessus d'elle et s'éteignit. Elle secoua la tête et se demanda ce qui pourrait encore aller de travers aujourd'hui : elle espérait que sa voiture allait

démarrer. C'était une vieille Toyota Corolla, avec des pneus lisses et des freins qui grinçaient, mais la plupart du temps elle réussissait à l'amener à bon port.

Comme elle était arrivée en retard à son cours, elle était garée dans l'herbe, de l'autre côté de la rue. Si elle plissait les yeux, elle pouvait apercevoir sa voiture à travers les arbres. Tentée de couper entre les rangées de plantes vertes résistantes à la sécheresse, elle se souvint d'un article qu'elle avait lu concernant une jeune fille de vingt-et-un ans qui avait été violée sur le campus le mois dernier, et décida de ne pas s'y risquer.

Ses talons claquaient sur le trottoir, couvrant le cri des grenouilles et des criquets dans une mare éloignée. Des feuilles craquèrent tout près. Pensant avoir entendu quelqu'un bouger derrière elle, elle s'arrêta et jeta un coup d'œil alentour. A quelques mètres de là se trouvait un bouton d'alarme, justement pour ce genre de scenario.

Tout était calme. Elle inspira profondément et repartit : elle était ridicule. Se forçant à penser à autre chose, elle en revint au docteur Kramer et à la mollesse de sa réaction lorsqu'elle avait attiré son attention sur les pratiques comptables frauduleuses. Elle avait paru s'ennuyer pendant tout le temps où Amy lui montrait des paiements en double, voire même en triple, aux mêmes bénéficiaires. N'importe qui aurait été sidéré par l'éventualité d'une fraude aussi énorme.

Amy s'arrêta à nouveau : soudain elle réalisait que le docteur Kramer pourrait bien se trouver face à une montagne de problèmes. Devant l'ampleur de ce sur quoi elle venait de tomber par hasard, elle envisagea de retourner en vitesse jusqu'à sa salle de cours pour voir si son professeur y était encore. Il saurait ce qu'il fallait faire.

- Mademoiselle, appela un homme en sortant de l'ombre d'un mur de verdure, est-ce que je peux emprunter votre téléphone portable ? Ma voiture ne démarre pas et il faut que j'appelle ma femme.

La respiration d'Amy se bloqua dans sa gorge : les gants que portait l'inconnu étaient le premier indice que quelque chose clochait.

L'éclat d'un couteau fut le second. Elle détala, traversa le parking en courant en direction de sa voiture. Pendant un court instant elle avait envisagé de revenir vers sa salle de cours, mais elle n'était pas certaine que son professeur s'y trouve encore. Elle avait de longues jambes, et elle courait huit kilomètres chaque matin. L'inconnu, par contre, paraissait âgé et il était petit. Elle pouvait courir plus vite que lui, le parking au revêtement neuf le permettait, elle pouvait le faire, elle pouvait s'en sortir.

Poum ! Aïe. Elle avait été touchée dans le dos. Par quoi ? Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule tout en continuant à courir : elle avait trois bons mètres d'avance. Avait-il lancé son couteau ? Une douleur intense et brûlante, qui partait de sa colonne vertébrale et

descendait le long de son dos, répondit à sa question. *Ne me laissez pas mourir. S'il vous plait seigneur, non.*

Dopée par l'adrénaline et la volonté de vivre, elle courut aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Les clés serrées dans sa main, elle laissa tomber son sac. Il pouvait bien prendre son argent et ses cartes de crédit. Plus que quelques mètres jusqu'à sa voiture. Elle tendit la main, la respiration saccadée, essayant de remplir ses poumons d'oxygène.

La main gantée de l'homme attrapa la poignée de la portière avant qu'elle ne puisse l'atteindre. Il se pencha en avant, une main sur le genou tandis qu'il essayait de reprendre son souffle. L'odeur âcre du cigare dans son haleine lui donna la nausée.

Rassemblant ses dernières forces, elle leva le genou droit et lui asséna un coup rapide et puissant en plein dans le nez.

Jurant, l'homme tomba par terre et se couvrit le visage de ses mains.

Elle ouvrit la portière de la voiture, ses mains tremblaient, les clés cliquetèrent et tombèrent sur le trottoir. Des doigts gantés agrippèrent sa cheville. Elle essaya de lui donner un coup de pied, mais il était plus fort qu'il ne paraissait et il l'attira au sol. A quatre pattes, elle lutta pour se relever, mais son corps la trahit sous le coup de l'épuisement. Elle perdait beaucoup de sang, elle sentait la chaleur liquide contre son dos, sous sa chemise. Le dernier bruit qu'elle entendit fut une horrible succion, alors que l'homme retirait la lame de son dos pour la plonger profondément dans son côté.

Chapitre 13

Jack était appuyé à l'un des chevaux finement sculptés du manège, il guettait A.J., espérant que son ami ait reçu son message. A plus de cent trente kilomètres heure, ça ne lui avait pas pris longtemps pour arriver jusqu'au parc. Une brise faisait bruisser les feuilles mortes éparses, la nuit était tiède, l'air frais. Il lui fallut un moment pour distinguer la forme sombre qui se dirigeait vers lui. Il posa la main sur son 9mm 1911A1 modifié, une arme qu'il appréciait pour son léger recul, mais il ne se décida pas à dégainer. Il y avait de bonnes chances que ce soit A.J.

- C'est toi ? appela ce dernier.

Jack sortit de l'ombre du manège pour accueillir son ami :

- Merci d'être venu. Je n'étais pas sûr que tu aies mon message à une heure aussi tardive, mais j'ai pensé qu'il fallait tenter le coup.

- Becky et moi, nous ne nous couchons généralement pas avant deux heures du matin. J'ai pensé que ça devait être important, si tu faisais tout ce chemin. Qu'est-ce qu'il se passe ?

- J'étais tellement concentré sur Kate, et le fait d'assurer sa sécurité, que je n'ai pas eu le temps de me demander qui essayait de me coller un meurtre sur le dos et pourquoi. Maintenant que j'ai eu quelques instants pour y penser, ça commence à m'agacer : je veux des réponses. Je me suis dit que cette nuit était aussi bonne qu'une autre pour poser des questions.

A.J. croisa les bras sur sa poitrine :

- Alors qu'est-ce que tu as en tête ?

- Je veux parler à Conrad.

- Ah bon ? Pourquoi lui ?

- Avant que je parte pour Haïti, je l'ai vu plus d'une fois discuter avec Harrison. Je viens de lire sur la page d'accueil du FBI qu'il avait eu une promotion.

- C'est vrai ?

- Ouais, je me suis dit que tu m'en aurais parlé si tu avais été au courant.

A.J. secoua la tête :

- Ce qui est marrant, c'est que… j'ai vu Harrison parler à Monahan au gala de charité pour le sida auquel Becky et moi avons assisté récemment. J'ai trouvé ça bizarre. Quand je me suis approché Monahan s'est tout de suite éclipsé. Harrison se l'est jouée cool.

- Monahan et Conrad, grogna Jack, ça n'a pas de sens… à moins

qu'Harrison ne les utilise tous les deux d'une façon ou d'une autre.

Jack souffla à travers ses dents serrées.

- J'espérais que ça ne te dérangerait pas de faire une petite balade avec moi jusque chez Conrad, pour le secouer un peu et voir ce qu'il a à dire à propos de tout ça.

- S'il est clean, je pourrais me retrouver dans les mêmes problèmes que toi maintenant, fit remarquer A.J.

- Ouais, c'est pour ça que j'ai apporté deux masques de ski de la maison de ta sœur. Je serai le seul à parler, pour qu'il ne puisse pas t'identifier. En fait si tu préfères rester en retrait, ça me va.

- Tu rigoles ? Et rater le plus marrant ? Ce type me gonfle depuis le jour où il est entré dans notre unité, et maintenant il pense pouvoir me piquer ma promotion et s'en tirer comme ça ? Je ne crois pas.

- Nous utiliserons le pick-up, dit Jack, si tout se passe bien tu seras de retour au lit avec ta future épouse dans quelques heures.

- Ouais, elle n'est pas très contente tu sais. C'est la deuxième fois que je me carapate au milieu de la nuit. Je ne serais pas surpris qu'elle annule le mariage.

Jack lui jeta un coup d'œil : son ami paraissait réellement inquiet.

- Où est passé le type qui avait une peur bleue de se faire mettre la corde au cou ?

- Il a grandi. Cet idiot a ouvert les yeux un jour, et réalisé que la fille de ses rêves dormait à côté de lui. L'idée de se réveiller sans elle, juste là à côté, lui donnait la nausée. Voilà ce qui est arrivé à ce type, il a fini par grandir.

- C'est super.

Un peu de bonheur, au milieu de la tonne de merdes qui lui tombait dessus, pensa Jack.

- Je suis content pour vous deux.

Il ne lui fallut pas longtemps avant de garer le pick-up sur le bas-côté et de couper le moteur.

- La maison de Conrad est la troisième sur la droite.

- Un quartier sympa, pour un célibataire originaire du Bronx.

- Ouais, c'est ce que je me disais aussi.

Jack tendit à A.J. un masque de ski et mit l'autre sur son visage, puis il attrapa le rouleau de scotch qu'il avait apporté et descendit de voiture.

En crochetant la serrure, il ne fallut pas plus de trois minutes à A.J. pour ouvrir la porte d'entrée de Conrad. Le voisinage était exceptionnellement calme, et l'intérieur de la maison aussi. Aucun bruit parasite d'électroménager ou de ventilateur.

Ils jetèrent un coup d'œil dans la pénombre pour voir s'il y avait une alarme, quelque chose qui puisse alerter Conrad de leur visite nocturne. Jusque là tout allait bien, pas d'alarme, pas de chien.

Même s'il n'était absolument pas spécialiste en décoration, Jack savait différencier un cristal délicat du verre alimentaire, et il était capable de reconnaitre une antiquité à un kilomètre. La maison de Conrad était remplie de cristal délicat et d'antiquités. Tandis qu'A.J. le suivait à travers le hall d'entrée et dans les escaliers, la moquette aida à assourdir leurs pas. Aucun d'eux ne disait mot.

La colère que ressentait Jack à l'idée qu'on lui fasse endosser un meurtre éclipsait le côté surréaliste de la situation : il portait un masque et s'était introduit chez quelqu'un par effraction. Lorsqu'ils atteignirent le palier il tendit la main et pointa du doigt la première porte sur la droite, indiquant à A.J. qu'il allait s'arrêter et fouiller cette chambre. Lentement ses doigts se refermèrent sur la poignée, il prit son temps et s'assura de faire le moins de bruit possible en ouvrant la porte. La pièce était remplie de bric-à-brac : des piles de bannettes en plastique, des dossiers, des fournitures de bureau. Il n'y avait personne.

Il laissa la porte entrebâillée et se dirigea vers la chambre au bout du couloir : la porte était ouverte et il entendait des ronflements. Jack la poussa de sa main gantée, ses yeux s'étaient accommodés à l'obscurité depuis un moment : un lit king-size prenait pas mal de place, la grosse bosse sous les couvertures lui indiqua qu'ils venaient de trouver Conrad.

Il sentit une tape sur son épaule : A.J. lui tendit une petite fiole en verre remplie d'éther. Jack laissa son pistolet à sa ceinture et traversa la pièce en direction du côté gauche du lit. Il ôta le bouchon de la bouteille et le posa soigneusement sur la table de chevet, puis mit le pouce sur le goulot pour empêcher l'éther de se renverser.

Conrad dormait sur le dos. Avant qu'il ait le temps de se réveiller A.J. lui plaqua les bras et le torse contre le matelas, tandis que Jack attrapait une poignée de ses cheveux de la main gauche et lui plantait la fiole ouverte dans une narine. Conrad ouvrit les yeux, mais il n'avait aucune chance et sa tête retomba mollement sur les oreillers.

- Regarde-le, dit Jack à A.J. en remarquant le nez gonflé de Conrad et son œil au beurre noir, d'après ce que je vois il a participé à une bagarre récemment.

- Ca ne m'étonne pas, dit A.J., je ne crois pas avoir jamais rencontré un type aussi énervant.

- Pourquoi tu as apporté l'éther ?

- J'ai été Scout, tu te souviens ? TOUJOURS PRET.

Ils avaient peu de temps avant que les effets de l'éther ne se dissipent, aussi laissèrent-ils tomber les bavardages et se mirent-ils rapidement et efficacement à la tâche. Lorsque Conrad se réveilla, la lumière de la chambre était allumée et il était scotché par la taille et les cheville à une chaise à barreaux qu'A.J. avait trouvée dans une

autre pièce. Jack n'avait rien pour lui bander les yeux, aussi avait-il enroulé du scotch autour de sa tête. Alors qu'il reprenait conscience, Conrad lutta pour se libérer. La chaise manqua se renverser.

- Ne me force pas à t'enfoncer à nouveau la bouteille dans le nez, Conrad.

La tête de ce dernier se redressa et il tenta de voir qui se trouvait dans la chambre.

- Qui est là ? Qu'est-ce que vous voulez ?

- Dis-moi ce que je veux savoir et tu seras au lit, en train de ronfler, avant que je puisse compter jusqu'à cinquante.

Conrad grogna et se jeta en tous sens, tant et si bien que la chaise finit par se renverser. Il marmonna et jura jusqu'à ce que Jack en ait assez : il ouvrit le flacon et le lui passa sous le nez.

Cinq minutes plus tard la chaise était redressée et scotchée à l'un des montants du lit, de façon à ce que Conrad se tienne tranquille.

A.J. était sur le côté et regardait, les bras croisés devant lui.

- Je suis du FBI, connard, dit Conrad.

De la salive coulait du côté gauche de sa bouche.

- Tu vas finir en prison mon pote, et je te rendrai visite chaque jour pendant le reste de ta courte vie, juste pour te rappeler qu'on ne joue pas au con avec le FBI.

Ils avaient tous les deux retiré leurs masques. Jack regarda A.J. et fit semblant de trembler à ce que venait de dire Conrad. A.J. sourit et lui fit un doigt d'honneur.

- Tu veux bavarder pendant le reste de la matinée, ou bien tu as envie de savoir pourquoi je te rends une petite visite ?

- C'est toi, Coffey ? Conrad rit, c'est bien toi, reprit-il comme s'il pouvait le voir à travers deux couches de scotch, espèce d'abruti, tu as la cervelle de la taille d'un pois-chiche. Je peux sentir ton petit cul de tapette à un kilomètre. Tu es déjà recherché pour meurtre, donc j'imagine que tu t'es dit que tu n'avais plus rien à perdre, pas vrai ?

A en juger par l'expression sur le visage d'A.J., son ami avait une fière envie de flanquer un coup de pied dans les noix de Conrad, puis de le pendre par les oreilles… pas nécessairement dans cet ordre.

Jack leva la main pour le retenir, il savait qu'A.J. avait été une tête brûlée dans sa jeunesse, mais le lycée était loin et, jusqu'à maintenant, il avait oublié sa tendance à réagir au quart de tour.

- Ecoute Conrad, poursuivit-il, je veux savoir ce que toi, Harrison et Monahan fabriquez. C'est quoi ce club privé ? Qu'est-ce que vous avez à vous dire, tous les trois, quand il n'y a personne pour vous entendre ?

Conrad cracha à travers la chambre et manqua de peu la jambe de Jack.

Un tic nerveux apparut sur la joue de ce dernier : ce type lui tapait

sur les nerfs de façon magistrale.

- Alors c'est comme ça que tu veux la jouer ?

- Ouais, connard. On sait tous les deux que tu n'as pas les couilles pour aller jusqu'au bout de ce que tu avais prévu, alors relâche-moi et je dirai un mot en ta faveur. Peut-être que j'obtiendrai une ou deux années en moins sur ta condamnation à perpétuité.

Jack passa les doigts sur son menton :

- Eh bien Conrad, ce qui est amusant c'est que tu aurais peut-être eu raison à mon sujet la semaine dernière, mais il y a quelque chose dans le fait de se faire tirer dessus et accuser d'un meurtre qu'on n'a pas commis qui change votre façon de voir les choses. Je ne pensais pas que j'aurais besoin de te torturer pour te soutirer des informations, mais comme tu me l'as fait remarquer, qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Il hocha la tête et A.J. fit un pas en avant et appuya le canon de son révolver sur la tempe de Conrad.

Celui-ci pâlit dès que le pistolet toucha sa tête.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? Qui est là avec toi ?

Jack s'approcha à son tour et posa le canon de son arme de l'autre côté de sa tête.

- Malheureusement pour toi j'ai bien des couilles, et des amis aussi.

- Qu'est-ce que tu veux savoir ? demanda Conrad à travers ses dents serrées.

- Qui a eu l'idée de me faire endosser le meurtre ?

- Je ne sais pas.

Jack poussa brutalement le pistolet contre sa tête.

- Qui a tué le docteur Forstin ?

- Je ne sais pas.

A.J. arma son pistolet, qui émit un cliquetis sonore.

- Je ne s-sais pas, dit Conrad, H-Harrison pense que tous les indices concernant le meurtre de Forstin sont peut-être sur un disque.

- Quel disque ?

- La femme de Forstin a dit que son mari avait acheté une caméra de surveillance, mais l'équipe qui a fouillé le labo n'a rien trouvé.

Pour la première fois depuis que Jack avait appris qu'il était recherché pour meurtre, il sentit l'espoir gonfler sa poitrine : il avait une chance de trouver une preuve matérielle prouvant son innocence. Si Forstin avait eu la prévoyance d'installer une caméra, alors l'enregistrement pourrait peut-être le disculper.

Avec un nouveau plan en tête, Jack se dirigea vers la table de chevet et prit le téléphone portable de Conrad.

- Tu vas dire à Harrison que j'ai le disque qu'il cherche, et qu'en échange je veux une lettre de lui qui m'innocente. Dis-lui qu'il a trente minutes pour se rendre jusqu'à la cabine téléphonique de la station de

bus de Walnut Avenue à Glendale, que j'attendrai à l'intérieur de la cabine avec le disque, et qu'il ferait mieux de venir seul. Pas de lettre, pas de disque.

Jack inspira profondément et commença à composer le numéro.

Tenant toujours le canon de son pistolet contre la tempe de Conrad A.J. hocha la tête, indiquant à Jack qu'il faisait ce qu'il fallait.

- Si tu n'obéis pas, prévint-il, je vais sortir d'ici et te laisser seul avec mon ami pour voir ce qu'il se passe.

Jack fit le numéro personnel d'Harrison, appuya sur le bouton vert d'appel et tint l'appareil contre l'oreille de Conrad.

Chapitre 14

- Merde !

Harrison referma son téléphone sans se soucier de dire « Au revoir ». La pièce tournait. Il se frotta les yeux.

Sheila roula sur le côté dans le lit et remonta son masque de soie noire sur son front :

- Qui c'était chéri ?

Il glissa les jambes sur le côté du lit et enfila ses pantoufles posées sur le sol :

- Rendors-toi. Je dois m'occuper de quelques détails.

Elle jeta un coup d'œil au réveil, sur la table de nuit :

- Il est presque quatre heures du matin.

- Je le vois bien, ma chérie. Je ne peux pas faire autrement.

Il se dirigea vers la salle de bain, où il posa son téléphone portable sur le comptoir de marbre. Il se pencha au-dessus de l'évier et se passa de l'eau froide sur le visage. Il se redressa, son reflet lui retourna son regard : il avait vieilli. Rien qu'au cours de la dernière semaine, il avait pris dix ans de plus. *Qu'est-ce qu'il foutait ?*

Epuisé, il lui fallut encore un quart d'heure pour s'habiller. Ses mains tremblaient. Il n'avait pas l'habitude de se sentir nerveux. Calme-toi, se dit-il. C'était à Jack qu'il avait affaire, Jack Coffey n'était qu'un agent débutant, un traqueur informatique qui se cachait la plupart du temps derrière un écran d'ordinateur. Le gamin avait encore du lait qui lui sortait par les narines. Jack croyait qu'il y avait plus de gens bien dans le monde que de pourris, il voyait la vie à travers des lunettes roses. Harrison secoua la tête : les types sympa terminaient bons derniers, c'était là toute l'histoire.

Depuis le dressing il apercevait le lit et l'oreiller froissé sur lequel sa tête aurait dû reposer en ce moment même. Il envisagea de retourner se coucher et de laisser Conrad s'occuper de Jack et de son ami. Il pouvait sacrifier Conrad, mais ce dernier avait dit au téléphone que le disque qu'il cherchait était entre les mains de Jack, et qu'il allait le donner à la police si Harisson ne venait pas le récupérer en personne. En contrepartie il voulait une lettre signée de sa main, le disculpant.

Pourquoi Jack lui apporterait-il le disque, s'il pouvait prouver son innocence ? Selon Patrick Monahan, l'équipe d'enquêteurs avait minutieusement fouillé le labo de Forstin à San Diego. Henry Gates l'avait assuré qu'il n'y avait pas de caméra de surveillance… ce qui

signifiait qu'il n'y avait pas de disque.

Mais s'il y en avait un tout de même ?

La femme de Forstin prétendait que son mari avait acheté une caméra de surveillance. Pourquoi l'aurait-elle affirmé si ce n'était pas vrai ? Et si Forstin avait acheté cette caméra, pourquoi ne l'aurait-il pas utilisée ? Rien dans toutes ces conneries ne paraissait logique, et jusqu'à ce qu'il ait vérifié par lui-même et s'en soit assuré, il ne pouvait pas prendre de risque. Il n'avait d'autre choix que d'aller jusqu'à la station de bus à l'angle de Cerritos et Walnut, et de découvrir ce que tramait Coffey. Il aurait bien appelé l'Unité Criminelle pour qu'ils l'interpellent et le coffrent… si seulement il était sûr de ce qu'il avait, ou n'avait pas, en sa possession. S'il existait la moindre chance que Jack Coffey ait une vidéo de la nuit où Forstin avait été assassiné, alors il fallait qu'il le rencontre.

Las de jouer à ces petits jeux, Harrison attrapa son Glock dans une boîte, à côté de ses chaussures parfaitement cirées, et le fourra dans son holster sous son manteau. Furieux, il quitta la chambre sans accorder un second regard à Sheila : c'était à cause de ses dépenses extravagantes qu'il était plongé jusqu'au cou dans ce bordel total.

- Tu ne t'en tireras pas comme ça, Jack, tu ferais aussi bien de me dire qui est ton ami. Tu ne voudrais pas passer tout ce temps en prison tout seul, pas vrai ?

A.J. était assis sur le siège passager, Conrad coincé entre eux deux. Ignorant la voix irritante de ce dernier Jack gara le pick-up, puis tendit la main et tira la casquette de baseball plus bas, sur le scotch qui recouvrait ses yeux. Mais personne ne risquait de le voir, il était cinq heures du matin et il faisait encore sombre.

A.J. déchira un autre bout de scotch et le plaqua sur la grande bouche de Conrad, avant de sortir du véhicule et de le tirer à sa suite. Conrad avait un manteau par-dessus son pyjama pour que, si quelqu'un passait par hasard en voiture, son apparence n'éveille pas les soupçons. C'était juste trois types qui se dirigeaient vers l'arrêt de bus avec quelques heures d'avance.

Les mains de Conrad étaient scotchées derrière lui, alors qu'A.J. le poussait en direction de la cabine téléphonique. Il n'en existait plus tellement maintenant, et celle-ci était en mauvais état : les vitres étaient fracturées et l'intérieur sentait comme s'il avait servi d'urinoir.

Jack poussa Conrad à l'intérieur et lui scotcha les jambes ensemble, pour qu'il ne puisse pas s'enfuir. Du moins jusqu'à ce qu'Harrison vienne le chercher.

Sous le scotch qui lui couvrait la bouche, Conrad marmonna une suite de mots jusqu'à ce que son visage devienne rouge. Jack retira en

partie le scotch pour qu'il puisse parler.

- Où on est ? demanda Conrad.

- Tu le verras bien assez tôt.

- Vous allez me laisser là ?

- Estime-toi heureux que je ne t'aie pas jeté dans la rivière. Si Harrison veut ce disque, il viendra rapidement et tu seras de retour chez toi, et au lit, avant d'avoir eu le temps de réciter les premières lignes de la Constitution des Etats-Unis. Tu te souviens de ce qu'elles disent, hein ?

- Tu ne t'en tireras pas comme ça, Coffey. Si le directeur du FBI ne se met pas en personne à ta recherche, moi je le ferai.

- Ah, tu as retrouvé de ta superbe, pas vrai ? C'est marrant comme les choses changent quand tu n'as pas un pistolet pointé sur ta tête.

- Je te l'ai déjà dit, cracha Conrad, tu es un putain…

Jack colla un autre scotch sur sa bouche et referma la porte de la cabine téléphonique. A.J. utilisa le démonte-pneu pour la coincer, de façon à ce qu'il ne puisse pas sortir.

Il fallait que Conrad reste là où il se trouvait pendant vingt minutes. Si Harrison arrivait seul, ça prouverait à Jack qu'il était mêlé au piège qu'on lui avait tendu. S'il choisissait d'amener une armée d'agents fédéraux avec lui, alors il était probablement innocent et pensait réellement que Jack était coupable de meurtre. Enfin, si Harrison ne se montrait pas du tout, lui et A.J. devraient tout reprendre à zéro et trouver de nouvelles manières de tirer les vers du nez à Conrad par la torture.

- Je me demande s'il existe vraiment un disque, dit A.J. tandis qu'ils retournaient au pick-up.

- Personne n'aimerait le savoir autant que moi, dit Jack, si la vidéo existe je suis peut-être tiré d'affaire, même si je ne comprends pas pourquoi les enquêteurs n'auraient pas repéré la caméra, s'il y en a une.

- Si Harrison vient effectivement chercher le disque, ça ne prouvera rien du tout, reprit A.J.

- Si Harrison vient seul, c'est qu'il a peur de ce qui pourrait se trouver sur le disque. S'il n'a rien à se reprocher, il ne s'embêtera même pas à sortir de son lit.

A.J. était étendu sur le siège arrière du pick-up, la tête appuyée assez haut pour pouvoir utiliser le rétroviseur et garder un œil sur la cabine téléphonique.

Jack était à la place du conducteur, enfoncé dans son siège il attendait. De l'endroit où ils se trouvaient, ils voyaient Conrad se tortiller et se cogner contre la cabine vitrée.

- Il va avoir des bleus s'il continue comme ça, dit A.J. avant de jeter un coup d'œil à sa montre, si Harrison a décidé de venir, il devrait être là maintenant.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'une Sedan foncée tourna au coin de la rue. Les vitres étaient teintées, ce qui les empêchait de distinguer combien il y avait d'hommes à l'intérieur.

La porte passager s'ouvrit brusquement, un homme habillé en noir bondit et se dirigea droit sur la cabine, il avait ouvert la porte en moins de trente secondes. Un autre sortit de la voiture et fouilla Conrad, probablement à la recherche du disque.

- Est-ce que c'est Harrison ? demanda Jack.

A.J. utilisait une paire de jumelles de poche :

- Je ne peux pas te le dire.

- Et le conducteur ?

- Je ne vois rien du tout à travers ces vitres teintées.

Conrad parut se débattre, un coup de feu étouffé se fit entendre et il tomba en avant. Les deux hommes coururent jusqu'à la voiture, sautèrent à l'intérieur et la Sedan démarra. Lorsqu'elle les eut dépassés à vive allure A.J. se redressa, les mains accrochées au dossier avant.

- Tu vas les poursuivre ?

- Dans ce tas de ferraille ?

Il resta enfoncé dans son siège et regarda la voiture disparaitre au coin de la rue.

- On irait plus vite en les poursuivant à pied.

Ses doigts agrippèrent le volant : les choses n'avaient pas tourné comme prévu, il n'avait rien vu du tout, et il n'avait jamais imaginé que Conrad serait blessé.

- J'ai noté la plaque d'immatriculation, lui dit A.J., il vaut mieux qu'on se tire de là.

Jack n'écoutait pas, il était déjà sorti du pick-up et se dirigeait vers Conrad. Le bas de son corps était toujours dans la cabine, le haut étendu sur le trottoir. Il se pencha sur lui et arracha le scotch de sa bouche.

Du sang coulait de son nez et de son abdomen, et maculait le trottoir. Il posa deux doigts sur le cou de Conrad et exerça une légère pression sur l'artère : pas de pouls. Retournant au pick-up, il grimpa au volant et démarra.

Aucun d'eux ne dit mot.

Kate, il fallait qu'il retourne auprès de Kate.

Chapitre 15

Kate se réveilla le lendemain matin dans une maison étrangement calme. Aucune voix, pas de chants d'oiseaux, rien. A Haïti elle se réveillait tôt, au cri d'une mère qui appelait ses enfants, à l'odeur de fumée et de tortillas brûlées, aux appels des marchands ambulants vendant leurs produits de hutte en hutte, ou des enfants tapant sur n'importe quelle surface métallique. Ce brouhaha et ces odeurs âcres étaient devenus partie intégrante de sa vie.

Mais le calme… elle ne savait comment réagir au calme.

Elle leva la tête. Le chien l'imita. Elle sourit à Barney, qui lui léchait la main, puis roula sur le côté pour frotter son ventre rose et doux.

- Pas maintenant, Barney.

Elle glissa du canapé et le prit au creux de son bras. Son regard passa de l'oreiller à la couverture, et au fauteuil en cuir. Le coussin d'assise était creusé, comme si quelqu'un s'y était trouvé récemment.

Apparemment Jack avait veillé sur elle la nuit dernière, pendant qu'elle dormait. L'idée qu'il la veille fit monter une chaleur dans son ventre. Elle passa devant la cuisine et longea le couloir : il n'était dans aucune des chambres. Le désir la submergea au souvenir de ce à quoi il ressemblait la nuit dernière, en jeans et T-shirt noir une taille trop petit, qui soulignait ses larges épaules et ses biceps bien dessinés. Mais elle avait eu son compte de rebuffades, aussi avait-elle gardé ses distances.

Barney se tortilla dans ses bras, lui faisant comprendre qu'il avait besoin de faire un tour dehors. Elle retourna au salon et ouvrit la porte-fenêtre coulissante : elle trouverait Jack tôt ou tard.

L'air matinal était frais contre son visage, l'odeur boisée agréable. Le lac étincelait au soleil. Elle regarda alentour, détailla le paysage, se délecta de sa beauté et respira la brise parfumée par les pins. Aucun voisin, aussi loin que porte son regard. Juste des arbres et une grande étendue d'eau, avec quelques voiliers ici et là.

Barney se tortilla à nouveau et ajouta un gémissement pour faire bonne mesure.

- Okay, okay, dit-elle en le posant par terre. Le chien trottina à travers la pelouse, en direction du lac, et disparut dans un bosquet de pins. Comme il ne revenait pas après quelques instants, elle suivit le même chemin.

- Allez, Barney, appela-t-elle, tapant dans ses mains.

Juste après être entrée dans l'ombre des hauts arbres, elle entendit quelqu'un crier depuis la maison où elle et Jack s'étaient installés. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, à travers les troncs : Jack passa en courant à toute vitesse. Il remonta le petit ponton et regarda dans l'eau. Il avait l'air agité, passait les mains dans ses cheveux et jurait, ce qui était particulièrement étonnant.

Kate suivit son regard. Rien. Pas de bateau. Personne. Son cœur se mit à battre un peu plus vite. Que se passait-il ?

Elle se dirigea vers lui, le vit retirer précipitamment ses chaussures, passer son T-shirt par-dessus sa tête et plonger dans l'eau. Ses cheveux se dressèrent à l'arrière de son crâne. *Il était fou ?* L'eau devait être glacée. Qu'est-ce qu'il fabriquait ?

Les secondes se transformèrent en minutes. Kate courut jusqu'au bord du lac et essaya de ne pas paniquer, tandis qu'elle sondait du regard les eaux sombres et immobiles.

Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait avant que Jack ne remonte à la surface pour prendre son souffle.

Merci seigneur.

Il écarta ses cheveux mouillés de son visage et parut s'apprêter à plonger à nouveau.

- Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu cherches ?

Il fit demi-tour si vite qu'elle sursauta et bondit en arrière.

Il la repéra et son expression passa de l'horreur à l'agacement. Seigneur, on aurait dit qu'il venait de faire un aller-retour en enfer. Soudain elle comprit, et posa la main sur sa poitrine :

- Tu ne pensais pas… elle fit un signe en direction de l'eau, que j'étais là-dedans, si ?

Il ne répondit pas, c'était inutile. Elle pouvait deviner la vérité à sa mine renfrognée, tandis que l'eau coulait entre ses yeux et le long de son nez. Il lui fallut faire un effort pour ne pas rire.

- Tu as laissé la porte ouverte, grogna-t-il en nageant dans sa direction, le chien n'était pas là, toi non plus, et quand j'ai regardé dans l'eau j'ai vu des bulles.

- Des bulles ?

Sa mine encore plus renfrognée la convainquit de ne pas poser de questions. Il recommençait… il se faisait du souci pour elle.

Se laissant tomber sur l'herbe de la berge, elle secoua la tête et prit une inspiration pour se calmer :

- Je n'arrive pas à te comprendre.

Il nageait vers elle. L'eau devenait de moins en moins profonde, jusqu'à ce quelle puisse apercevoir de minuscules gouttelettes qui brillaient dans les poils dorés de son torse.

- Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? demanda-t-il, l'irritation évidente dans sa voix, comme si elle s'était délibérément arrangée

pour se payer sa tête. Elle arracha un brin d'herbe et s'en caressa le menton :

- Je ne comprends pas pourquoi tu te fais du souci pour moi, surtout après m'avoir clairement fait comprendre à Las Vegas que tu ne voulais rien avoir à faire avec moi.

- Si c'est ce que tu as compris, je crois que je n'ai pas été très clair.

Il s'extirpa de l'eau.

- Je t'apprécie beaucoup.

Son jean était trempé et collait à ses cuisses. Il ne lui fallut que quelques pas pour la dominer de toute sa taille. L'eau coulait de ses épaules, sur son ventre plat et dur. Elle avait une envie folle de le toucher. Une gouttelette atterrit sur son bras.

Elle dut se tordre le cou pour croiser son regard :

- Comme tu l'as dit, tu me connais à peine.

- J'en sais suffisamment. Tu aimes les animaux, dit-il en faisant un geste en direction de Barney qui courait vers elle et s'affala sur ses genoux, tu es forte, physiquement et moralement, mais malgré l'enfer que tu as traversé tu as quand même conservé un peu de douceur ici et là.

Elle haussa un sourcil.

- Tu ne portes pas de soutien-gorge, ajouta-t-il benoitement, parce que c'est bien trop contraignant pour une femme qui n'apprécie pas les attaches.

Elle rit.

- Tu aimes tout contrôler et enfin, dit-il, je t'apprécie parce que je sais que tu m'apprécies aussi.

Elle renifla et jeta une touffe d'herbe dans sa direction :

- Tu es tout mouillé.

Il se laissa tomber à côté d'elle :

- Fais-moi plaisir et ne disparais plus jamais comme ça. J'ai eu une nuit agitée.

Elle s'apprêtait à protester : elle n'avait pas à lui rendre des comptes chaque fois qu'elle mettait un pied dehors. Ridicule. Mais la peur qu'elle avait lue sur son visage avant qu'il ne plonge à l'eau l'empêcha de protester… du moins concernant le fait de ne plus jamais disparaitre.

- Tu es allé quelque part ?

- Tu n'as pas vu le mot que je t'ai laissé ?

Elle secoua la tête :

- Je viens juste de me réveiller et Barney avait besoin de s'occuper de ses petites affaires, alors je suis sortie. L'instant d'après tu étais en train de sauter dans le lac. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Où es-tu allé ?

Barney sauta de ses genoux, alla vers Jack et lécha les gouttelettes d'eau sur son bras. Le veinard.

- J'ai retrouvé A.J. et on a rendu visite à un vieil ami, pour lui demander s'il avait des informations sur ceux qui m'ont piégé.

- Vous avez découvert quelque chose ?

- Nan.

Il s'appuya sur les coudes.

Elle ne l'avait jamais vu aussi fatigué. Kate se posait des questions quant à son obsession de la protéger, puis elle se souvint qu'A.J. avait dit que Jack avait une sœur, qui avait disparu à peu près au même moment qu'elle.

- Parle-moi de ta sœur, dit-elle, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Le regard de Jack resta fixé sur le lac lorsqu'il répondit :

- Elle s'appelait Annie. Elle était formidable… sensible et gentille, un cœur d'or, sa bouche se tordit en un sourire douloureux, ça parait un peu idiot dans la bouche d'un frère aîné qui était agacé par sa petite sœur plus souvent qu'autre chose. Elle aimait me suivre partout, toute la journée si possible. Si je jouais au baseball, elle jouait au baseball. Si j'étais fatigué, elle était fatiguée. Si je lui disais que ma couleur préférée était le bleu, alors ça devenait sa nouvelle couleur préférée à elle aussi.

Kate sourit :

- Sympa.

- Ouais, ça l'était. Dommage que je ne l'aie pas appréciée avant qu'il ne soit trop tard.

Il plongea son regard dans les yeux de Kate et dit :

- On ne réalise jamais combien quelqu'un va nous manquer, jusqu'à ce qu'il ne soit plus là. J'ai appris cela à la dure.

Des frissons remontèrent le long des bras de Kate.

- Annie a été attirée hors de la maison par un type sur internet.

- C'est horrible. Ils ont trouvé le coupable ?

- Ouais, mais pas Annie. Sans preuve pour le maintenir en garde à vue, ils ont été obligés de le relâcher.

- C'est pour ça que tu es entré au FBI ?

Il hocha la tête. Après une longue pause, il poursuivit :

- Elle allait avoir quatorze ans quand elle a été enlevée. Elle en aura vingt-quatre le mois prochain.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale de Kate : il pensait que sa sœur était toujours en vie. Sa disparition expliquait l'obsession de Jack de la retrouver, et peut-être de retrouver toutes les personnes portées disparues. Dès l'instant où elle avait posé les yeux sur lui, il avait paru trop préoccupé de la protéger, il lui avait collé aux basques. La disparition de sa sœur expliquait pourquoi il voulait tellement lui faire promettre de ne pas s'en aller toute seule. Il transférait sur elle le souci qu'il se faisait pour Annie.

- Je ne suis pas ta sœur, Jack.

Lorsqu'il ne répondit pas elle ajouta :

- Me protéger ne va pas arranger les choses, ni changer ce qui lui est arrivé.

- Peut-être pas.

Il repoussa le chien et se leva.

Kate tendit les mains et il n'hésita pas à les prendre dans les siennes pour l'aider à se mettre debout. Lorsqu'elle eu retrouvé son équilibre, il posa les mains sur ses joues :

- Promets-moi que tu ne feras rien que tu puisses regretter.

- Je ne peux pas.

Mais elle avait une furieuse envie de le lui promettre… et plus encore. Son cœur qui battait la chamade lui indiqua qu'elle était en train de tomber amoureuse de Jack Coffey. Cette simple idée lui faisait tourner la tête : elle devenait faible parce que Jack Coffey voulait la protéger. Or elle avait besoin de rester forte, concentrée. Elle ne pouvait se permettre de le laisser l'atteindre, pas maintenant. Peut-être jamais.

- La vengeance n'est pas la solution, lui dit-il, comprenant de travers son froncement de sourcils.

Sa bouche frémit. Il se pencha et l'embrassa, avec la confiance d'un homme persuadé qu'elle le laisserait faire. La paume de sa main enserra l'arrière de sa tête et rapprocha sa bouche de la sienne. Le refus qu'elle avait essuyé l'autre matin lui revint vaguement en mémoire, avec la pensée de le repousser, et un milliard d'autres choses. Mais elle ne fit rien… pas vraiment… sauf si lui rendre son baiser comptait. Ses lèvres étaient chaudes et tentantes, enivrantes.

- Yoohoo ! Bonjour !

Kate se recula et tourna la tête dans la direction d'où provenait la voix haut-perchée et guillerette. Bon sang : une femme se dirigeait vers eux, sans doute une voisine.

- Qu'est-ce qu'on va faire ?

- Du calme, dit Jack, laisse-moi parler.

Il la relâcha et se tourna vers l'arrivante.

- Bonjour, dit-elle à nouveau, hors d'haleine.

Ses cheveux brun clair étaient tirés en arrière, ses yeux à demi cachés sous un chapeau de paille.

- Barbara Matthews, dit-elle en tendant la main.

Lorsque Jack l'eut serrée, elle fit un geste en direction de la maison au loin, derrière les rangées de grands pins :

- Mon mari, Rob, et moi avons loué la maison d'à côté pour l'été. Ma fille et moi, on vous a vu sauter dans le lac, on a pensé que vous aviez peut-être besoin d'aide. Mais à en juger par ce que je vois, ajouta-t-elle en rougissant, tout va bien.

Elle soupira :

- Désolée si je vous ai interrompus au mauvais moment.

- Pas de souci, dit Jack, nous sommes en location aussi. Et tout va bien.

- Maman ! cria une jeune fille.

- Je suis ici, répondit Barbara Matthews, avec les…

- Samantha et Fred Reed, lâcha Jack.

- Avec les Reed, termina la femme, dis à Papa que tout va bien.

Elle regarda le chien qui gémissait aux pieds de Kate :

- Oh, quel gentil petit chien. Comme il s'appelle ?

Jack regarda Kate.

- Barney, dit-elle.

Barbara le prit dans ses bras et rit lorsqu'il lui lécha le visage. Après un moment elle le relâcha.

- Bon, eh bien il faut que j'y aille. Je suis contente que tout se passe bien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à…

- Maman, tu devrais te dépêcher, la prévint l'adolescente qui approchait, ils recommencent.

Ils se tournèrent tous vers la jeune fille : elle portait une large chemise rayée rouge et blanche, une jupe longue noire et blanche à volants et de grosses pantoufles mauves.

- Brooklynn, ma chérie, viens que je te présente Fred et Samantha.

Brooklynn resta où elle était et leur adressa un signe du menton. Deux piercings au sourcil et un anneau en or dans sa narine accentuaient son look de dure à cuire. Ses yeux étaient soulignés d'un trait d'eyeliner noir et un tatouage représentant une chaîne entourait le haut de son bras gauche. Ses ongles étaient vernis en noir, contrastant avec ses cheveux blancs hérissés.

Kate fit un pas en avant et lui tendit la main. La jeune fille ne recula pas, mais elle ne parut pas non plus ravie de serrer la main d'une étrangère.

- Heureuse de te rencontrer, Brooklynn.

- Ouais, okay. C'est votre chien ?

- Absolument, intervient Jack, il s'appelle Barney.

Brooklynn se pencha et attrapa la boule de poils.

- Fred et Barney, dit-elle, cool.

Jack sourit :

- J'ai essayé de convaincre Sam de changer son nom pour Wilma, mais elle n'a rien voulu savoir.

Brooklynn sourit.

On entendit un grand bruit. Des cris s'ensuivirent, provenant de la maison que Barbara Matthews louait… Deux voix masculines, apparemment.

Barbara se tendit :

- On ferait mieux d'y aller, on dirait qu'il va y avoir des problèmes

chez les Matthews.

Brooklynn leva les yeux au ciel et posa le chien par terre :

- Il y a toujours des problèmes chez les Matthews.

Kate ne savait pas quoi répondre à cela, aussi resta-t-elle silencieuse, avant de regarder Barbara et Brooklynn remonter chez elles à travers les grands pins qui séparaient les deux maisons.

- Fred et Samantha ? dit-elle tout bas à Jack lorsqu'elles furent hors de portée de voix.

- C'est tout ce que j'ai trouvé. Si on avait paru guindés et inabordables, ça aurait attiré les soupçons.

- Je ne pense pas qu'elles nous aient reconnus, mais si c'était le cas ?

- Si c'était le cas j'aurais vu de la peur, ou une lueur de reconnaissance, dans ses grands yeux bleus.

- Comment as-tu pu voir quoi que ce soit sous son chapeau de paille ? Tu remarques tout, hein ? demanda Kate.

- J'ai une mémoire photographique, tu te rappelles ?

Elle haussa un sourcil, sceptique :

- Tu te souviens de chaque détail de toutes les personnes que tu rencontres ?

- Presque toujours. Si c'est quelqu'un que je trouve intéressant, alors c'est certain.

Elle croisa les bras :

- Qu'est-ce que je portais la première fois qu'on s'est vus ?

- Des chaussures de randonnée, un pantalon de treillis, un T-shirt blanc et une veste marron avec une doublure en maille. De longs cheveux roux nattés, pas de bijoux, des yeux verts fascinants, un petit menton, un nez en trompette, un mètre soixante, 85 C.

- Pas mal, dit-elle avant de se baisser en posant les mains sur ses genoux :

- Allez Barney, il est temps de rentrer.

On pouvait encore entendre des cris en provenance de la maison des Matthews.

- Tu penses que ça va bien se passer pour Barbara et Brooklynn ?

- Je ne sais pas, dit Jack d'une voix mal assurée, mais nous n'y pouvons pas grand-chose. Après notre départ, je demanderai à A.J. de leur rendre visite.

Kate hocha la tête, soulagée de savoir qu'ils pouvaient faire quelque chose, même si ça devait attendre quelques jours.

- Pas étonnant que la pauvre fille s'habille comme ça, elle essaie tant bien que mal d'attirer l'attention. Je n'ai jamais eu besoin de me soucier de ça quand mes parents étaient encore en vie.

- Ton père était un sacré bonhomme… un grand scientifique et, je suis sûr, un père admirable aussi.

Elle le suivit jusqu'à la maison :

- Le meilleur père dont une fille puisse rêver.

Jack s'arrêta devant la porte-fenêtre :

- Parle-moi de lui.

- Quand tu auras quitté ces vêtements trempés.

- Bonne idée.

Barney entra dans la maison et il attendit que Kate en fasse autant. Elle posa la main sur sa joue :

- Tout va bien ?

Il mit sa main sur la sienne, pour la première fois depuis leur rencontre il paraissait distant et triste.

- Ca va aller. Je suis juste fatigué et affamé. J'ai vu des œufs et du fromage dans le réfrigérateur, sers-toi pendant que je me change.

Moins de dix minutes plus tard ils étaient tous les deux en train d'ouvrir et fermer les placards de la cuisine à la recherche d'une poêle à frire.

- Je ne crois pas que la sœur d'A.J. fasse beaucoup de cuisine.

- Je dois reconnaître… dit Jack en furetant dans un autre tiroir vide.

- Voilà un wok, dit Kate avec enthousiasme, espérant tirer Jack de son marasme, c'était l'ustensile de cuisine préféré de mon père.

- Sans rire ?

- Sans rire.

Elle posa le wok sur l'un des quatre feux et tourna le bouton.

- Il faisait des miracles avec un wok, il était capable de cuisiner n'importe quoi. En fait je me souviens qu'il m'a dit une fois qu'il voulait devenir un chef célèbre, quand il était petit.

Elle rit :

- Il disait qu'il était tellement habile pour mélanger les ingrédients en cuisine qu'il excellait dans tous les cours en laboratoire au lycée. Pour lui les béchers et les tubes à essai, ce n'était pas très différent des verres gradués et des passoires.

Ca réchauffa le cœur de Kate d'entendre Jack éclater de rire en sortant les œufs du réfrigérateur.

- Voyons si tu tiens de lui, dit-il.

Elle lui prit un œuf des mains et le cassa dans la poêle, avant de se diriger vers le réfrigérateur pour prendre quelques ingrédients supplémentaires.

- Le soir, il avait l'habitude de me mettre au lit et de me réciter des recettes, plutôt que des histoires.

- Comme : préchauffez le four à 180, battez trois œufs, deux tasses de farine, et n'oubliez pas de saupoudrer d'origan ? demanda Jack.

- Exactement.

Elle cassa un autre œuf dans le wok, ajouta un peu de lait et

remua avec une fourchette.

- Ses recettes préférées étaient les sauces salade. Toutes, depuis celle du coleslaw jusqu'à une purée de poires de barbarie. Il disait que si jamais il changeait de métier, ce serait la recette de sa sauce Paic-citron qui le rendrait célèbre.

- C'était quoi ?

Elle ajouta du fromage dans les œufs, tout en cherchant à se souvenir. Elle secoua la tête :

- C'était une de ses recettes les plus rigolotes. Hmmm... quelque chose comme une goutte de jus de Paic-citron, une tasse de vinaigre…

Kate sourit en voyant Jack faire la grimace.

- Du jus de Paic-citron ?

- Il aurait fallu que tu connaisses mon père. Il plaisantait tout le temps tu sais, ce n'était pas le scientifique genre super sérieux, ça c'est sûr.

Il prit deux assiettes dans un placard :

- Continue, dit-il, comment se termine la recette ?

- Eh bien après avoir mis quelques gouttes de jus de Paic-citron, une tasse de vinaigre, une pincée de romarin ribonucléique ou d'estragon fraîchement haché, tournez bien. Ajoutez une cuillérée de moutarde fine et fouettez doucement jusqu'à émulsion. Ajoutez les ingrédients habituels et du Thiomersal. Versez sur des feuilles de laitue craquantes et… mince !

- Quoi ?

Kate retourna l'omelette et pointa la spatule dans sa direction :

- Il y avait autre chose. J'oubliais toujours cette partie et ça rendait mon père dingue. Il me chatouillait, on riait, et pour finir je m'endormais.

Elle secoua la tête :

- Je ne me rappelle jamais du dernier petit ingrédient.

- Peut-être que si je te chatouillais… dit-il en s'approchant d'elle, les doigts écartés, prêt à l'attaque.

Elle le menaça de sa spatule :

- N'y pense même pas.

- Oh j'y pense, dit Jack, son humeur mélancolique totalement envolée alors qu'il se lançait à sa poursuite jusqu'à ce qu'elle sente sa poitrine contre son dos. Ses mains glissèrent autour de sa taille et il l'attira tout contre lui.

- Pourquoi maintenant, Jack, et pas avant ? demanda-t-elle dans un murmure.

- Parce qu'on n'était pas prêts.

L'une de ses mains quitta sa taille et elle entendit le petit clic que fit la plaque chauffante lorsqu'il l'éteignit et le bruit du wok qu'il déplaçait, mais elle ne vit rien de tout cela. Ses yeux étaient clos et

tout ce à quoi elle pouvait penser, c'était ses longs doigts qui enserraient fermement ses hanches.

- On est prêts, maintenant ?

- Oh que oui, dit-il en descendant ses mains le long de ses hanches et de ses cuisses. Il défit la ceinture de son peignoir. Elle bougea contre lui. Il lui ôta le peignoir et l'embrassa dans le cou :

- On est tout à fait prêts.

Un instant plus tôt, tout ce à quoi elle pensait c'était à manger, maintenant elle avait juste envie de Jack. Elle se retourna, attrapa le bas de son T-shirt et le tira par-dessus sa tête. Elle déposa des baisers sur sa clavicule et sa poitrine, tout en défaisant le bouton de son jean. Elle se sentait ridiculement frénétique, comme si la pendule tictaquait et qu'ils n'avaient pas beaucoup de temps. Craignant qu'il ne l'arrête à nouveau elle ouvrit sa braguette, mais c'est tout ce qu'elle put faire avant qu'il ne la prenne par la taille, la soulève dans ses bras et l'assoie sur le comptoir de granite. La pierre lisse était froide contre ses fesses couvertes de dentelle. Ses jambes enserraient sa taille et leurs bouches se trouvèrent, fiévreuses, affamées.

Il recula et déposa une série de baisers brûlants le long de son cou, entre ses seins et jusqu'à son nombril. La respiration de la jeune femme devint laborieuse. Elle laissa échapper un grognement et, avec ses pieds, fit glisser son pantalon jusqu'à ses chevilles. Son désir était évident, elle tendait la main pour le toucher juste au moment où la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Ils étaient maudits.

Jack remit son pantalon en une milliseconde. Il lança le peignoir à Kate, attrapa son pistolet sur la table et se plaça près de la porte, tendu :

- Qui est là ?

Kate marmonnait des jurons en essayant de remettre le peignoir à l'endroit. Elle le passa et le maintint fermé pendant qu'elle ramassait la ceinture par terre.

- Hum… c'est moi… Brooklynn… la voisine, répondit une voix timide à l'extérieur.

Jack regarda Kate par-dessus son épaule, s'assurant qu'elle était présentable avant d'ouvrir. Elle ne put déchiffrer l'expression de son visage, mais s'il ressentait ne serait-ce que la moitié de ce qu'elle ressentait elle-même, il devait être tout aussi frustré. Il cacha le pistolet dans la plante en pot près de la porte.

C'était bien leur chance. Kate utilisa ses doigts pour démêler ses cheveux, avant de saisir la spatule et de commencer à tourner les œufs dans le wok.

Jack ouvrit la porte.

Elle adressa à l'adolescente un petit signe du bout de son ustensile,

faisant de son mieux pour avoir l'air détendu, même si ce n'était absolument pas le cas. Son corps bourdonnait encore de l'excitation suscitée par les mains et la bouche de Jack sur sa peau nue. Plus tôt il parlerait à la jeune fille et saurait quel était son problème, plus tôt ils pourraient reprendre là où ils s'étaient arrêtés.

Il passa la main dans ses cheveux en bataille :

- Qu'est qu'on peut faire pour toi, Brooklynn ?

- C'est mon père, il a un problème avec l'alcool… c'est pour ça, entre autres, que maman nous a amenés ici, elle soupira, elle pensait que rester loin de chez nous pendant un moment arrangerait tout. Elle avait tort : il est à nouveau saoul. Mon petit frère a peur, j'ai pensé que peut-être… comme vous deux vous avez l'air à peu près normaux… vous nous laisseriez rester ici quelques temps, du moins jusqu'à ce qu'il aille mieux.

Kate se sentait déçue, extrêmement frustrée et coupable en même temps.

Jack lui jeta un coup d'œil :

- Qu'est-ce que tu en penses, Kate ?

- Je croyais qu'elle s'appelait Samantha ?

Il se frotta la tempe :

- Elle s'appelle Samantha Kate Reed, il la regarda et haussa un sourcil, l'air tendu :

- Hein Sam, ça te pose un problème qu'ils restent ici quelques heures ?

- Non, non, bien sûr que non, répondit-elle, son regard s'égarant avec envie sur sa poitrine nue.

C'était un gros allumeur, voilà tout.

- On n'avait rien de prévu, dit-elle avant de se forcer à sourire, rien d'urgent.

Un éclair de déception traversa le beau visage de Jack avant qu'il se tourne à nouveau vers Brooklynn :

- Va donc chercher ton frère et revenez.

- Il est juste là. Adam, appela-t-elle, viens, ils ont dit qu'ils étaient d'accord. Ils ne font rien de spécial.

Adam entra, les épaules voutées. Kate estima qu'il était au moins trois ans plus jeune que Brooklynn. Ses long cheveux fillasses arrivaient jusqu'à ses épaules osseuses. Un seul piercing ornait son sourcil, et il avait un tatouage de squelette de la taille d'une pièce de vingt-cinq cents dans le cou.

Le gamin ne regarda aucun d'eux dans les yeux. Jack lui ébouriffa les cheveux, et si un regard pouvait tuer il serait tombé raide mort. Il conduisit les enfants au salon et leur montra l'assortiment de DVD et de jeux de société. Il dit aussi à Adam qu'il pouvait utiliser l'ordinateur lorsqu'il le vit lorgner dans cette direction.

Lorsque Jack revint enfin dans la cuisine, Kate lui jeta son T-shirt.
- Mets ça, tu veux ?

Chapitre 16

Le docteur Elizabeth Kramer fixait l'océan Pacifique, espérant que le doux clapotis des vagues sur le rivage l'aide à contenir un peu la colère qui pulsait dans ses veines :

- Je vous ai interdit de venir chez moi, dit-elle à l'homme debout près d'elle.

- J'ai laissé trois messages, lui répondit Roger, vous ne pouvez pas m'ignorer comme le reste de vos toutous. Je veux me tirer, et je veux le faire aujourd'hui.

Elle lâcha la rambarde qui entourait le balcon et se tourna pour lui faire face : le reptile qu'on accusait d'avoir tenté Eve était tatoué sur sa poitrine, révélé par l'ouverture en V de sa chemise.

- Vous voulez partir ? Qu'est-ce que ça signifie ? Nous ne sommes pas la mafia. Vous ne pouvez pas faire du mal à des innocents, puis venir chez moi comme si de rien n'était. Appelez Lou si vous avez un problème.

- Rien ne s'est passé comme prévu. Lou est à peu près aussi facile à coincer que le magicien d'Oz, et j'ai besoin de fric.

Elizabeth serra les dents. Roger Cott était l'homme le plus tête-brûlée et déraisonnable qu'elle ait jamais rencontré.

- Un enquêteur est venu poser des questions au sujet d'Amy Long, lui dit-elle, apparemment elle est dans un état critique. Il voulait savoir comment elle en était venue à habiter ici et travailler pour moi.

Sa voix était étonnamment calme, considérant la fureur qu'elle sentait monter en elle.

- C'est la procédure habituelle pour une enquête, de venir vous voir. Vous le savez.

- Si la fille parle, vous vous débrouillerez tout seul. Lou ne va pas être content.

Dans son arrogance, il broncha à peine :

- Je veux qu'un demi-million de dollars soit transféré sur mon compte offshore avant la fin de la semaine, sinon je vais demander à Harrison de fermer votre organisation.

- Mon organisation ?

Cette fois elle ne put s'empêcher de soupirer d'agacement. Elle regarda derrière lui, à l'intérieur de la maison, pour s'assurer qu'il n'y avait aucun serviteur par là, qui n'aurait rien eu de mieux à faire que d'écouter cette conversation privée.

Personne. Elle se rapprocha donc de Roger, inhalant son parfum :

- Lou m'a dit que le docteur Forstin avait peut-être laissé un disque derrière lui.

- Et alors ?

Elle soupira :

- S'il existe un disque et que vous et vos amis étiez au labo la nuit de la mort de Forstin, je dirais que vous n'êtes pas du tout en position de me menacer, ni moi ni qui que ce soit d'autre.

Il pointa un doigt dans sa direction :

- Laissez-moi m'occuper du disque, Elizabeth. Vous, occupez-vous de faire virer l'argent sur mon compte.

Il tourna les talons et sortit d'un pas rageur.

Son arrogance n'empêcha pas Elizabeth d'admirer son postérieur, alors qu'il se dirigeait vers la porte-fenêtre. Quel idiot.

Se rapprochant de l'écran, Jack lut un article concernant AidVac et la mort des deux scientifiques dont Kate lui avait parlé dans l'avion. Ils étaient pères de famille. Michael Lang avait découvert AidVac, il avait été tué par un chauffard qui avait pris la fuite.

Jack fit défiler la page et parcourut la copie d'un vieil article de journal. Intéressant.

« Robert Conrad, un témoin qui se trouvait sur les lieux lorsque l'accident s'est produit, a dit à l'Officier Gibson que monsieur Lang avait un comportement irrationnel, avant de traverser la rue en courant sans regarder d'un côté ni de l'autre. »

Le nom de Robert Conrad apparaissait une fois de plus. Bien qu'il ait été aussi aimable qu'un rat et que Jack ne l'ait jamais apprécié, il ne lui voulait pas de mal non plus. Il n'avait absolument pas envisagé qu'il pourrait mourir. Il n'en avait pas parlé à Kate, un peu plus tôt, parce qu'il pensait qu'elle avait assez de soucis comme ça. Un nouvel indice reliant le FBI à la mort d'un chercheur s'intéressant au sida ne ferait que lui causer des insomnies, aussi avait-il préféré garder ce détail pour lui.

Il se leva : il avait fait une longue sieste et ne tenait plus en place. Il n'arrêtait pas de penser au disque, il fallait qu'il se rende au labo de Forstin. Mais comment allait-il pouvoir s'éclipser sans que Kate le remarque ? Avant de sortir de la chambre d'amis, il s'arrêta à la porte pour écouter. Il entendit les enfants parler avec Kate dans le salon.

- Je ne comprends toujours pas, disait Brooklynn, comment Fred peut se souvenir aussi bien des cartes ?

- Il a cette drôle de puce mémoire dans son cerveau, lui répondit Kate, ce qui fit sourire Jack.

- Il a une puce dans son cerveau ? demanda Adam.

- Cool.

- Ce n'est pas une puce, dit Jack en les rejoignant, ça s'appelle une mémoire eidétique. Mozart l'avait, et aussi Bobby Fischer, un génie des échecs.

- C'est pas juste, dit Brooklynn, c'est de la triche.

- C'est pas parce que ta mémoire est tout le contraire d'eidétique que ça veut dire qu'il a triché, contra Adam.

Elle attrapa un cousin sur le canapé et le lança à la tête de son frère.

- Arrête, se plaignit ce dernier, j'essaie d'apprendre à madame Reed à utiliser un ordinateur, et elle a pas vraiment une mémoire eidétique non plus.

Madame Reed ? Il fallut une seconde à Jack pour se souvenir que Reed était le nom qu'il avait donné à Barbara Matthews. Il avait trouvé un autre ordinateur portable dans la chambre de la sœur d'A.J., qu'il avait installé pour que Kate et les enfants puissent l'utiliser.

Celle-ci détourna les yeux de l'écran assez longtemps pour froncer les sourcils en direction d'Adam.

- Maintenant mettez le curseur sur le mot que vous voulez chercher et appuyez sur Entrée, lui dit-il.

Il fallut un moment à Kate pour réussir à faire bouger le curseur avec la souris, mais elle parvint enfin à faire ce qu'Adam lui disait. Il lui fallut encore un moment pour se souvenir d'appuyer sur Entrée.

Kate sourit à Adam : il avait raison, elle n'avait vraiment pas une mémoire eidétique. En quelques secondes, tout ce qu'elle avait toujours voulu savoir sur Haïti apparut à l'écran. Tout était là, en couleurs. C'était chez elle. Elle essaya de refouler son émotion en parcourant les premières pages, revoir Haïti lui donnait envie d'y être en ce moment même. Elle en avait assez vu :

- Merci pour la leçon d'informatique, c'était amusant.

- Vous êtes sûre de ne pas vouloir faire un autre solitaire ?

- Non, il est à toi.

Elle se leva et se dirigea vers la chambre principale. Jack la suivit de près. Brooklynn était plongée dans un vieux film de Clint Eastwood, et Adam traficotait l'ordinateur.

Kate entra la première dans la chambre, Jack la suivit et referma la porte. Lorsqu'elle tourna les yeux vers lui, elle réalisa qu'elle le voyait maintenant sous un tout autre jour… un homme plutôt qu'un agent débutant… un ami plutôt qu'un ennemi.

Il avait été formidable avec les enfants : patient, compréhensif et gentil, il les avait questionnés sur la « situation chez eux », mais sans jamais se montrer agaçant ou trop insistant. Il savait y faire avec les gosses, avec les gens en général… et elle en particulier. Il lui donnait

envie de le croire, lorsqu'il lui promettait que tout allait s'arranger.

- Ecoute, dit-il, il y a quelque chose que je dois faire cette nuit et j'espérais que tu restes là avec les enfants jusqu'à mon retour.

Le T-shirt blanc qu'il avait passé lui moulait la poitrine et les bras, juste aux bons endroits. Ses cheveux avaient poussé depuis leur première rencontre, et il avait fini par craquer et emprunter un short kaki au beau-frère d'A.J. Elle croisa les bras :

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Il faut que j'aille au labo du docteur Forstin. Je veux voir s'il a laissé des indices qui pourraient m'innocenter.

Kate se dirigea vers la commode et commença à ouvrir des tiroirs et à fouiller dans les vêtements. Elle trouva un pantalon noir extensible, un T-shirt en coton noir à manches longues et une paire de chaussettes de la même couleur. Ensuite elle entra dans le dressing et revint avec une paire de tennis une pointure au-dessus de la sienne.

- Je viens avec toi. Qu'est-ce que tu penses faire des enfants ? demanda-t-elle en passant par-dessus sa tête la robe bain de soleil qu'elle portrait.

Jack commença à dire quelque chose, mais s'arrêta pour la regarder s'habiller à la place.

Elle enfila le T-shirt, et haussa un sourcil interrogateur dans sa direction lorsqu'elle remarqua son manège :

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- J'ai du mal à me concentrer quand tu fais un striptease.

Elle rit :

- Crois-moi, ce n'est pas un striptease. Je sais faire un striptease, ça, ça s'appelle s'habiller.

Il ne parut pas convaincu et ne détourna pas les yeux.

Elle enfila le pantalon et le tira jusqu'à sa taille :

- Là, je suis habillée. Satisfait ?

- Pas vraiment.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait des enfants ? demanda-t-elle à nouveau, est-ce qu'ils ne devraient pas rentrer chez eux ?

- Laisse-les faire, il parut songeur un moment avant d'ajouter :

- J'avais un ami, quand j'étais plus jeune, dont le père était alcoolique et violent. Je suis sûr que Barbara Matthews viendra les chercher quand elle jugera que c'est possible.

- Okay, dit Kate en se laissant tomber sur le bord du lit pour mettre ses chaussettes et ses chaussures.

Jack se frotta le menton :

- Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi tu te déguises en Johnny Cash ?

- Si tu vas au labo du docteur Forstin, moi aussi. Je ne vais pas rester ici à jouer les baby-sitters. J'ai besoin de faire quelque chose, et

j’ai aussi besoin de réponses. N’imagine même pas essayer de m’en empêcher.

Il sourit :

- Même pas en rêve.

Kate finit de lacer ses chaussures et ajouta :

- Je vais dire aux enfants de ne pas nous attendre.

Chapitre 17

Il était deux heures du matin lorsque Jack engagea le pick-up Chevrolet 1970 sur Miramar Road, à quelques kilomètres de San Diego, et à quelques rues du laboratoire du docteur Forstin. Le moteur pétarada et Kate se redressa sur son siège, les yeux écarquillés et aux aguets. On aurait dit qu'elle s'apprêtait à entrer dans une zone de combat, plutôt qu'à s'introduire dans un labo privé. Pas une seule fois elle n'avait piqué du nez pendant le trajet de plus de deux heures jusqu'à San Diego : elle était concentrée. Elle avait un pistolet à la ceinture et son couteau attaché à la cheville. Elle était prête à toute éventualité et ne laissait rien au hasard.

Jack pensait au docteur Forstin, il avait du mal à croire que peu de temps auparavant il s'était assis dans son bureau et lui avait parlé de se mettre à la recherche de Kate Huntley. Il lui était encore plus difficile de croire que le docteur Forstin était mort. Il l'avait tout de suite apprécié, c'était un homme sympathique… un père de famille, un homme bien qui voulait rendre le monde meilleur.

Jack tourna à nouveau à droite, puis se gara près du trottoir :

- Le labo est à un pâté de maisons, dit-il à Kate, je pense qu'on ferait mieux de laisser le pick-up ici et de continuer à pied, en passant par l'arrière.

Elle hocha la tête et ouvrit la portière.

Jack descendit du pick-up et prit une profonde inspiration. Il essayait de ne pas penser à Conrad : c'était peut-être un rat, mais personne ne méritait de mourir de cette façon.

Il sentit l'odeur de sel et d'algues qui provenait de l'océan. En écoutant attentivement, il pouvait entendre le léger ressac de la marée. Mais même ce bruit apaisant ne parvenait pas à le calmer.

Avec ses bas-de-caisse rouillés, sa peinture rouge écaillée et ses pare-chocs tordus, Jack était surpris que le pick-up marche aussi bien.

- J'imagine que la FBI surveille l'endroit, dit-il en tirant un sac rempli d'outils de derrière son siège. Il était équipé d'une ceinture qu'il passa autour de sa taille.

Kate mit un bonnet sur sa tête. Avec ses vêtements sombres, elle était presque invisible dans la nuit.

- Prête ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête :

- Je te suis.

Jack maintint un bon rythme. Un chien aboya au loin, pendant un

moment ils durent suivre la route, sans aucun arbre ou buisson pour les cacher. Il accéléra l'allure. Dès qu'ils le purent, ils coupèrent par une allée entre deux immeubles. Il apercevait le labo au loin. Une lumière extérieure s'alluma alors qu'ils passaient devant un autre bâtiment commercial, elle avait peut-être été déclenchée par un détecteur de mouvement, mais il n'allait pas prendre de risque. D'un geste de la main il montra un grillage devant eux : ils devaient se dépêcher. Jack s'arrêta au grillage et joignit les mains pour aider Kate à passer par-dessus, mais elle était quelques pas devant lui et déjà en haut, en train de l'attendre.

Il soupira.

- Jack, dit-elle, qu'est-ce que tu fais ?

- Rien du tout, murmura-t-il en commençant à escalader.

Lorsque ses pieds touchèrent le sol de l'autre côté, il regarda alentour et secoua la tête en apercevant Kate qui se faufilait par une fenêtre à l'arrière du bâtiment. Il courut dans cette direction. Elle avait ouvert la porte de secours avant qu'il n'ait pu trouver comment faire passer ses épaules par l'étroite fenêtre.

Elle lui fit signe d'entrer. La porte se referma avec un cliquetis derrière lui.

Le labo était une grande salle peu éclairée qui contenait des équipements high-tech, dont plusieurs microscopes et pompes à vide. Des tubes à essai et des bouteilles couvraient une longue table sur la droite. Des ordinateurs et des placards s'alignaient contre le mur de gauche. Jack enjamba le ruban jaune qui marquait la scène du crime et s'assit devant l'ordinateur principal. Tout paraissait être exactement comme le jour de sa visite au docteur Forstin : pas de taches de sang, juste un ruban qui protégeait l'endroit où il avait été assassiné, qui se trouvait être celui sur lequel Kate et lui se concentraient.

Pendant qu'elle parcourait les dossiers, Jack démarra l'ordinateur. Il regarda le plafond et les alentours pour voir s'il y avait une caméra. Rien. Ses yeux suivirent le cadre de la fenêtre. Nada. Avec Kate ils avaient longuement parlé pendant le voyage de ce qu'ils allaient chercher et de ce qu'ils espéraient découvrir. Ils avaient besoin d'indices, n'importe quoi qui puisse leur indiquer la raison pour laquelle quelqu'un voulait tuer le docteur Forstin.

Kate se concentrait sur le lien entre la mort du docteur et celle de son père. Jack espérait trouver quelque chose qui l'aide à prouver qu'il n'était pas le meurtrier… une lettre ou un email indiquant que le docteur Forstin était sur le point de faire une importante découverte.

Il était facile de voir qu'on s'était déjà occupé du disque dur : Jack s'y attendait. La plupart des fichiers dataient d'un mois, ce qui signifiait que tous ceux qui avaient été créés dans les trente derniers jours avaient été effacés.

Il chercha dans les tiroirs du bureau, pour voir s'il y trouvait des disques. Le docteur Forstin avait paru particulièrement calé en informatique, si c'était bien le cas il n'aurait pas simplifié la tâche des gens qui voulaient lui voler des données. Et au minimum il aurait conservé des sauvegardes de tout ce qui avait de l'importance. Il aurait pu cacher des fichiers sur un autre compte. Jack tapota sur le clavier.

- Allez, docteur Forstin, montrez-moi de quoi vous êtes capable.

Il commença par les noms de personnes que Forstin avait pu connaître. Du coin de l'œil il aperçut une photo de son chien. Jack avait eu un labrador chocolat quand il était enfant, et ils en avaient parlé lors de sa visite. Le docteur avait dit que son chien s'appelait Ireland, parce que c'était de là que venaient ses grands-parents.

Jack tapa ce nom.

- Bingo.

Le curseur clignota : il fallait un mot de passe.

- Quel était le prénom de la femme du docteur Forstin ? demanda-t-il à Kate.

- Mary.

Il tapa « Mary ».

Rien. Il essaya « Bingo ». Rien. Il s'enfonça dans la chaise.

- Et leurs enfants ?

- Je ne m'en rappelle pas, dit-elle sans se retourner, mais le docteur Forstin appelait sa femme Kiwi parfois, quand il me parlait d'elle. Je trouvais que c'était plutôt mignon.

Jack tapa « Kiwi ».

- Tu es géniale.

Les types qu'Harrison avait envoyés au labo pour récupérer les données avaient fait un boulot de sagouins. Une douzaine de fichiers apparurent et remplirent l'écran. Jack farfouilla dans les tiroirs jusqu'à ce qu'il trouve une boîte de CD vierges. Il en glissa un dans le lecteur, appuya sur quelques touches et attendit que les fichiers soient transférés. Après quelques instants ce fut fait, il glissa le disque dans sa poche et éteignit l'ordinateur juste au moment où deux rayons lumineux éclairaient la pièce. Des phares de voiture.

Jack s'aplatit au sol. Kate serra un fichier contre sa poitrine et en fit autant. Ils rampèrent loin de la fenêtre, jusqu'au coin le plus reculé de la pièce. Ils avaient besoin de plus de temps. Kate glissa le dossier sous son T-shirt et sa ceinture. Elle rampa jusqu'à la table et poussa un microscope pour pouvoir y grimper.

Les phares clignotèrent et s'éteignirent. La pièce était sombre à nouveau. Une portière s'ouvrit et se referma.

Kate se mit debout sur la table et souleva l'un des panneaux du plafond, au-dessus de sa tête. Jack grimpa près d'elle et accéléra le

processus en lui poussant les fesses. Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il lui fit un clin d'œil et la suivit, puis replaça rapidement le panneau, juste au moment où une clé tournait dans la serrure.

- Où tu as trouvé la clé ? demanda une voix d'homme.

- La femme de ménage, répondit une autre voix, tout aussi masculine : un américain.

- Aussi facile que voler un bonbon à un gosse.

Un frisson remonta le long de la colonne vertébrale de Jack : il connaissait la seconde voix, mais d'où ?

La porte se referma. Des bruits étouffés leur parvinrent.

Kate rampa jusqu'au milieu de la poutrelle. Si elle tombait, elle passerait à travers le plafond. *Pourquoi ne se tenait-elle pas tranquille ?* Cette femme serait capable de le rendre fou. Il ne pouvait la retenir sans faire de bruit, aussi la suivit-il plutôt.

- Hé, regarde ça Patrick !

Jack se figea. Patrick. Patrick Monahan de l'Unité 2… il aurait dû s'en douter. A.J. avait dit qu'il avait vu Monahan avec Harrison. Il entendit le bruit de l'ordinateur, suivi du cliquètement des touches du clavier.

En équilibre sur une poutrelle, Kate s'arrêta devant lui.

Jack se tortilla sur la sienne : il était plus grand qu'elle, et pas tout à fait aussi agile.

Kate pointa un doigt vers le bas.

Il y avait une fente dans l'un des panneaux. A travers, il aperçut un homme assis devant l'ordinateur.

- Tu trouves quelque chose ? demanda une voix.

- Putain de merde, Patrick tourna la tête, quelqu'un est entré sur cet ordinateur. Et récemment.

L'autre s'approcha et regarda par-dessus son épaule.

- Putain de merde ! répéta Patrick, il se leva si vite qu'il renversa presque la chaise.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Patrick pointa l'écran du doigt :

- Quelqu'un s'est connecté à 2h12, il regarda sa montre, il est 2h21, qu'est-ce que ça te dit ?

L'autre alla jusqu'à la fenêtre et la poussa.

- Ils sont entrés par là.

La pièce fut soudain calme, trop calme.

Jack se figea dans une position inconfortable, dans quelques minutes sa jambe droite serait engourdie s'il ne bougeait pas. Kate avait dû lire sur son visage, car elle secoua la tête. Le disque tomba de sa poche et glissa sur le panneau du plafond.

- T'as entendu ça ?

L'un des hommes avança de quelques pas, jusqu'à ce que son regard tombe sur la fente dans le panneau. C'était l'acolyte de Patrick, un type que Jack ne reconnut pas. Il sortit un pistolet et le pointa vers le haut, juste entre les deux yeux de Jack.

Kate et Jack se tinrent immobiles.

Patrick rejoignit son partenaire et leva la tête, il poussa le bras de l'autre vers le bas.

- Je n'ai rien entendu du tout. Ne commence pas à tirer sur tout ce qui bouge.

- Je crois qu'il y a quelqu'un là-haut.

Les deux jambes de Jack commençaient à avoir des crampes. Il ne savait pas combien de temps il pourrait rester immobile, surtout dans la position où il se trouvait, à cheval sur une poutrelle.

- Prends la lampe de poche et va jeter un coup d'œil.

Un bruit de pas se fit entendre et l'homme traversa la pièce. La table qui se trouvait dans le coin grinça. Quelqu'un grimpait dessus et allait les débusquer. Kate se pencha vers Jack et enfonça un doigt dans son épaule. Lorsqu'il regarda dans sa direction, elle pointa le doigt vers le bas. Elle allait sauter, passer à travers les panneaux et quoi ? Se casser le cou ? Ses chances de tomber sur Monahan étaient minces, voire inexistantes.

Jack secoua la tête.

Elle se mit en position, s'apprêta à sauter.

- Putain de merde, viens voir ça ! dit Patrick.

Kate s'agrippa à la poutrelle et chancela légèrement, avant de retrouver son équilibre et de parvenir tant bien que mal à rester où elle se trouvait. Jack prit une profonde inspiration.

- C'est une putain de caméra de surveillance là-haut, non ? demanda Patrick.

L'autre était sur la table et essayait toujours d'atteindre le panneau.

- Ca parait trop petit pour être une caméra vidéo. Et pourquoi le docteur l'aurait mise à cet endroit… en face de son poste de travail ? Pourquoi pas face à la porte d'entrée, ou à l'extérieur ?

Patrick renifla :

- Bon sang, je n'en sais rien. Lou n'a jamais parlé d'une putain de caméra de surveillance.

Lou. Kate avait mentionné ce nom dans l'avion. Jack se promit de demander à A.J. de vérifier dans les fichiers du FBI s'il existait quelqu'un qui le portait.

- On va avoir besoin d'une échelle pour monter jusque là et regarder s'il y a un enregistrement à l'intérieur, dit le partenaire de Patrick.

- Pas le temps de chercher une échelle, grogna celui-ci, tout ça a

déjà pris trop longtemps. Remonte sur cette table, ordonna-t-il, et passe par un de ces panneaux. Tu pourras peut-être atteindre la caméra de là-haut.

- Et si je ne peux pas ?

- Je ne sais pas, je t'enverrai un marteau. Monte juste là-haut et retire cette putain de caméra !

L'homme se dépêcha de retraverser la pièce. Jack pouvait entendre Patrick fouiller dans les placards, probablement à la recherche d'un marteau ou d'un objet lourd.

Le panneau par lequel Jack et Kate étaient passés racla contre le plafond. Jack vit le bout des doigts de l'homme pointer par le trou et tâtonner pour trouver une prise.

Il attrapa son pistolet.

L'acolyte de Patrick marmonna une suite d'insanités.

Une alarme se déclencha à l'extérieur… un bruit haut-perché et assourdissant qui lui vrilla les oreilles. Kate couvrit les siennes.

Les doigts disparurent et le panneau retomba en place. Les deux hommes se mirent à courir dans la pièce, qu'une lumière vive éclaira. A nouveau des phares.

- Quelqu'un est en train de voler notre putain de voiture !

La porte du labo s'ouvrit et se referma. Jack ne perdit pas de temps, il n'était pas sûr que les deux hommes soient sortis, mais n'avait pas le luxe de s'en soucier. Malgré ses jambes ankylosées qui ne lui obéissaient qu'à moitié il rampa sur la poutrelle, ignorant les mugissements de l'alarme et se concentrant sur la caméra. Il dit à Kate de se tenir tranquille pendant qu'il passait au-dessus d'elle, ce qu'il réussit en moins de deux secondes. Lorsqu'il atteignit le bout de la poutrelle il entendit les hommes revenir.

Ils devaient crier pour s'entendre par-dessus le bruit de l'alarme.

- Il n'y a plus personne, dit Patrick, tu as laissé la porte ouverte espèce d'idiot, quelqu'un essayait sans doute de voler un truc.

Pas de réponse.

- Prends tes affaires.

- Et la caméra de surveillance ?

- La police va arriver d'une minute à l'autre, j'entends déjà leurs putains de sirènes. Il faudra qu'on revienne plus tard.

Les deux hommes parcoururent la pièce, rassemblant leurs affaires. Dès que le cliquetis de la porte se fit entendre, Jack souleva le panneau et tendit la main vers la caméra. Encore quelques centimètres et il pourrait la toucher, il n'avait jamais vu une caméra aussi petite.

Kate était déjà en train de se glisser par le panneau à l'autre bout de la poutrelle.

- Jack, il faut qu'on sorte de là !

- Vas-y, s'il y a une bande ou un disque dans ce truc, ça pourrait

être la preuve dont j'ai besoin pour m'innocenter.

- Tu ne crois pas que le FBI l'aurait déjà récupéré ? demanda-t-elle.

- Si c'était le cas, Patrick aurait été au courant.

- Tu connais ce type ?

- Ouais, il bosse avec moi à la Division Informatique, du moins il bossait avec moi.

Elle ne répondit rien.

- Ca ne ressemble pas à une caméra de surveillance normale. C'est beaucoup plus petit que tout ce que j'ai vu jusque là. Je crois que Forstin savait qu'il était en danger et a installé la caméra juste pour ça.

Jack leva le bras et tendit les doigts aussi loin qu'il le put :

- Je la tiens presque.

Kate se laissa tomber par l'ouverture et atterrit au sol en douceur, comme un chat.

Jack appuya sur un bouton. *Clic*. Un disque miniature fut éjecté.

Les sirènes de police étaient juste devant la porte.

Kate le regarda d'en bas.

- Jack, maintenant ! Sors de là.

Il attrapa le disque et le lui lança. Elle le saisit d'une seule main. Ensuite il lui jeta les clés du pick-up.

- Si je ne suis pas de retour demain matin, dit-il, donne le disque à A.J. quand tu le verras. S'il ne revient pas à la maison de sa sœur, il habite à Burbank. Son nom de famille est Hanson.

- Je ne pars pas sans toi.

- Il le faut. Tu es mon seul espoir.

Des pneus crissèrent sur le gravier.

- File !

Il n'eut pas besoin de le répéter. Elle lui lança un dernier regard avant de sortir par la porte de derrière, quelques secondes seulement avant que le premier policier n'entre dans le labo.

Il était trop tard pour que Jack s'éloigne de l'ouverture, il resta immobile. Un autre flic pénétra dans la pièce, pistolet au poing. Il regarda alentour, lentement, et avant que Jack puisse dire ouf il leva la tête vers lui, jusqu'à ce qu'il ne voie plus que le blanc de ses yeux.

Kate sauta par-dessus le grillage. Dès que ses pieds touchèrent le sol elle sentit une main sur son épaule, elle attrapa le bras et le tordit.

- Aïe !

Elle avait étendu le type sur le dos avant qu'il puisse compter jusqu'à un, elle attrapa le couteau fixé à sa cheville.

- C'est moi… Brooklynn !

Kate laissa le couteau où il se trouvait et tira la gamine par sa chemise, assez près pour apercevoir son visage.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- J'ai… je vous ai entendus toi et Fred… Jack, quel que soit son nom, parler dans la chambre, et je me suis cachée à l'arrière du pick-up. Je… je suis désolée.

Kate lâcha sa chemise et la secoua légèrement par l'épaule. Ce n'était qu'une enfant, se rappela-t-elle.

- Est-ce que tu as une idée du danger dans lequel tu t'es fourrée ?

Elle laissa retomber ses mains et soupira. Merde. Elle avait manqué coller un couteau sur la gorge de la gamine. Regardant alentour, dans un état de frustration intense, elle lui tendit la main et l'aida à se relever.

- Tu as laissé ton frère tout seul à la maison ?

- Hum, non. Pas exactement. Il est là-bas, derrière ces buissons… Brooklynn pointa du doigt l'autre côté de la rue. Je lui ai dit de surveiller l'avant du bâtiment pendant que je m'occupais de l'arrière.

- Super, murmura Kate, vraiment super.

- On a fait fuir ces types, mais les flics sont arrivés quand Adam a déclenché l'alarme de la voiture. Un des voisins a dû les appeler pour signaler le tapage.

Kate croisa les bras, montrant à Brooklynn qu'elle n'était pas contente, même si elle admirait son audace et appréciait son aide.

- C'était cool, tu sais, la façon dont tu m'as jetée par terre, dit la jeune fille.

Exaspérée, Kate secoua la tête et traversa la rue, Brooklynn sur ses talons.

Elle repéra Adam derrière les buissons au moment où la porte d'entrée du laboratoire s'ouvrait. L'un des flics poussa Jack en direction de la voiture de police. Ses mains étaient menottées derrière son dos.

Kate se demandait ce qu'elle allait pouvoir faire.

Le flic poussa Jack à l'arrière de la voiture de patrouille, referma la portière et rentra dans le labo.

A l'instant où il disparut à l'intérieur du bâtiment, Adam bondit. Il était de l'autre côté de la rue et près du véhicule avant que Kate puisse protester. Il tira un objet long et métallique de la ceinture de son pantalon et le planta dans la serrure de la portière passager. Avec un peu de mal, elle finit par s'ouvrir. Adam se glissa sur le siège et, pendant environ cinq secondes, Kate ne le vit plus du tout. Il finit par reparaitre et ouvrit la porte arrière.

Quelques secondes plus tard deux ombres, l'une grande et l'autre minuscule, traversèrent la rue et se dirigèrent vers elle et Brooklynn. Une fois qu'ils furent tous cachés derrière les buissons, Adam utilisa le

même objet métallique pour retirer les menottes de Jack. Sans dire un mot ils partirent en courant, à la file indienne, à travers les buissons et contournant des rangées irrégulières d'arbustes décoratifs, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de revenir sur le trottoir. Pendant un moment le seul bruit qu'ils entendirent fut celui de leurs pas étouffés.

L'odeur subtile d'air marin rappela à Kate sa maison. Elle prit une grande inspiration et continua à avancer à un rythme soutenu. Jack était devant, Adam sur ses talons. Brooklynn venait ensuite et Kate fermait la marche. *Une belle famille heureuse*.

Jack se glissa au volant du vieux pick-up. Kate lui lança les clés, puis fit signe aux enfants de monter près de lui, jusqu'à ce que tous les quatre soient serrés comme des sardines sur le siège avant. Le moteur démarra au quart de tour. Jack prit la route, on n'entendait aucune sirène. Un moment plus tard il empruntait l'autoroute et se dirigeait vers Spring Valley.

- Vous deux, vous allez avoir des problèmes, dit Kate aux enfants d'un ton ferme, vous auriez pu vous faire tuer.

Une courte pause s'ensuivit.

- Et votre mère, ajouta-t-elle, elle se fait probablement un sang d'encre.

- On a appelé pour dire qu'on passait la nuit chez vous.

Kate soupira.

Jack sourit.

- Ca n'a rien de drôle.

- Désolé, dit-il, mais elle voyait bien qu'il ne l'était pas du tout.

Elle dirigea alors sa frustration sur Adam, qui était collé contre elle :

- Et toi, donne-moi cette tige en métal que tu as utilisée pour entrer dans cette voiture, une voiture de police, rien moins que ça.

Il lui jeta un regard penaud et la lui tendit :

- C'est un crochet.

- Tu as eu ça où ?

- Il l'a sans doute commandé au téléachat, expliqua sa sœur.

Adam lui donna un coup dans les côtes.

- Je l'ai pris dans la voiture qui s'est pointée avant que les flics arrivent. Mon copain en a un, c'est facile à utiliser.

- Ca a bien marché, approuva Jack, mais les sourcils froncés de Kate l'amenèrent à se racler la gorge et à ajouter :

- Elle a raison : aucun de vous deux n'aurait dû venir, ce n'était pas bien.

Adam écarquilla les yeux :

- Mais…

- Pas de mais, le coupa Kate, je suis vraiment furieuse pour le moment.

Adam et Brooklynn gardèrent les yeux fixés sur la route.

Kate jeta un regard par-dessus son épaule : il n'y avait que quelques voiture derrière eux, rien d'inquiétant.

- Ne le refaites jamais plus. Fred et moi, on ne veut pas que vous finissiez derrière les barreaux.

Brooklynn leva les yeux au ciel :

- On sait qui vous êtes. Vous pouvez arrêter vos histoires de Fred et Wilma.

Kate la regarda :

- Comme tu le sais ?

- Adam a vu votre photo dans la Tribune de Victorville il y a quelques jours, quand on s'est arrêtés à l'agence pour récupérer les clés de la maison. Il a reconnu Jack, ou Fred, dès qu'il est entré chez vous. Et le nom du chien c'est Barney, c'est ça ?

Il y eut un instant de silence avant que Kate ne dise :

- Le chien s'appelle Barney, mais il n'est pas à nous.

- Qu'est-ce qui est arrivé à ses propriétaires ? voulut savoir Adam, vous les avez tués et enterrés quelque part ?

- Je n'ai tué personne, dit Jack.

Adam parut déçu :

- Tu es vraiment un agent du FBI ?

Le soupir qu'il poussa lui attira la sympathie de Kate… Pauvre Jack, piégé par ses propres collègues.

- Oui je le suis, répondit-il.

- Je vais être arrêté pour avoir forcé cette voiture de police ? demanda Adam.

Le silence de Jack mit le petit garçon sur des charbons ardents, avant qu'il ne réponde :

- Non, tu ne seras pas arrêté. Et même si ce que tu as fait était mal et très dangereux, merci de ton aide.

Adam sourit.

- Pas de quoi, dit Brooklynn.

Kate ne prononça plus un mot. Elle garda les yeux fixés sur la route, une route qui ne pouvait conduire qu'à plus de souffrances et de douleur. Etre avec Jack et les enfants lui rappelait ce que c'était que de faire partie d'une famille. Elle ferma les yeux et essaya de se concentrer sur son père, la raison de sa présence ici. Pour la première fois depuis des années, elle eut du mal à se le remémorer clairement. Elle dut se concentrer pour se souvenir de sa mâchoire carrée, de ses cheveux sombres et argentés et de ses yeux marron si chauds. Le souvenir de l'amour de son père l'avait maintenue en vie pendant toutes ces années, surtout au début, lorsqu'elle était perdue et terrifiée, et tellement seule. Mais la nuit dernière, lorsqu'elle avait fermé les yeux avant de s'abandonner au sommeil, elle avait vu une

mâchoire pas tout à fait aussi carrée que celle de son père, et une chevelure épaisse qui encadrait des yeux bleus fascinants… ceux de Jack.

Chapitre 18

A.J. leva le nez de son bureau, surpris de voir Patrick Monahan appuyé contre la cloison métallique.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Harvey et quelques autres te cherchent, répondit-il.

- Pourquoi ?

- Une réunion InfraGard… tu sais, pour faire le lien avec les communautés locales et travailler ensemble à mieux protéger l'Amérique.

- Hmmm.

Il se pencha à nouveau sur ses papiers. Il voulait en terminer rapidement, on était lundi et il prévoyait de partir tôt : Becky et lui avaient quelques trucs à faire avant d'aller dîner chez Canes, où ils entendraient plusieurs groupes de musiciens susceptibles d'animer leur mariage.

- Tu as su pour Conrad ?

A.J. se la joua cool :

- Non, quoi donc ?

- Il a été retrouvé mort dans une cabine téléphonique, près d'une station de bus Greyhound.

- Sans déconner ?

- Sans déconner.

A.J. attendit que Monahan se lasse et parte, mais il restait là, aussi posa-t-il son stylo près de la pile de paperasses :

- Qu'est-ce que tu veux Monahan ? Pourquoi est-ce que tu es venu me dire ça ?

- Je ne sais pas.

D'une pichenette, il ôta une peluche de son pantalon.

- Je suppose que je voulais juste voir comment tu réagirais à l'annonce de la mort d'un collègue.

- Et comment j'étais ?

- Comme je m'y attendais, toujours aussi décevant.

- Tu es un drôle de type, Monahan. Je vais te dire, j'aurais réagi de la même façon si c'était toi qui avait été retrouvé mort dans une cabine téléphonique et que Conrad me posait ces questions débiles.

Monahan émit un petit tsss-tsss et dit :

- Je ferais attention si j'étais toi, Hanson. On sait ce que tu fricotes.

- Eh bien c'est super Monahan, parce que devine quoi ?

L'interpellé haussa un sourcil curieux.

- Si j'étais en retard ce matin, c'est parce que j'avais un rendez-vous à prendre avec le directeur. Il sera à Los Angeles à la fin de la semaine.

A.J. prit une pile de papiers sur le coin de son bureau et les agita sous le nez de Monahan :

- Il va être très intéressé par tes notes de frais. On dirait que tu as pas mal bougé dernièrement.

Il posa les papiers et attrapa une autre pile :

- Et tes factures téléphoniques aussi, elles sont vraiment intéressantes.

Il feuilleta les documents et s'arrêta à une date précise :

- Cette page en particulier montre tous les appels que tu as passés depuis ton Blackberry, ce qui est intéressant c'est que tu étais tout près du bureau du docteur Forstin le soir de son meurtre. Simple coïncidence ?

Monahan pâlit.

- Ouais, pense à ça cette nuit mon pote. Je sais ce que tu trafiques, et dans pas longtemps le directeur sera au courant aussi.

A.J. resta deux heures de plus. Il quitta le bureau sans se soucier de traiter le reste de sa paperasse. Il était fatigué et, avec tout ce qu'il s'était passé dernièrement, il avait besoin de prendre Becky dans ses bras et de la serrer contre lui. Peut-être parviendrait-il à la convaincre de rester à la maison ce soir, et d'aller écouter les groupes pour leur mariage un autre jour.

Il grimpa dans sa Jeep et resta assis un moment, le temps de mettre son oreillette Bluetooth pour pouvoir écouter ses messages tout en conduisant. Alors qu'il rejoignait le trafic et se frayait un chemin jusqu'à la voie la plus à gauche, il remarqua que les voitures ralentissaient pour faire place à un camion de pompiers. Il lui céda le passage, comme tout le monde, et appuya sur le bouton pour écouter ses messages. Becky avait appelé un peu plus tôt, alors qu'il repartait il entendit sa voix :

« Chéri, je sais que tu es occupé, alors j'ai pensé que je pourrais rapporter ton smoking au magasin de location, mais je ne trouve pas ta ceinture. Tu te souviens, celle que tu ne voulais pas mettre ? Je suis presque sûre que tu l'as laissée chez toi, alors je vais passer la prendre. J'ai trouvé les boutons de manchettes qu'on cherchait l'autre jour, mais ils vont peut-être quand même nous facturer une pénalité, parce que tu as des taches de rouge à lèvres sur le col de ta chemise. Vilain garçon, va. »

Son rire flotta sur la ligne téléphonique et le fit sourire. Du moins jusqu'à ce qu'il se souvienne qu'il n'était pas retourné à son

appartement depuis qu'il s'y était arrêté et avait constaté qu'on s'y était introduit. Il n'avait aucune envie que Becky tombe sur quelqu'un là-bas. Il composa son numéro, et écouta la sonnerie tout en tapotant du bout des doigts sur le volant.

- Allez Becky, décroche.

La *Marche nuptiale* se fit entendre. Il secoua la tête à la pensée de Becky en train de se creuser les méninges pour trouver comment la mettre sur son téléphone. Elle était technologiquement inepte, c'était le moins qu'on puisse dire, elle devait avoir rendu visite à son frère.

Après le bip il laissa un message :

- Hey chérie, c'est moi. J'adore le morceau de musique, c'est trop mignon, mais j'aimerais bien que tu répondes au téléphone. Ne va pas à mon appartement, d'accord ? J'ai eu des visiteurs inattendus, et il faut que je vérifie certaines choses avant que qui que ce soit y entre. Rappelle-moi.

D'autres sirènes se firent entendre, tandis qu'un nouveau camion de pompiers et une ambulance passaient en trombe. Il regarda le ciel pour voir s'il apercevait de la fumée. Il y avait pas mal d'incendies à cette période de l'année, et la dernière chose dont Los Angeles avait besoin, c'était d'encore plus de fumée dans l'air.

Les deux véhicules d'urgence prirent la sortie suivante, qui se trouvait être celle qu'il aurait empruntée pour se rendre à son appartement. Les battements de son cœur s'accélérèrent légèrement. Jusqu'à cet instant il avait prévu de se rendre directement chez Becky, une dizaine de kilomètres plus loin sur l'autoroute, mais quelque chose lui disait de suivre l'ambulance. Il n'aimait pas le cours de ses pensées. Il ne pouvait supporter l'idée que quelque chose arrive à Becky, aussi appela-t-il son numéro et écouta-t-il à nouveau la musique.

Où était-elle ?

A.J. ne se souvenait pas d'une seule fois où elle n'avait pas répondu au téléphone quand il l'appelait. Il prit la même sortie que le camion de pompiers, puis à droite sur la Cinquième et à gauche sur Olive street. Il était sur le point de laisser un nouveau message à Becky lorsqu'il aperçut des voitures de police et des véhicules d'urgence garés en face de son appartement.

Il fit monter sa Jeep sur le trottoir, au coin de la rue, et bondit dehors. Ses yeux passèrent d'une voiture à l'autre le long de la rue, c'est alors qu'il la vit… la Jetta noire de Becky. Même plaque minéralogique, même pendeloque en cristal ridicule attachée au rétroviseur.

Où pouvait-elle bien être ?

L'air était rempli de cendres, tout comme son esprit se dit-il en se dirigeant vers son appartement. De la fumée partout… mais ce qui le

marquait le plus, c'était les débris éparpillés dans toute la rue. Des détritus et des morceaux de quoi ? Du bois, du verre, des vêtements, des morceaux de métal tordus ? Qu'est-ce qu'il se passait ? Il marcha sur un réveil matin cassé. C'était le sien. Que foutait son réveil au beau milieu de la rue ?

Où était Becky ?

Des ambulanciers portaient une civière. A.J. se précipita, sautant par-dessus des blocs de ciment et des débris, il arracha le drap et vit qu'il s'agissait de son voisin, monsieur Pitzer. Son regard passa du pauvre corps à l'ambulancier :

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

- Une bombe a explosé. A en juger par les dommages causés au bâtiment, on dirait qu'ils l'avaient attachée au poêle à gaz.

- Est-ce que vous avez vu une jeune femme, environ un mètre soixante-cinq, cheveux foncés ?

Les ambulanciers reprirent leur chemin, secouant la tête tout en relevant les roues pour glisser monsieur Pitzer dans leur véhicule. A.J. monta les escaliers deux à deux, évitant les flics qui tentaient de l'empêcher d'aller jusqu'à sa porte d'entrée. Il n'y avait plus de porte d'entrée, elle avait été réduite en bouillie par l'explosion. Plus rien n'était pareil. Son salon était méconnaissable… rien que des gravas. Il n'y avait plus d'escaliers menant à sa chambre. A l'endroit où s'était trouvée la cuisine, deux pompiers déplaçaient du plâtre et des pierres, creusant pour dégager quelque chose tandis qu'un seul ambulancier, une bonbonne d'oxygène à la main, les regardait et attendait.

A.J. s'approcha, trébuchant sur des morceaux de béton. Elle était là. Becky. Une main pâle émergeait des décombres. Sa bague de fiançailles brillait comme un phare parmi les débris et les cendres.

- Becky, dit-il en se dirigeant vers elle, Becky.

L'un des pompiers le regarda et secoua la tête.

- C'est ma fiancée, lui dit A.J., on se marie le mois prochain.

Il tomba à genoux et rampa jusqu'à elle pendant que les pompiers continuaient à déblayer les gravats, tentant de la dégager. Il posa la joue contre ses doigts :

- Ne me quitte pas, Becky.

Il embrassa chaque doigt, chercha son pouls. Rien.

- Je suis désolé monsieur, mais vous allez devoir sortir et nous laisser travailler.

A peine capable de respirer, A.J. commença à déplacer des morceaux de brique et de pierre. Sa poitrine était lourde et son esprit engourdi.

- Je ne vais nulle part, pas sans Becky.

Chapitre 19

Un coup frappé à la porte de la chambre d'hôtel fit bondir Harrison sur ses pieds. Pour éviter de laisser des traces écrites il avait payé la chambre en liquide. Il fallait de la discrétion, et il ne pouvait plus prendre le risque de parler à Monahan au téléphone.

Roger Cott était assis dans un fauteuil, dans le coin de la pièce. Lou l'avait envoyé à Los Angeles pour aider à régler le problème de Coffey une bonne fois pour toutes. Même si Roger était l'un des quatre associés qui dirigeaient la FTS, Harrison ne l'avait rencontré qu'à une seule occasion. Il avait rasé sa barbe depuis la dernière fois : sans ses moustaches, son visage paraissait plein de rides et couperosé. On aurait dit que le pauvre homme avait fait un aller-retour en enfer.

Harrison ouvrit la porte et fit entrer Patrick Monahan. Il jeta un coup d'œil dans le couloir vide, referma et se tourna vers le nouvel arrivant :

- Qu'est-ce qu'il s'est passé au labo la nuit dernière ?

- Je ne sais pas, j'ai pris Jesse avec moi pour aller voir de quoi il retournait.

Le sang monta au visage d'Harrison :

- Je t'avais dit de ne mêler personne d'autre à tout ça.

- C'est mon cousin, il est allé en prison tellement souvent que ça t'en donnerait le tournis. Il n'est pas dangereux. De toute façon, quelques minutes après notre arrivée j'ai remarqué que quelqu'un avait tripoté l'ordinateur de Forstin peu de temps avant. Ensuite j'ai repéré une caméra de surveillance. Un tout petit truc, je n'ai jamais rien vu d'aussi minuscule.

- Où est-elle ?

- L'alarme de ma voiture s'est déclenchée, après l'avoir arrêtée j'ai entendu des sirènes.

- Et alors ? Tu es un putain d'agent du FBI, la première organisation des USA ! Et tu t'enfuies devant la police ?

- Je ne pouvais pas prendre de risques avec Jesse sur place. Ils l'auraient arrêté, il est déjà recherché pour huit cambriolages et…

- Oh bon sang, ferme-la.

- Qui c'est ?

Monahan fit un geste en direction de l'homme calmement assis dans le coin de la chambre.

- Appelle-moi Roger, dit celui-ci.

- Donne-moi la caméra, ordonna Harrison, ignorant l'autre.

- Je ne l'ai pas. Quand j'y suis retourné il était trop tard : elle était toujours là, mais vide.

Harrison jura à mi-voix. Maîtrisant sa colère, il reprit calmement :

- Tu penses qu'il y avait quelque chose dedans, pour commencer ?

Monahan hocha la tête :

- Je crois que j'ai vu une lumière rouge qui clignotait la première fois que j'ai repéré la caméra. Elle ne clignotait plus quand je suis revenu.

- Qui a le disque, selon toi ?

Monahan déglutit :

- Je pencherais pour Jack Coffey. Sinon j'aurais dit son copain A.J. Hanson, mais je me suis occupé de lui en mettant une bombe dans son appartement. Il devrait être en train de chanter avec les anges, à l'heure qu'il est.

Les poings d'Harrison se serrèrent : les agents tombaient comme des mouches autour de lui, pourtant le seul encore en vie, celui qu'il aurait voulu voir disparaitre, c'était Coffey. Il fallait que tout cela cesse. Aujourd'hui. Dès maintenant.

- A.J. devait disparaitre, dit Monahan, sentant probablement l'agitation d'Harrison, il avait un rendez-vous avec le directeur.

Et dire qu'Harrison pensait que les choses ne pouvaient pas être pires.

- Une idée de l'endroit où Coffey pourrait se trouver ? demanda-t-il.

Monahan hocha à nouveau la tête :

- A.J. a une sœur qui vit à Spring Valley. L'un des gars s'est souvenu qu'il parlait d'un séjour chez elle, au bord du lac. Je me suis dit que je m'y rendrais aujourd'hui pour jeter un coup d'œil et voir si Jack ne s'y cacherait pas.

Harrison fit un geste en direction de l'homme assis dans le coin.

- Je veux que vous alliez tous les deux à Spring Valley, maintenant. Occupez-vous de Jack Coffey et de la femme qu'il semble tellement décidé à protéger… et trouvez le disque. Je veux que tous les problèmes soient résolus d'ici la fin de la journée.

Il était presque midi et ils étaient encore au lit. Jack regarda Kate s'étirer et bailler. Avec un soupir las elle ouvrit les yeux, et sourit lorsqu'elle remarqua qu'il était en train de la regarder.

- A quoi tu penses ? demanda-t-elle d'un ton ensommeillé.

- Je pense que tu es magnifique.

Il repoussa des mèches folles qui lui tombaient dans les yeux.

- Tu es magnifique toi aussi.

Il sourit.

- Est-ce que tu vas juste me dévorer des yeux toute la matinée, ou bien tu comptes enfin me faire l'amour ?

- Tu as de la suite dans les idées, pas vrai ?

- C'est celui qui le dit qui l'est…

Il renifla :

- Je sens de la fumée.

- Tu n'espères pas t'en tirer…

Kate la sentit aussi et se redressa brusquement :

- Tu as raison.

De la fumée s'infiltrait sous la porte, une alarme incendie se déclencha.

Ils s'étaient écroulés sur le lit après leur retour tardif, la veille au soir. Jack était tout habillé, mais il lança l'un de ses T-shirts à Kate depuis l'autre bout de la chambre et se précipita à la cuisine.

Brooklynn s'apprêtait à jeter une casserole d'eau sur les flammes qui s'échappaient d'un récipient posé sur le feu.

- Stop ! cria-t-il.

La jeune fille se figea.

- De la farine, dit Jack, attrape la farine dans le placard.

Adam bondit. Le gamin ressortait du placard, un sac de farine à la main, avant que Jack le rejoigne. Il déchira l'emballage et répandit la farine sur les flammes, ce qui les étouffa. Le feu était éteint en un instant, mais la fumée était épaisse et le plafond noirci. Quelques ustensiles paraissaient avoir fondu sur la plaque de cuisson. La sœur d'A.J. n'allait pas être contente. Jack poussa Adam loin de la fumée, ouvrit la porte-fenêtre pour aérer la pièce puis alla éteindre l'alarme.

Kate était penchée sur Brooklynn. Au début Jack pensa que la jeune fille s'était brûlée car elle pleurait, mais en fait seule sa fierté avait souffert. Kate la berça dans ses bras, l'assurant que ce n'était qu'un petit incendie, qu'il n'y avait pas de dégâts.

Le cœur de Jack se serra : n'importe qui aurait grondé l'adolescente pour avoir été imprudente, mais Kate savait aussi bien que lui que Brooklynn avait sans doute été prise à partie plus souvent qu'à son tour. Elle avait besoin de compréhension et d'amour, et c'est exactement ce que Kate était en train de lui donner. Un sentiment puissant lui traversa la poitrine.

On frappa à la porte.

Adam jeta un coup d'œil par le judas. Malgré sa boucle d'oreille au sourcil, le gamin n'était pas bête.

- C'est juste maman.

- Fais-la entrer, dit Kate en lâchant Brooklynn pour qu'elle puisse aller se laver.

Barbara Matthews passa devant son fils :

- Je sentais la fumée depuis le bout de la rue, est-ce que tout le

monde va bien ?

- Juste un peu d'huile brûlée, lui répondit Jack.

Elle regarda Adam avec sévérité.

- C'est ma faute, intervint Kate, je voulais faire une surprise à Fred et aux enfants en faisant des pancakes et du bacon, mais comme vous pouvez le voir je ne suis pas une très bonne cuisinière.

- Je suis contente que mes enfants ne soient pas responsables, ils sont parfois un peu difficiles.

Brooklynn sortit de la salle de bain :

- Salut maman, comment ça va ?

- Papa veut qu'on sorte en bateau aujourd'hui, on est prêts à partir.

Le regard de Barbara passa de Kate à Jack :

- Merci.

- Tout le plaisir était pour nous, dit Jack en raccompagnant le trio jusqu'à la porte, vous avez deux enfants formidables.

Adam avait déjà parcouru la moitié du chemin, Brooklynn sur ses talons, lorsque Barbara leur cria :

- Qu'est-ce qu'on dit à monsieur Reed ?

Brooklynn se retourna et leur fit un signe de la main, elle tapa sur l'épaule d'Adam pour qu'il en fasse autant. Il adressa à Jack un petit sourire en coin, ainsi qu'un geste à la mode chez les ados.

Jack le lui retourna.

- Les enfants, dit leur mère avant de se lancer à leur poursuite.

Après avoir mangé des œufs brouillés et un toast, et nettoyé la cuisine, Kate trouva Jack à l'extérieur avec son ordinateur portable. Barney dormait à ses côtés.

- Quelque chose d'intéressant ?

- Non, le disque n'est pas un format standard. Il va falloir que je trouve le constructeur pour visionner les images.

Elle s'approcha derrière lui et posa les mains sur ses épaules. Des frissons la parcoururent. Qu'est-ce qu'il y avait chez cet homme qui la faisait se sentir si féminine, et en sécurité ?

Jack était tendu, elle lui massa le cou. Elle avait envie de terminer ce qu'ils avaient commencé un peu plus tôt, mais il ne réagissait pas comme elle l'aurait souhaité.

- Il faut que je donne ce disque à A.J., dit-il alors qu'elle lui massait le cou et les épaules pour les dénouer.

- Mais tu as dit qu'il ne reviendrait pas avant quelques jours.

- C'est justement pour ça qu'il faut que je le lui apporte moi-même.

- Pourquoi tu ne le lui envoies pas par la poste ?

Il la regarda par-dessus son épaule, clairement consterné par cette idée :

- Mon avenir dépend peut-être de ce disque, je ne peux pas prendre le risque de l'envoyer par la poste. Tu envisages de confier ma vie au Service Postal des Etats-Unis.

Elle sourit, amusée par son entêtement soudain et passionné. Jack Coffey était sensible à d'autres idées que la justice et l'Amérique, finalement. Son avenir était en jeu.

- Si on sort dans la journée pour aller trouver A.J., dit-elle, il va falloir changer de look. J'ai vu de la teinture capillaire qu'on pourrait utiliser pour toi, dans le placard de la salle de bain. On va commencer par là.

- Comme tu veux.

Il lui fit un clin d'œil, ce qui l'agaça : ce type était un allumeur.

- Allez viens Barney, appela Kate, mais le petit chien tournait en rond, espérant jouer. Elle n'avait jamais eu de chien auparavant, et elle détestait l'idée de le laisser seul.

- On n'a pas toute la journée, dit-elle en le prenant dans ses bras, riant lorsqu'il lui lécha le menton.

Après s'être teint les cheveux et rincé sous la douche, Jack sortit de la salle de bain, une serviette nouée autour des reins. Kate tapota la chaise devant le miroir, lui faisant comprendre qu'il devait s'asseoir. Son torse était nu et elle avait du mal à en détourner les yeux. Bon sang, elle était pire qu'une chatte en chaleur et elle voulait que Jack Coffey la prenne, ici et maintenant, vite et bien. Mais il paraissait décidé à continuer sur sa lancée. Le fait qu'il ne semble pas intéressé ne faisait qu'exacerber son désir pour lui.

Avec une serviette blanche et douce elle lui sécha les cheveux, un peu trop vigoureusement, un peu trop vite. Lorsqu'elle eut terminé elle croisa son regard dans le miroir :

- Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

- Nan.

- Tu es sûre ?

- Absolument.

Elle passa les doigts dans ses cheveux. Voilà que ça recommençait… un chatouillement ininterrompu au creux de son ventre. Pourquoi se souciait-elle du fait qu'il lui ait à peine jeté un coup d'œil depuis le départ des enfants le matin même ? Elle préférait croire que son manque d'intérêt était dû à sa situation actuelle, mais peut-être avait-il décidé qu'elle n'était pas son genre ? Cependant, si cela avait été le cas, pourquoi continuait-il à l'embrasser aux moments où elle s'y attendait le moins ? Pourquoi lui disait-il qu'elle était magnifique ? C'était ridicule. Elle avait des soucis plus importants en tête.

Attrapant les ciseaux elle coupa deux centimètres et demi sur le dessus. Peut-être que Jack avait une petite amie, et que maintenant

qu'il avait eu le temps d'y penser la culpabilité l'avait rattrapé. Après avoir coupé court autour des oreilles, elle approcha sa bouche et souffla sur les petits cheveux.

Du coin de l'œil elle le surprit en train de la regarder dans le miroir. Elle souffla sur son autre oreille, ses lèvres effleurèrent légèrement le lobe. Elle regarda son reflet. Cette fois-ci il ne détourna pas les yeux, l'obligeant à le faire en premier étant donné qu'elle n'avait pas envie de lui couper l'oreille.

Après avoir enlevé encore un centimètre sur les côtés, elle passa les doigts dans ses boucles désormais blondes.

- J'aime cette couleur. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Ce n'est pas mal, si on aime le look Billy Idol.

Elle fit un pas en arrière et l'examina encore une fois : blond aux yeux bleus, légèrement bronzé.

- Ouais, tu ressembles à une rock star.

Il sourit à peine.

- Ca ira ? demanda-t-elle, ou alors tu veux que je continue ?

- Ca va, répondit-il simplement.

Elle alla jusqu'au lit où elle avait posé la robe de coton qu'elle avait achetée l'autre jour et déjà portée une fois. Après avoir retiré son T-shirt XXL, elle réalisa que la robe avait encore l'étiquette du prix. Elle essaya de couper l'attache en plastique avec les dents. Ca ne marchait pas. Elle recula vers la chaise où elle avait laissé Jack et remarqua qu'il ne l'avait pas quittée des yeux.

Elle avait retenu son attention.

Debout devant lui, dans son nouveau string en dentelles et rien d'autre, elle montra le petit lien en plastique et désigna du menton les ciseaux :

- Ca ne te dérange pas ?

Il lui prit la robe des mains, attrapa les ciseaux et coupa l'étiquette d'un geste vif.

Elle passa la main sur son cou et la descendit le long de sa gorge.

- Il fait chaud ici.

- Ca suffit.

Il se leva tellement vite que sa chaise se renversa, la robe tomba de sa main sur le sol.

Elle fit un pas en arrière, mais il était rapide quand il le voulait. Il avança, la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au lit. Un peu brusquement il la déposa au milieu du matelas et s'allongea sur elle, sa serviette avait disparu en chemin. Un gémissement lui échappa lorsqu'il glissa un genou entre ses jambes, l'excitation parcourut ses veines tandis que ses mains caressaient ses muscles ciselés.

Il baissa la tête et mordilla le lobe de son oreille, elle tourna la tête jusqu'à ce que sa bouche se pose sur la sienne. Ses lèvres

s'accordaient parfaitement aux siennes. Alors qu'il approfondissait leur baiser, chacune des parties de son corps bruissait d'anticipation. Elle baissa les bras et passa les mains sur ses fesses fermes. Il éloigna sa bouche.

- Alors comme ça tu penses que je suis coincé, hein ?

- Ouais, absolument.

- Tu m'as allumé toute la matinée pour tester mes limites.

- Ouais, absolument.

- Tu veux que je te prenne, c'est ça ?

- Ca m'est venu à l'esprit.

- Tu veux que je te dise des grossièretés tout en plongeant profondément en toi ? Ou bien est-ce que je devrais prendre mon temps et te torturer jusqu'à ce que tu demandes grâce ?

Elle resta silencieuse, à bout de souffle.

- Alors la question c'est : est-ce qu'on va baiser, ou est-ce qu'on va faire l'amour ?

Elle retint son souffle, hocha la tête et tendit la main vers sa poitrine.

Il saisit son poignet et le colla contre le matelas, à côté de sa tête. Puis il fit de même avec son autre main.

- Je n'entends pas ce que tu dis.

- Les deux, fais les deux.

Un grognement jaillit du fond de sa gorge lorsqu'il se pencha sur elle et posa la bouche sur ses seins, sa langue habile envoyant des frissons dans tout son corps. Elle se cambra pour se rapprocher de lui pendant qu'il l'excitait et la goûtait. Il était dur comme le roc, son sexe pulsait contre sa cuisse, son érection contrastant violemment avec la douceur de sa bouche. Pour la première fois depuis leur rencontre il était exactement là où elle voulait qu'il soit.

Son corps vibrait et bourdonnait, elle tenta de libérer ses mains mais il garda un contrôle strict. Elle était à sa merci, réalisa-t-elle alors qu'il la torturait avec sa langue, goûtant chaque centimètre de son corps et la faisant gémir de plaisir.

Elle se mordit la joue, refusant de le supplier de continuer, tandis que des vagues de désir la parcouraient. Même la sensation de sa langue brûlante dessinant un chemin sur son corps ne l'amènerait pas à le supplier. Mais bon sang ce qu'elle avait envie de lui… au diable tout cela :

- S'il te plait, Jack, maintenant. Prends-moi maintenant.

- Ta peau est douce, dit-il sans paraître aussi à cran qu'elle, et tu sens bon aussi.

Enfin elle réussit à libérer ses mains et s'en servit pour explorer les muscles durs et lisses de son dos. Elle glissa les doigts sur ses côtes, ses muscles se contractèrent sur son passage. Elle effleura ses abdos bien

dessinés, quelques poils sous son nombril la conduisirent jusqu'à des trésors insoupçonnés. Elle le caressa, il était énorme et vibrant sous ses doigts.

Lorsqu'elle plongea dans ses yeux il lui sourit, un sourire diabolique qui la fit vibrer de l'intérieur. Elle posa les lèvres sur son menton et sa mâchoire, l'embrassant et le mordillant avant de descendre le long de son cou et de sa clavicule. Il était grand et mince, souple et solide, tout en muscles sinueux et en nerfs. Il sentait le savon et le bois de santal. Son cou était tendu et bronzé, son visage et sa mâchoire anguleux et masculins. Sexy en diable.

Jack ne savait pas baiser, décida-t-elle, sinon ce serait déjà terminé. Au lieu de cela il était en train de lui faire l'amour, il ramenait à la vie chacune des parties de son corps. Ses doigts écartés bougèrent lentement sur ses hanches, caressant, explorant. Sa bouche suivit, brûlante contre sa peau, jusqu'à ce que tout son être bourdonne d'anticipation. Elle jouit tout de suite… à peine capable de respirer alors que des vagues intenses de plaisir la submergeaient. Il leva la tête et plongea dans ses yeux en s'allongeant sur elle, son sexe érigé et dur entra en elle, doucement au début, avant de plonger plus profondément. Un gémissement de plaisir lui échappa alors que chaque poussée se faisait plus intense. Puis elle explosa à nouveau, tremblant sous lui alors qu'ils jouissaient ensemble. Un grognement sourd et vibrant s'échappa de ses lèvres lorsqu'elle pressa ses hanches contre les siennes au moment de l'orgasme. Le bout de ses doigts traça un chemin sur ses épaules, il pesait de tout son poids sur elle.

Après un moment il roula sur le dos et l'attira à lui. Ses yeux étaient clos. Elle se lova contre lui et caressa du bout des doigts son ventre et sa poitrine d'acier. Repue, elle posa la tête au creux de son bras et soupira.

Chapitre 20

Plus tard ce jour-là, Kate regardait Jack travailler à nouveau sur l'ordinateur. Il avait l'air tendu, les mâchoires serrées, alors qu'il lisait les informations à l'écran.

Depuis qu'ils avaient fait l'amour, elle ressentait quelque chose qu'elle n'avait pas éprouvé depuis très longtemps… elle était satisfaite et heureuse. Elle savait que ça ne durerait pas éternellement, mais elle s'en fichait parce qu'elle n'oublierait jamais le temps passé auprès de Jack. Rien ne pourrait changer cela. Elle retrouverait la ou les personnes responsables de la mort de son père et les ferait payer, même si cela signifiait passer le reste de ses jours en prison. Elle n'avait qu'un seul objectif dans la vie, et l'oublier l'empêcherait de jamais se sentir entière à nouveau.

Jack avait dû sentir sa présence, parce qu'il se tourna vers elle et lui fit signe d'approcher :

- Regarde ça.

Elle vint à ses côtés et posa la main sur son épaule, se penchant pendant qu'il lisait :

- Même si la nécessité de collecter des fonds en faveur du sida est indiscutable, lut-il tout haut, les systèmes pour utiliser au mieux cet argent sont mal adaptés. La « performance » d'une donation n'est souvent évaluée que par la rapidité à laquelle elle est distribuée, ce qui conduit le ou les bénéficiaires à allouer l'argent à la va-vite. Pour les fonctionnaires corrompus, les budgets en croissance exponentielle rendent plus facile de siphonner d'importantes sommes sans que personne s'en aperçoive. Par exemple poursuivit Jack, l'air atterré par ce qu'il venait de découvrir, il est écrit ici qu'un rapport de 300 pages de l'UE a révélé que le Kenya ne pouvait justifier de quarante-huit millions de dollars versés par le Royaume-Uni depuis 2001. On a découvert que les employés d'organisations caritatives se versaient des salaires mirobolants et des indemnités frauduleuses. Beaucoup de gens ont été accusés de détournement de fonds, mais acquittés par la suite pour « manque de preuves ».

- Est-ce que tu es en train de dire ce que je pense que tu es en train de dire ?

Il hocha la tête :

- C'est la seule conclusion logique. Tous ces morts : ton père, le docteur Forstin, peut-être Michael Lang et l'autre scientifique qui travaillait sur AidVac… leurs disparitions pourraient parfaitement être

la conséquence de l'avidité de certains.

Kate prit une profonde inspiration.

- Des montants inimaginables sont donnés chaque année pour trouver un remède contre le sida, poursuivit-il, il est possible que quelqu'un paie grassement pour éviter qu'on le découvre et pouvoir continuer à siphonner de l'argent.

- Je n'avais jamais imaginé que mon père ait été tué pour de l'argent. Comment quelqu'un peut-il laisser mourir des millions de gens chaque année par simple avidité ?

- On sait tous les deux que le mal a différents visages, mais d'après tout ce que j'ai pu lire jusque là, dans le monde entier on siphonne de l'argent sur les montants énormes collectés en faveur du sida. Où que je regarde, là où on donne de l'argent pour des bonnes causes, il y a des scandales, lui dit Jack.

Il cliqua sur un autre bouton et fit apparaitre une nouvelle page.

- Des enquêtes ont été faites dans trois des huit ONG financées par la NACC. Elles on mis à jour des abus de confiance concernant les sommes allouées à des projets qui paraissaient intéressants de prime abord, et se sont tous révélés être des coquilles vides.

Il passa une main dans ses cheveux.

Elle lui étreignit l'épaule.

- J'ai enfin pu hacker le compte d'Harrison, il semble qu'une grosse somme y ait été déposée juste avant qu'il m'envoie chez le docteur Forstin, puis à Haïti.

- Oh Jack, qu'est-ce qu'on va faire ?

- J'ai envoyé un autre message à A.J. ce matin, mais il ne m'a pas répondu. Je me fais du souci pour lui.

- Je suis sûre qu'il est capable de prendre soin de lui.

- Patrick Monahan, un des types qui se trouvait au labo, est devenu ami avec lui il y a quelques mois de ça. Je crains qu'A.J. ait baissé la garde, avec ceux qu'il considère comme des amis.

Barney tournait en rond aux pieds de Kate pour lui faire comprendre qu'il avait besoin de sortir.

- J'aimerais partir dans moins d'une heure et m'arrêter chez A.J. à Burbank. Peut-être que je pourrai lire le disque du docteur Forstin là-bas.

- Okay, dit-elle, je vais laisser Barney faire ses besoins et ensuite je prépare mes affaires.

Il hocha la tête et, pendant quelques secondes, ils restèrent les yeux dans les yeux, conscients que les choses iraient de mal en pis avant que leur situation ne s'améliore.

Kate sortit, elle regarda Barney disparaitre dans le bosquet de pins. Le nombre de bateaux sur le lac avait triplé depuis le matin. On entendait des cris et un boucan terrible chez les Matthews, elle se

rapprocha du chemin qui menait à leur maison. A travers les arbres elle aperçut un homme imposant, qui frappait Barbara Matthews au visage du revers de la main. Brooklynn s'égosillait contre son père depuis l'intérieur de la maison.

Kate courut chercher Jack, il avait refermé l'ordinateur et le glissait dans un sac à dos.

- Jack, monsieur Matthews est à fond, je viens de le voir frapper Barbara au visage.

Il passa devant elle avant qu'elle puisse prononcer un mot de plus. Elle le suivit à travers le salon et dehors, Barney n'était toujours pas revenu.

Jack prit le même chemin que Barbara Matthews le jour de leur rencontre, les cris et les pleurs montèrent en puissance lorsqu'ils approchèrent de la maison. Les Matthews étaient tous à l'intérieur maintenant, Kate traversa une pelouse desséchée à la suite de Jack et monta l'escalier qui menait à une large terrasse devant la maison. La porte-fenêtre coulissante était ouverte, à l'intérieur Barbara Matthews était affalée dans un coin, entre la cuisine et la salle à manger, la lèvre en sang et tremblant de tous ses membres.

Brooklynn était debout au milieu de la cuisine et tenait une bouteille cassée devant elle, menaçant l'homme immense qui étranglait Adam avec son avant-bras.

- Qui diable êtes-vous ? grogna celui-ci à l'intention de Jack, lequel ouvrit son portefeuille.

- FBI, lâchez ce garçon.

Matthews se contenta de serrer un peu plus fort, le visage d'Adam vira au rouge brique.

- Vous êtes tous les deux recherchés pour meurtre, il regarda sa femme, c'est ça les gens avec qui tu laisses traîner mes gosses ? Réponds !

Elle garda le silence, les bras au-dessus de la tête, alors que son mari se dirigeait vers elle en tirant Adam avec lui.

Jack ne voulait pas le blesser, mais le gamin devenait violet. Il attrapa l'une des chaises en pin qui entouraient la table de la cuisine et l'abattit sur le dos de l'homme, prenant garde à ne pas toucher le jeune garçon.

Adam se libéra alors que son père s'écroulait par terre, il toussait et se tenait le cou tout en reprenant sa respiration.

Kate se précipita au côté de Barbara et l'aida à se mettre debout, Jack prit la bouteille des mains de Brooklynn et la jeta à la poubelle.

- Tout le monde va bien ? demanda-t-il.

Adam hocha la tête.

Jack se pencha sur son père, il était inconscient mais respirait. Il puait l'alcool à plein nez.

Un coup frappé à la porte figea tout le monde sur place. Adam jeta un coup d'œil à travers le rideau :

- C'est la police.

Il pointa du doigt la porte-fenêtre par laquelle Jack et Kate étaient entrés :

- Vous feriez mieux de vous dépêcher de partir.

- On ne leur dira pas que vous étiez là, dit Brooklynn, pas vrai maman ?

Barbara hocha la tête et Kate et Jack se glissèrent rapidement à l'extérieur, avant de redescendre en courant le chemin qu'ils avaient pris pour venir. Lorsqu'ils atteignirent le bas, Jack remarqua un hors-bord qui se frayait un chemin parmi les autres bateaux. Des avertisseurs se firent entendre, mais le hors-bord ne ralentit pas vraiment et ne se soucia pas le moins du monde des embarcations.

- Rentre à l'intérieur Kate !

Barney apparut à la lisière du bois, elle le prit dans ses bras juste avant que Jack ne l'attrape et ne la tire vers la maison.

- Les clés du pick-up sont sur le comptoir, cria-t-il en courant dans le couloir, je vais chercher l'ordinateur.

- Et la police ? demanda-t-elle.

- J'ai l'impression que c'est le cadet de nos soucis.

Dans la chambre d'amis, Jack fourra tout ce dont il avait besoin dans le sac à dos qu'il avait trouvé plus tôt. Un cri haut perché provenant de la chambre principale fit monter des frissons le long de sa colonne vertébrale : c'était Kate. Il courut dans cette direction : elle avait la main posée que le cœur et A.J. essayait de la réconforter.

Le taux d'adrénaline de Jack avait grimpé en flèche.

- Merci seigneur, c'est toi, dit-il à A.J., où tu étais ? Je t'ai envoyé des messages toute la journée.

Son ami paraissait ne pas avoir dormi depuis une semaine, des ombres grises faisaient des demi-cercles sous ses yeux.

- Becky est morte.

- Comment ?

- Une bombe. Ces fumiers ont mis une bombe et piégé mon appartement. Elle était reliée au poêle à gaz. J'avais pris en photo une plaque d'immatriculation, il se trouve qu'elle appartient à Monahan. J'ai étudié des piles de dossiers, Jack, je suis venu ici pour te dire que tout le putain de FBI est pourri jusqu'à l'os.

Jack ne savait pas quoi dire au sujet de Becky. Qu'y avait-il à dire ? Il était évident qu'A.J. était sous le choc.

Il entendit un bruit et jeta un coup d'œil en direction du salon par la porte de la chambre : rien.

- Je sais qui est Ben Sheldon, poursuivit A.J., son vrai nom est Benjamin Greene. C'est un amateur de voile.

Ces mots retinrent l'attention de Jack : Harrison aimait aussi la voile.

- On se demande où Sheldon a bien pu avoir son badge du FBI, pas vrai ? Et surprise, poursuivit A.J., c'est un spécialiste du VIH et du sida. Il y a dix ans de cela il a travaillé en Indonésie sur un projet de santé publique dépendant du Ministère de la Santé. C'est un fonctionnaire et pourtant il a deux maisons sur la Côte d'Azur. C'est aussi un membre éminent du Yacht Club de Blue Water à Miami.

Jack pensa à Harrison et au gros virement qu'il avait reçu.

- Quelqu'un paie des sommes astronomiques à Sheldon et à ses amis pour nous réduire au silence.

- Tout revient toujours à la recherche sur le sida, dit Kate.

Jack regarda à nouveau en direction du salon, il pensa voir une ombre bouger derrière la porte.

- Je crois qu'on a de la compagnie. Il y avait un hors-bord qui traversait le lac, si on ne fiche pas le camp d'ici ils vont nous tomber dessus avant qu'on puisse partir.

Kate passa la lanière de son sac sur son épaule.

A.J. sortit le premier et elle le suivit, Jack alla jusqu'à la chambre d'amis pour prendre son sac à dos. Dès qu'il mit un pied dans le hall il vit Kate et A.J. debout au milieu de la pièce, les mains en l'air.

Monahan apparut, pistolet au poing :

- Les mains en l'air Coffey.

Jack jeta un regard derrière Monahan, vers le quai à l'extérieur, et vit qu'un autre homme les attendait.

- La justice et l'Amérique, hein Monahan ?

- Ouais, ça résume bien la situation Coffey. Mais je n'ai pas le temps de me rappeler les bons vieux souvenirs, alors je vais faire vite et sans douleur. Je n'ai pas envie de devoir m'y reprendre à deux fois.

Il fit un signe à A.J. de la pointe de son arme :

- Je croyais t'avoir déjà réglé ton compte hier, putain, t'es immunisé contre les bombes ou quoi ?

Il leva le bras et visa A.J.

Celui-ci se saisit de l'arme qu'il avait à sa ceinture, mais Monahan était prêt. Une détonation se fit entendre et A.J. s'écroula au sol. Monahan leva à nouveau son arme et visa Jack.

Celui-ci poussa Kate, se jeta à terre et cria à la jeune femme de fuir.

Une autre détonation résonna, sauf que cette fois-ci il s'agissait d'un grand boum, suivi d'un claquement sec.

Monahan trébucha en arrière. Du sang coulait entre ses doigts, il se tenait l'épaule et s'affala contre la baie vitrée. Jack regarda derrière lui, d'où provenait le coup de feu : Barbara Matthews se tenait sur le seuil de la porte du garage, une carabine à son côté. Adam était juste

derrière elle.

- Je vous étais redevable, dit-elle à Jack, les choses vont changer à partir de maintenant.

Jack se tourna vers A.J., rassuré de voir que son ami était encore en vie. Il l'aida à s'appuyer contre le mur.

Barbara Matthews inspira bruyamment et Jack fit volte-face pour voir Monahan attraper son pistolet. A.J. tira le couteau qui ne le quittait jamais depuis l'enfance et, d'un coup de poignet, ouvrit la lame et lança l'arme.

Monahan se tordit, avant de retomber sur le dos.

Jack alla se pencher sur lui et vérifier son pouls.

- Il est mort.

A.J. hocha la tête pendant que Kate examinait sa blessure.

Jack ramassa l'arme de Monahan et la glissa à sa ceinture.

- Les policiers sont à la maison avec papa, dit Adam, la voix cassée, la voiture de papa est en bas de l'allée, prête à partir, poursuivit-il, maman a dit que vous pouviez l'emprunter. Elle vous emmènera où vous voulez bien plus vite que ce vieux pick-up.

- Toi et Kate feriez mieux de partir, dit A.J. à travers ses dents serrées.

Jack fronça les sourcils :

- Je ne vais pas te laisser.

Kate disparut et revint avec une chemise à manches longues. Elle la déchira en deux et enroula des bandes de tissu bien serrées autour du bras gauche d'A.J.

- Désolé de gâcher la fête, parvint-il à dire d'une voix faible, mais je crois que je vais rester ici et faire du stop jusqu'à l'hôpital le plus proche.

Il fit un signe du menton en direction du lac.

- On dirait qu'on a quelques feux d'artifice de plus en préparation.

Il regarda Kate :

- Passe-moi mon pistolet, tu veux ?

L'acolyte de Monahan devait avoir entendu les coups de feu, parce qu'il traversait la pelouse, pistolet au poing. La police avait entendu aussi et descendait prudemment la colline.

Kate tendit son arme à A.J. puis se tourna vers Jack :

- Et Adam et Barbara ?

- On va rester ici avec ce gars, dit Adam tandis qu'il aidait sa mère à recharger la carabine.

- On s'occupe de tout, dit A.J. à Jack, quelqu'un doit trouver qui est à la tête de ces malfrats. Tire-toi, Coffey, et trouve-moi quelques réponses, okay ?

Jack détestait l'idée d'abandonner quelqu'un derrière eux, mais A.J. avait raison. Jusqu'à ce qu'il puisse lire le disque, jusqu'à ce qu'il

puisse prouver son innocence, jusqu'à ce qu'il ait trouvé des réponses, il devait rester en cavale et rassembler des informations. Si Harrison était mouillé, ses chances de se sortir de ce nid de vipères étaient minces voire inexistantes.

Après avoir conseillé à Adam et Barbara de rester cachés, Kate se dirigea vers le garage.

Jack se retourna vers A.J.

Des coups de feu retentirent à l'extérieur.

A.J. fit la grimace :

- Tire-toi de là, Coffey !

Jack attrapa son sac à dos sur le sol, traversa le garage et courut le long de l'allée gravillonnée. Il jeta le sac à dos sur le siège arrière par la fenêtre ouverte, se glissa au volant et referma la portière.

Kate était assise côté passager, prête à partir. Il enfonça l'accélérateur.

- Ils vont s'en sortir, dit Kate, lisant dans ses pensées alors qu'il manœuvrait la Mustang pour traverser la Route 66 et prendre l'autoroute 15 en direction de San Bernardino.

Une ambulance les croisa à vive allure.

Une vue panoramique du désert de Californie, sous un ciel rempli de nuages blancs, se déployait devant eux. A cent quarante kilomètres à l'heure, la voiture filait comme le vent. Il n'y en avait pratiquement pas d'autre sur l'autoroute. Jack jeta un coup d'œil à Kate, vit le souci inscrit sur son visage et décida de tenter de lui changer les idées :

- Tu as déjà pensé à avoir des enfants un jour ?

- Pas vraiment, répondit-elle, et toi ?

- J'y pense de temps en temps.

- Tu penses beaucoup à l'avenir, pas vrai Jack ?

- Ca dépend de ce que tu appelles « beaucoup ». Je pense que je consacre le temps qu'il faut à envisager mes futurs objectifs et mes rêves.

- Tu es tellement bizarre.

- Tu es une dure à cuire.

S'il voulait lui changer les idées, ce n'était pas une réussite. Regardant dans le rétroviseur il poursuivit :

- On a de la compagnie.

La voiture de police qui était garée tout à l'heure devant la maison des Matthews était maintenant à leurs trousses et se rapprochait rapidement, ses lumières rouges clignotant.

Kate regarda par-dessus son épaule, par la vitre arrière, pendant que Jack passait de cent quarante à cent vingt.

- Ne t'arrête pas, dit-elle, c'est le copain de Monahan.

Elle se baissa juste avant qu'une balle ne ricoche sur le pare-choc arrière.

Jack appuya à fond sur l'accélérateur, les pneus crissèrent et la voiture dépassa les cent quarante en quelques secondes.

Le véhicule de patrouille heurta l'arrière de la Mustang, Kate fut projetée en avant, son genou cogna la boîte à gants.

Jack continua à accélérer : l'aiguille atteignit les cent quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Alors qu'ils approchaient des deux cent dix, la voiture de police se plaça à droite de la Mustang.

Kate baissa sa vitre, à l'instant où elle aperçut l'homme elle se sentit tétanisée : c'était celui qu'elle avait vu à Haïti, le type barbu avec un bras en écharpe, et surtout les lunettes noires. Seulement maintenant il s'était rasé et ne portait pas de lunettes de soleil. Des frissons remontèrent le long de ses bras.

- C'est lui, dit-elle.

- Qui ?

- C'est l'homme qui a hanté mes rêves pendant les dix dernières années… celui qui a tué mon père.

Ses mains tremblèrent lorsqu'elle dégaina son pistolet. Elle attendit qu'il se rapproche à nouveau puis tira et manqua sa cible.

- Tiens-toi, dit Jack alors que la voiture de police faisait un écart, avant de se rapprocher encore une fois. Il donna un coup de volant à droite et heurta l'autre véhicule. Les pneus crissèrent alors qu'il faisait une embardée sur le bas-côté, puis revenait sur la route goudronnée. Cette fois-ci Kate leva son arme d'une main assurée et visa la tête de l'homme. Une détonation retentit, la vitre explosa, mais la voiture était toujours à leurs trousses.

Jack accéléra, atteignant les deux cent vingt-cinq kilomètres à l'heure.

Kate détacha sa ceinture de sécurité et se pencha à moitié à l'extérieur pour tirer. Elle visa le pneu avant, le conducteur freina brutalement.

- Rentre, Kate !

Une camionnette blanche approchait sur la voie d'en face. Le conducteur appuya sur le klaxon et fit une embardée pour éviter un choc frontal avec la voiture de police. Des gravillons volèrent et un nuage de poussière aveugla momentanément Jack. Lorsqu'il put voir à nouveau, il n'apprécia guère ce qu'il découvrit : un gros semi-remorque se dirigeait droit sur eux. La voiture de police ralentit, ne laissant d'autre choix à Jack que de passer à droite du camion.

- Kate ! cria-t-il à nouveau.

Elle rentra la tête à l'intérieur et chassa ses cheveux de ses yeux.

Du gravier et de la terre jaillirent de sous les pneus alors qu'il passait à quelques centimètres seulement du camion.

- Préviens-moi un peu plus tôt la prochaine fois.

- Je préfèrerais que tu mettes ta ceinture de sécurité, grogna-t-il en

luttant pour ramener la Mustang sur la route. Le semi-remorque disparut dans son rétroviseur.

La voiture de police était à nouveau derrière eux, Kate enjamba le dossier et tripota son pistolet sur le siège arrière.

- Bon sang, Kate, tu vas te faire tuer.

Le véhicule de patrouille les rattrapait, remontant du côté de Jack cette fois-ci. Kate avait déjà baissé la vitre arrière, Jack la regarda dans le rétroviseur et n'aima pas l'expression qu'il lut sur son visage… une détermination farouche. Elle ressemblait à une cascadeuse, tirant sur des voitures pour gagner sa vie. Elle était courbée, les mains assurées, le souffle égal, et juste au moment où la voiture de police se rapprochait elle se pencha par la fenêtre arrière et tira deux fois, faisant éclater les pneus. Le véhicule zigzagua des deux côtés de l'autoroute, ses pneus crissèrent et le gravier vola avant qu'il ne fasse un tonneau et n'atterrisse sur le toit dans le désert. Dans le rétroviseur, Jack vit un nuage de poussière envahir la route.

- Bien visé.

- Fais demi-tour.

- Tu es dingue ?

- Maintenant ou je saute de la voiture.

Elle se glissa près de la portière et commença à l'ouvrir.

- Okay, okay.

Il s'arrêta sur la bande de terre qui longeait la route.

- Je sais ce que tu penses, dit-il, mais tuer cet homme ne va pas résoudre tes problèmes.

Elle descendit et commença à marcher en direction de l'épave. Jack passa la marche arrière et resta à sa hauteur. Une BMW dorée fit une large embardée pour les éviter et klaxonna au passage.

- Monte, dit-il, je vais faire demi-tour et te ramener.

Elle le regarda, ses yeux étaient emplis de détermination et de colère, et de toute une vie de sang, de sueur et de larmes. Elle fit le tour et monta côté passager. La route était dégagée lorsque Jack franchit le terre-plein central et fit demi-tour, jusqu'à l'endroit où la voiture de police avait fait un tonneau, tas de métal tordu dont s'échappait de la fumée.

Kate descendit de la Mustang avant que Jack puisse l'immobiliser complètement. Alors qu'elle approchait de la voiture retournée une détonation retentit.

- Kate ! cria Jack, mais elle ne ralentit pas l'allure. Au lieu de cela elle se précipita en direction de l'homme et écrasa son poignet de son pied avant qu'il ne puisse tirer à nouveau. Il était coincé sous la colonne de direction, sur le dos. Apparemment il était tout aussi déterminé que Kate à avoir le dernier mot.

Elle ramassa son arme et utilisa le canon pour ouvrir le col de sa

chemise, révélant la queue d'un serpent tatoué. Se redressant elle visa sa tête, le doigt sur la détente.

- Il n'en vaut pas la peine, Kate. C'est juste un homme de main.

- Qui t'a engagé pour tuer mon père ? demanda-t-elle, sa voix n'était qu'un grognement.

- Je n'ai tué personne.

Un flot de sang s'échappait d'une coupure sur son front.

- Il y a dix ans de ça, au large de Borgne, il y avait un orage.

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

- Je n'ai pas oublié ce tatouage, ni ta sale gueule, depuis la nuit où tu as tué mon père, dit-elle, la voix remplie d'années de haine contenue, aujourd'hui tu vas mourir, alors prends une dernière respiration et qu'elle soit bonne.

Elle plaça fermement le canon de l'arme sur sa tempe.

- Ne tirez pas, supplia-t-il, c'est Lou qui a donné l'ordre.

Elle ferma les yeux.

- Lou, encore une fois. Qui diable est ce Lou ?

- Je ne sais pas, grinça-t-il, c'est lui qui donne les ordres.

Les doigts de la jeune femme se mirent à trembler.

Jack posa une main sur son épaule.

Traversant les deux voies de l'autoroute une voiture s'arrêta sur le bas-côté, un jeune homme en descendit et agita les mains en l'air :

- Ne vous inquiétez pas, cria-t-il, les secours arrivent.

- Allons-y dit Jack.

Elle expira. A sa grande surprise elle éloigna le pistolet de la tête de l'homme.

Il se pencha, le fouilla et tira son portefeuille de sa poche.

- Roger Cott de San Francisco.

Il regarda les photos de ce qu'il supposait être ses petits-enfants.

- Il va sans doute falloir préparer un discours pour ta famille, la prochaine fois qu'ils te verront, parce que je vais personnellement les informer de ce que tu fais de ton temps libre.

Jack prit la carte d'identité et jeta le portefeuille par terre, il passa un bras autour des épaules de Kate et la ramena vers la Mustang.

- J'aimerais bien que tu me laisses au moins lui loger une balle dans le genou, dit-elle, il mérite une balle dans le genou.

- Je sais.

- Si tu ne m'avais pas arrêtée, avec ton politiquement correct, je l'aurais tué.

- Je le sais bien.

- Si je ne trouve pas Lou, je traquerai ce type.

- Je comprends.

- Roger Cott, c'est un nom horrible.

- Je suis d'accord, je n'ai jamais rien entendu de pire.

Ils atteignirent la Mustang. Jack ouvrit la porte pour Kate, mais au lieu de grimper à l'intérieur elle laissa retomber son front sur sa poitrine.

Il entendait les sirènes au loin, mais n'avait pas le cœur de la brusquer. Les dix dernières années de sa vie avaient tourné autour de l'idée de tuer cet homme et de venger son père. Et pourtant, dans le feu de l'action, Kate avait choisi le bien au lieu du mal. Il l'entoura de ses bras et la tint contre lui, laissant errer son regard sur l'immensité du désert.

Chapitre 21

Pendant que le réservoir se remplissait d'essence, Jack passa la raclette sur le pare-brise sale. Kate farfouillait dans son sac et en sortit un dossier cartonné, celui qu'elle avait pris dans le bureau du docteur Forstin. Il était rempli de notes et de calendriers remontant à plus d'un an, qui détaillaient l'emploi du temps du docteur Forstin. Elle n'avait pas eu le temps de parcourir tous les fichiers avant qu'ils ne soient interrompus, aussi avait-elle emporté celui-ci, ainsi que les agendas, espérant qu'ils lui donneraient des indications sur les personnes avec lesquelles le docteur Forstin était en contact au moment de sa mort.

Jack ouvrit la portière et monta en voiture. Avant qu'il ne démarre, Kate lui attrapa le bras.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Regarde ça : le docteur Forstin avait rendez-vous avec le docteur Kramer le trois août, quelques semaines avant qu'il soit tué. Le docteur Kramer est ma tatie.

- Quelle tatie ?

- C'est une femme formidable, une amie de longue date de mon père... de mes deux parents. Je l'appelais "tatie" parce qu'elle faisait presque partie de la famille, Kate sourit à cette pensée, en fait je ne crois pas avoir jamais su son vrai nom. Je ne la connaissais que comme tatie... et le docteur Kramer.

- Elle est docteur en quoi ?

- Je ne suis pas sûre. Mais maintenant que j'y pense, je me souviens que le docteur Forstin m'avait dit qu'il était en contact avec tatie. Et il l'était sans doute depuis pas mal de temps, elle a passé sa vie à collecter des fonds pour le sida. En fait, avec quelques autres pointures, elle a créé il y a des années la Fondation Traitement contre le Sida. Elle a collecté des millions de dollars pour la recherche, Kate referma le dossier, il faut que je lui parle, que je lui dise qu'elle est peut-être en danger.

Jack démarra et dirigea la Mustang vers l'arrière de la station service, où se trouvait une cabine téléphonique.

- Pourquoi penses-tu qu'elle puisse être en danger ?

- Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour s'assurer qu'on ne trouve pas de remède contre le sida de sitôt. Si je cherchais à empêcher ça, je considèrerais tatie comme le premier de mes problèmes : tant qu'elle continue à collecter beaucoup d'argent pour des projets comme AidVac et des scientifiques comme mon père et le

docteur Forstin, elle constitue une menace. En plus, ajouta Kate pensivement, j'aimerais la voir, lui parler. Elle jouait un rôle important dans la vie de mon père, ça fait tellement longtemps que je n'ai pas vu quelqu'un qui faisait partie de mon passé. Peut-être qu'elle pourra nous éclairer un peu sur ce bazar, et nous aider à prouver ton innocence.

- Peut-être qu'il y a un numéro de téléphone dans le dossier, dit Jack, pourquoi ne pas l'appeler et t'assurer qu'elle va bien ?

- Et si son téléphone était sur écoute ? Si le docteur Forstin était surveillé, il y a des chances qu'elle le soit aussi.

- Sois brève, dit Jack, et ils ne pourront pas localiser l'appel. Assure-toi de ne pas lui donner trop d'informations.

Kate parcourut le dossier. Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver le numéro du docteur Kramer, elle montra une feuille de papier :

- Voilà !

Elle se pencha et déposa un baiser sur ses lèvres.

Il parut aussi étonné qu'un petit garçon :

- C'est en quel honneur ?

- Parce que tu es resté à mes côtés, comme ami et comme protecteur.

- Comme ami ? C'est tout ce que je suis pour toi ?

- Oh Jack, dit-elle en lui tapotant le bras, tu es mon ami et mon amant.

Lorsqu'il ne répondit pas elle prit sa main dans la sienne :

- Tu fais encore cette tête : qu'est-ce que tu veux de moi ?

- Je veux que tu me fasses confiance. Je reste éveillé la nuit, à penser à notre situation et à la façon dont on pourrait se tirer de ce guêpier. Il y a trop de questions sans réponse. Je pense que ça pourrait être une bonne idée que j'appelle le directeur du FBI. Ou alors on pourrait aller à la police et les laisser se dépatouiller de tout ça. Ils te mettront sous protection, ajouta-t-il lorsqu'elle détourna le regard, si Harrison est mêlé à ça ils auront les moyens d'enquêter sur cette affaire. Nous avons le disque vidéo, on peut leur dire tout ce qu'on sait. Ils enverront la police chez ta tatie et...

- Jack, arrête. Ecoute ce que tu es en train de dire. On ne sait pas ce qu'il y a sur ce disque, peut-être rien du tout, et alors qu'est-ce qu'il va se passer ? Tu as été piégé, on ne sait pas qui est mêlé à tout ça. Tu es sur la liste des personnes les plus recherchées, bon sang. On ne peut pas risquer de les laisser t'arrêter. Si Harrison est mouillé il aura des contacts à tous les bons endroits, des gens qui pourront s'assurer que tu restes en prison pour très longtemps.

Pendant quelques minutes le seul bruit fut le ronronnement régulier du trafic sur l'autoroute, à quelques mètres de là. Des nuages

flottaient au-dessus d'eux, l'air était étouffant, rempli de vapeurs d'essence. Kate soupira :

- Pourquoi veux-tu d'un coup changer tous nos plans ?

Jack soutint son regard :

- Je ne suis pas enchanté à l'idée d'aller en prison, dit-il, mais ce qui est le plus important, c'est que je ne veux pas que tu sois blessée. Je ne le supporterais pas, si quelque chose t'arrivait. Tu es peut-être la pire enquiquineuse que j'aie rencontré, mais tu me fais ressentir des choses que je n'ai jamais éprouvées de ma vie.

Il posa la main sur sa joue et caressa du pouce le coin de sa bouche :

- Je t'aime, Kate.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent :

- Tu quoi ?

- Je t'aime, répéta-t-il.

Elle chassa sa main de son visage.

- J'avais entendu la première fois. C'est la chose la plus ridicule que tu aies dite depuis que je t'ai rencontré, et tu as débité pas mal de conneries. Je suis désolée Jack, mais le fait de te sauver la vie une fois ou deux, de traîner avec toi pendant une semaine, et une partie de jambes en l'air, ça ne fait pas une relation. Comprends-moi bien, dit-elle, je t'apprécie, j'aime te faire l'amour.

Elle avait la gorge sèche, il lui fallait un peu d'air frais.

Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

- Je te trouve mignon, ajouta-t-elle, et gentil... mais toi et moi... seigneur, elle secoua la tête, on vient de deux mondes différents. Tu n'as pas besoin d'une fille dans mon genre. Alors ne me parle plus d'amour... okay ?

Lorsqu'il ne répondit pas elle plongea son regard dans le sien, fixement... elle attendait une réponse.

- C'est toi qui décides, dit-il, ce qui l'irrita comme jamais.

Parce qu'elle s'attendait à quoi ? Qu'il s'écroule sur place ?

- Alors c'est bon ? On ne parle plus d'amour ?

- On ne parle plus d'amour, acquiesça-t-il, les yeux toujours dans les siens, l'attirant comme un aimant, la faisant se sentir la femme la plus désirable du monde entier... lui faisant regretter de ne pas être partie toute seule.

Aucun type ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait auparavant. Où était le problème ? Pourquoi est-ce qu'elle devait se mettre à flipper comme une malade ? Ce n'était pas comme s'il lui avait demandé de l'aimer en retour, ou de l'épouser et de passer le reste de sa vie avec lui. Dieu soit loué.

- Okay, dit-elle enfin, secouant la feuille de papier qu'elle serrait toujours dans sa main, je vais passer un coup de fil. Après on

cherchera un magasin de sécurité, ou un endroit qui vend des caméras de surveillance, et on verra si on peut lire le disque comme prévu, d'accord ?

- Comme tu veux.

Elle hocha la tête :

- Je veux m'en tenir à notre plan de départ.

- Alors c'est ce qu'on va faire.

Les épaules de la jeune femme s'affaissèrent :

- Bon sang, blanc-bec, je ne veux pas que tu ailles te faire tuer et qu'ensuite tu passes le reste de ta vie à me hanter parce que je n'ai pas voulu que tu te rendes. Si tu veux aller à la police, vas-y. Mais je n'irai pas avec toi, je ne peux pas. J'ai besoin de savoir qui a ordonné la mort de mon père, et trop de choses dont je dois m'occuper.

- On s'en tient au plan de départ, dit-il d'une voix calme, et quoi qu'il arrive je ne reviendrai pas te hanter, je te le promets.

Il sourit.

Elle se tortilla sur son siège :

- Tu fais pas mal de promesses, ça c'est sûr, blanc-bec.

Il gloussa comme s'il savait quelque chose qu'elle ignorait, ce qui ne fit que l'agacer un peu plus qu'elle ne l'était déjà. Elle le regarda enfoncer la main dans la poche de son pantalon et en sortir une poignée de pièces de monnaie. Il les lui tendit :

- Tu le passes ce coup de fil, ou pas ?

Cinq minutes plus tard Kate remonta dans la voiture et se glissa sur le siège en cuir.

- Comment ça s'est passé ?

- C'était un vieux numéro... il n'est plus en service. J'ai appelé les renseignements, mais ils n'ont aucun docteur Kramer... du moins dans les villes que j'ai citées.

Jack tourna la clé, démarra et sortit du parking de la station service. Il ne lui fallut pas longtemps avant de prendre l'autoroute 101, et ils n'eurent plus qu'un long ruban goudronné face à eux.

- J'ai fait quelques recherches sur l'ordinateur, il y a un magasin de sécurité qui vend des équipements de surveillance à trente minutes environ. On va y aller pour voir s'ils peuvent lire le disque vidéo.

- Tu habites dans le coin ? demanda Kate.

Il hocha la tête.

- Pas très loin d'A.J., j'ai acheté une maison à Burbank juste avant d'avoir ma "promotion".

- Et tes parents ?

- Autrefois ils habitaient par ici, à Pasadena. Ils ont déménagé en Floride il y a quelques années... ils ne supportaient plus tous les

mauvais souvenirs.

- Tu avais d'autres frères et sœurs, à part Annie ?

- Non, et toi ?

- Non plus, mais j'ai toujours rêvé d'avoir un petit frère. Qui sait, ça aurait pu arriver si maman n'était pas morte si jeune du cancer.

- Je suis désolé.

Elle lui sourit, appréciant sa sincérité, surtout après tout ce qu'elle lui avait fait subir.

- Maman est morte quelques années avant que papa et moi partions en vacances aux Caraïbes. Je me rappelle encore d'avoir fait les valises pour le voyage avec papa, et d'avoir été submergée par une sensation incroyable : à ce moment-là je lui ai dit que j'étais certaine que maman nous regardait avec un grand sourire sur son visage.

Les yeux de Kate s'embuèrent, mais son sourire s'élargit :

- Je me souviens de cet instant précis comme si c'était hier : elle devait être si fière de la façon dont papa avait pris les choses en main à sa mort, il mettait son travail de côté chaque fois que c'était possible pour passer du temps avec moi. S'il n'y avait pas eu ces deux années où papa et moi avons été tous les deux, je ne pense pas que j'aurais jamais eu la chance de le connaître comme je l'ai connu.

Il sentait qu'elle était nerveuse : habituellement Kate ne parlait pas beaucoup. Une part de lui-même se demandait si ça avait quelque chose à voir avec sa déclaration d'amour. Et il l'aimait, c'était sûr et certain. Il était tombé amoureux d'elle presque dès l'instant de leur rencontre. Il ne pouvait pas l'expliquer, et il n'allait pas tenter de le faire, mais c'était là, dans sa poitrine, à chaque fois qu'il la regardait. Il avait déjà eu une relation à long terme, il savait tout de l'engagement et des compromis, mais ce n'est pas ce qu'il attendait de Kate : elle n'était pas prête. Ce qui ne changeait rien au fait qu'il venait de réalisé qu'il ressentait un désir primaire et viscéral de la protéger à tout prix. Elle était courageuse, forte, obstinée, et douce à tous les bons endroits. Elle était absolument intrépide, et peut-être que c'est ce qui lui faisait le plus peur chez elle. Elle s'était fixé un objectif et rien n'y changerait quoi que ce soit, pas même s'il était jeté en prison, et certainement pas sa déclaration d'amour éternel.

Kate Huntley avait une mission, et à ce moment-là il réalisa que lui aussi. Mais maintenant les choses n'étaient pas comme la semaine passée : prouver son innocence devrait attendre, il devait d'abord montrer à Kate que la vengeance n'était pas la solution. Même si ça faisait de lui un hypocrite, étant donné qu'il avait aussi pris la décision, autrefois, d'envoyer l'assassin de sa sœur ad patres. Lui et Kate avaient plus en commun qu'elle ne le pensait.

Chapitre 22

Il devait faire plus de trente degrés, se dit Jack. La brise qui entrait par la fenêtre était comme une bouffée d'air chaud et vicié. Il était cinq heures moins dix lorsqu'il tourna à gauche sur Glenoaks Boulevard. Il n'eut pas de mal à localiser le magasin de sécurité.

- Reste cachée, dit-il à Kate après avoir garé la Mustang, si quelqu'un de louche s'approche de la voiture, tire-toi.

Il lui tendit les clés.

Kate ne se donna pas la peine de lui rappeler qu'elle avait eu son permis à Haïti, où l'on trouve les pires conducteurs du monde connu.

Il sortit de la voiture, referma la portière derrière lui et partit avant qu'elle pense à lui dire d'être prudent.

Elle remarqua un couple âgé qui promenait son chien de l'autre côté de la rue. Plus loin elle aperçut quelqu'un qui courrait. Son estomac gargouilla de faim : Jack avait acheté quelques provisions au magasin de la station service, mais ils avaient tout terminé. Elle attrapa la bouteille d'eau sur le siège, dévissa le bouchon en plastique et but une longue gorgée. L'eau était fraîche et pure, comparée à ce qu'elle buvait à Haïti.

Elle posa la tête sur le dossier et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard elle se redressa et regarda l'heure : Jack n'était parti que depuis dix minutes. L'intérieur de la voiture, même avec les vitres baissées, était devenu incroyablement chaud et étouffant. Elle utilisa son avant-bras pour essuyer la transpiration sur son front, si Jack ne revenait pas rapidement elle allait devoir sortir pour prendre un peu l'air. Peut-être pourrait-elle faire une promenade à pied et découvrir la ville où il habitait.

Elle tendait la main vers la poignée de la portière juste au moment où la porte du magasin de surveillance s'ouvrit à la volée. Jack remonta la rue en courant jusqu'à la Mustang et sauta au volant, il jura entre ses dents, démarra et partit.

- Merde, merde, merde.

Il garda les yeux fixés sur la route devant lui, son visage était aussi blanc que son T-shirt.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Le gars n'a pas voulu m'aider, il a dit qu'il était trop occupé pour lire le disque.

Kate déglutit, espérant que c'était la seule chose qui l'avait contrarié.

- Il était agaçant au possible, alors j'ai sorti mon pistolet et j'ai menacé de le tuer.

- Oh.

- Il a dit calmement que j'allais devoir lui laisser le disque et revenir demain. Malheureusement le flingue ne l'a pas tellement impressionné : on est à Los Angeles, hein.

- Qu'est-ce que tu as fait ?

Il fronça les sourcils :

- Je ne lui ai pas laissé le disque, mais c'est un magasin de surveillance bon sang. J'avais au moins une douzaine de caméras braquées sur moi, ses doigts se resserrèrent sur le volant et il laissa échapper un rire sardonique, qu'est-ce que je pourrais bien ajouter encore à la liste toujours plus longue de mes délits ?

- Tu n'as tiré sur personne, pas vrai Jack ?

- Non, répondit-il, la voix lourde de sarcasme.

S'il s'était agi de tout autre que Jack, elle aurait pu être amusée. Après tout ce qu'ils avaient traversé, il se souciait d'avoir menacé d'une arme l'employé d'un magasin de sécurité. Mais est-ce que ce n'était pas tout lui, d'être contrarié par le fait d'allonger la liste de ses mauvaises actions. Jack Coffey, le dernier des Héros Américains : un homme qui n'avait pas une once de méchanceté en lui.

- Jack, dit-elle seulement avant de poser la main sur son genou, je suis désolée.

- Ouais, ça craint.

Elle lui étreignit la jambe.

- J'ai réussi à faire tuer le docteur Forstin, et maintenant Becky. Bon sang, c'est la merde. A.J. était sous le choc et en plein déni, je le voyais à son regard vague et inexpressif. Qui sera le suivant, je me le demande.

- Ce n'est pas juste : tu ne savais pas à qui tu avais affaire quand tu t'es lancé à ma poursuite. Si tu n'avais pas été là, je serais encore en train de fuir mon ombre.

- On est dans l'impasse Kate, dit-il en s'arrêtant à un feu rouge, on n'a plus tellement d'options. J'ai un disque vidéo que je ne peux pas lire. Il est peut-être vierge, pour ce que j'en sais. On a découvert que Monahan était mouillé, et maintenant Benjamin Greene/Sheldon, Roger Cott et quelqu'un qui s'appelle Lou et pourrait être celui qui dirige les opérations. C'est tout ce qu'on a, rien sur Harrison.

Le coin d'un morceau de papier pointait de la boîte à gants depuis qu'elle était montée dans la voiture. Elle l'ouvrit, surprise de voir que c'était une note adressée à Jack et elle, sous les noms de Fred et Samantha Reed. Le papier était froissé, un numéro était gribouillé au milieu : 1TRR597. De l'autre côté il y avait un mot de Brooklynn : *Adam a oublié de vous dire qu'il avait pris le numéro d'immatriculation de*

la voiture qui s'est garée devant le labo à San Diego pendant que vous étiez à l'intérieur. C'était une Camry bleu foncé. Le conducteur n'est jamais sorti de la voiture, et il s'est enfui avant que la police arrive. J'ai pensé que peut-être le numéro d'immatriculation vous serait utile. Brooklynn.

- On dirait qu'on a une nouvelle piste.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Il semble qu'Adam a noté le numéro d'immatriculation d'une seconde voiture qui est venue au labo l'autre nuit. Apparemment elle est partie avant l'arrivée de la police.

Jack passa les doigts dans ses cheveux :

- J'ai besoin de réfléchir. Il doit y avoir quelqu'un au FBI, quelqu'un qui pourrait nous aider.

Il lui prit la note des mains, la plia et la fourra dans la poche de son pantalon.

- On a des numéros et des noms, mais on a besoin de réponses. Et je ne veux mettre personne d'autre en danger.

- Tatie va nous aider, dit Kate, je le sais. Elle est tout ce qu'il nous reste, elle saura quoi faire. On peut utiliser ton ordinateur pour en apprendre plus sur Ben Sheldon, quel que soit son vrai nom, et Roger Cott. Si tu peux nous amener jusqu'à Shoreline Drive, à Santa Barbara, je crois que je retrouverai où elle habite exactement, si elle n'a pas déménagé au cours des dix dernières années.

- Je croyais que toi et tes parents étiez de New York ?

- Avant qu'on parte pour New York, on a vécu à Santa Barbra et passé au moins un week-end par mois chez le docteur Kramer. Elle faisait presque partie de la famille, je l'appelais "tatie", tu te souviens ?

- Je prendrai la prochaine sortie, dit Jack, on va acheter une carte routière et quelque chose à manger.

Jack sortit des toilettes et aperçut Kate au début de la file d'attente du Burger Pit.

- J'ai compté l'argent, lui dit-elle lorsqu'il approcha, il nous reste moins de deux cents dollars.

- On aura besoin de presque tout ça pour l'essence, mais ça devrait suffire pour les deux jours à venir. Après ça, ajouta Jack, il faudra peut-être qu'on braque une banque.

Kate releva brusquement la tête, les yeux écarquillés.

- Je rigole.

- Très drôle.

- Prends-moi un hamburger et des frites, tu veux ? Je file de l'autre côté de la rue, à la station service, pour acheter une carte.

Elle hocha la tête.

Dix minutes plus tard, une carte à la main, Jack retraversa la rue jusqu'au fast food. Il ferait bientôt nuit. Il remarqua une femme plantée dans le parking, elle examinait de près la plaque d'immatriculation à l'arrière de la Mustang. Elle jeta un coup d'œil à gauche et à droite avant de se précipiter dans le supermarché qui se trouvait à côté du fast food.

Bon sang, le sac contenant le disque se trouvait dans la voiture. Il se dépêcha de rejoindre la Mustang et l'attrapa sur la banquette arrière. Il ne prit pas la peine de verrouiller la portière ni de regarder alentour si quelqu'un le surveillait. Il fallait qu'il retrouve Kate et qu'ils filent de là.

Il poussa la porte vitrée du Burger Pit et la vit qui tenait un sac d'une main et un porte-boissons de l'autre. Un motard qu'il avait remarqué lorsqu'il était entré au parking quelques voitures avant eux lui parlait. Alors qu'il approchait, Jack constata qu'elle n'avait pas l'air ravie de ce qu'il lui disait.

Il faisait quelques centimètres de moins que Jack, mais ce qui lui manquait en taille, il le rattrapait en largeur : ses épaules ressemblaient à celles de Hulk. Son crâne était rasé et luisant, son nez tordu suite à de trop nombreuses bagarres dans les bars.

- Il y a un problème ? lui demanda Jack.

- Non, répondit Kate en se tournant vers lui, je te présente HeavyMetal. Il me proposait à l'instant de me prendre sur sa Harley, et je lui ai dit que j'avais déjà un chauffeur.

Un son bas et guttural sortit de la bouche de HeavyMetal, pendant que ses yeux parcouraient le corps de Kate de haut en bas. Avant que Jack puisse la pousser de côté, le gros type fit un mouvement de hanche répugnant dans son dos, assez puissant pour la propulser contre sa poitrine.

Fermement mais gentiment, Jack plaça Kate à sa droite.

Alors qu'il s'avançait vers le motard, l'adrénaline courut dans ses veines. Utilisant un mouvement de lutte appris au lycée, il étala le gros type par terre et lui planta un genou dans les côtes. Juste pour clarifier la situation, et parce qu'il avait épuisé son stock de patience deux jours plus tôt, il sortit son pistolet et planta le canon sur la tempe de HeavyMetal.

Quelqu'un hurla.

Un père au bout de la file rassembla ses enfants et les poussa par terre.

Une femme et son amie s'enfuirent du restaurant.

Même s'il ne le ferait jamais, Jack ressentit l'incroyable envie d'appuyer sur la détente. Il était las de fuir, las d'être un hors-la-loi, et las d'avoir affaire à des types comme HeavyMetal.

- Jack, dit Kate, allons-y.

L'ignorant, il s'adressa à l'homme :

- Tu as choisi le mauvais jour pour m'emmerder, mec. Déjà je suis sur la liste des dix personnes les plus recherchées par le FBI, et en plus j'ai eu une journée pourrie, alors j'apprécierais que tu t'excuses auprès de la dame. Compris ?

Le visage du motard avait perdu toute couleur, mais il parvint à hocher la tête, pourtant plaquée contre le sol douteux.

- Bien, maintenant dis que tu es désolé.

D'humbles excuses suivirent.

Jack était sur le point de se relever lorsqu'il jeta un coup d'œil par la large baie vitrée et remarqua trois autres personnes debout autour de la Mustang. Se penchant à nouveau il dit :

- J'ai changé d'avis, ça ne suffit pas. Donne-moi les clés de ta bécane et peut-être que je te laisserai la vie sauve.

HeavyMetal plongea la main dans sa poche et tendit les clés à Jack.

Celui-ci se leva, glissa le pistolet à sa ceinture puis prit le sac et les boissons des mains de Kate et les posa sur la table la plus proche. Attrapant la jeune femme, il la tira vers la porte.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Ca pullule de bons Samaritains autour de la Mustang, et mon visage est sans doute apparu sur toutes les télévisions du pays maintenant.

Jack sortit du Burger Pit, Kate à ses côtés, parfaitement conscient du fait que la plupart des clients qui avaient été témoins de la confrontation allaient probablement rejoindre les gens autour de la Mustang.

Le soleil s'était couché, mais les lumières qui bordaient le parking l'illuminaient. Une fois de plus des sirènes se firent entendre au loin.

- Ne regarde pas en direction de la Mustang, dit-il à Kate, je vois la bécane d'HeavyMetal d'ici. Quand on y sera monte dessus et tiens-toi bien, parce que quelque chose me dit qu'on n'a pas beaucoup de temps.

Alors qu'ils sortaient du parking, trois voitures de police les croisèrent, l'une derrière l'autre, sirènes hurlantes et gyrophares allumés. Le bruit noya les cris de HeavyMetal qui sortait du Burger Pit et traversait le parking en courant dans leur direction.

Jack garda une allure régulière et raisonnable jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir les voitures de police. Dès que Kate eut enroulé les bras autour de sa taille, il mit les gaz et accéléra.

Un jour différent, en d'autres circonstances, ça aurait pu être une sacrée balade. Le vent fouettait ses cheveux et quelque chose dans le fait d'avoir un monstre de quatre cent cinquante kilos entre les jambes lui donnait envie de faire une roue avant autour d'un nid de poule. Au

lieu de quoi il conduisit calmement la moto et décida qu'il lui fallait réfléchir à d'autres manières d'offrir des sensations fortes à Kate. Quelques idées lui vinrent à l'esprit.

Il ne leur fallut pas longtemps pour atteindre la zone résidentielle, Jack ralentit. Ils roulèrent dans le quartier pendant quelques minutes avant qu'il ne remarque une Coccinelle Volkswagen ancien modèle. Parfait. Même s'il n'en était pas fier, dans sa jeunesse, quand il était encore trop jeune pour conduire, lui et ses amis démarraient aux fils la VW de la sœur d'un de leurs potes pour aller faire un tour.

Rangeant la Harley près du trottoir, il l'arrêta et fit signe à Kate d'attendre là. Il faisait nuit maintenant, et la rue était calme.

Il la traversa en petites foulées et déverrouilla doucement le capot de la VW. Après avoir tripoté quelques fils il ouvrit la portière et actionna le levier d'ouverture du coffre. Il se dit que la chance lui souriait enfin lorsqu'il y trouva quelques outils. Il attrapa un tournevis et l'utilisa pour shunter le contacteur à clé et connecter le démarreur à la batterie. Le moteur démarra, comme il s'y attendait. Doucement il baissa le capot, fit le tour de la voiture, rangea le tournevis et referma le coffre sans bruit.

Il fit signe à Kate de monter.

Un chien aboya, une lumière s'alluma sur un porche et éclaira la pelouse de plusieurs maisons. Elle se glissa sur le siège passager. Sans attendre qu'elle boucle sa ceinture, Jack fit demi-tour et partit à quarante kilomètres à l'heure.

- Le changement de véhicule devrait nous donner assez de temps pour aller jusqu'à Santa Barbara.

Lorsqu'elle ne répondit rien il la regarda, surpris de constater qu'elle le fixait des yeux comme s'il lui était poussé des cornes.

- Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

- Non, pas vraiment. Parfois tu me surprends, c'est tout.

- Dans le bon sens j'espère ?

Elle sourit.

- Oui, dans le bon sens. Complètement dans le bon sens.

Chapitre 23

- Arrête la voiture, c'est là. On dirait que tatie a ajouté quelques mètres carrés à la maison depuis la dernière fois que je suis venue, mais c'est celle-là, j'en suis sûre.

Jack se gara et regarda la longue allée fermée par un portail. Contrairement à Kate qui était animée et prête à l'action, il était épuisé, ses paupières étaient lourdes.

- Tu n'es jamais fatiguée ? demanda-t-il, je veux dire vraiment crevée ?

Elle garda les yeux fixés sur la maison, en haut de la colline.

- Je n'ai pas eu une bonne nuit de sommeil depuis si longtemps que je ne connais que la fatigue. Viens, allons-y. Si tatie peut nous aider on aura peut-être enfin quelques réponses.

Jack avait éteint les phares quelques pâtés de maison plus tôt, maintenant il arrêta le moteur. La vitre était baissée, et tout ce qu'il entendit ce fut le son pas très lointain des vagues qui s'écrasaient sur la plage.

Kate tendit la main derrière son siège pour attraper le sac contenant les choses qu'elle avait achetées dans un supermarché une heure plus tôt. Elle en sortit deux paquets de steaks de deux jours et un flacon de somnifères.

- Tatie aime bien les Dobermans, ils m'ont toujours fichu une trouille pas possible.

- Pourquoi on ne sonne pas au portail ?

- Elle pense que je suis morte, elle ne croira jamais que c'est moi. Si elle a regardé les informations et sait que je suis toujours vivante, elle saura aussi que je suis avec toi... un homme recherché. Je ne veux pas que tatie, ni qui que ce soit d'autre, appelle la police avant que j'aie eu l'occasion de lui parler en personne. Je sais où se trouve sa chambre à coucher, il faut juste qu'on neutralise les chiens.

Utilisant un couteau en plastique pour couper la viande, elle se dépêcha de fourrer trois ou quatre cachets dans chaque fente. Lorsque ce fut fait elle ouvrit la portière de la voiture, prête à descendre.

- Je vais aller nourrir les chiens, lui dit Jack.

Elle souffla et un moment il s’attendit à se faire sermonner, mais ensuite ses traits se détendirent :

- Et si on y allait tous les deux ?

Il valait mieux ne pas discuter avec elle, aussi hocha-t-il la tête avant de sortir de la voiture. Il devait le reconnaître, pour quelqu'un

qui avait passé les dix dernières années dans un endroit comme Haïti, seule et en se cachant du monde entier, elle avait géré son retour aux USA avec beaucoup d'aplomb. Elle n'avait pas bronché quand les gamins des Matthews avaient débarqué. Elle encaissait les coups comme une pro. Elle était habituée à faire les choses à sa façon, pourtant son instinct lui disait qu'elle commençait à lui faire confiance.

- Allez viens, dit-elle en lui faisant signe de la suivre de l'autre côté de la rue et de remonter un verger pentu planté d'avocatiers et de citronniers. La longue allée le séparait de la clôture en pierre et en fer forgé qui entourait la maison.

Jack jeta un coup d'œil à la boîte aux lettres et vit une étiquette Kramer sur le côté. Il voulait s'assurer que la tatie de Kate n'avait pas déménagé.

Il resta près d'elle tandis qu'ils montaient. Grâce au clair de lune et aux lumières tamisées disséminées sur la propriété, il pouvait voir jusqu'en haut de la colline où se trouvait un majestueux manoir à deux étages, avec des colonnes en pierre et des jardins bien entretenus. Il n'avait pas besoin de voir l'océan pour comprendre que la propriété le surplombait de l'autre côté. Par-dessus la douce senteur des citrons mûrs, il huma celle fraîche de l'Océan Pacifique. Au-delà de la haute clôture se trouvaient des pelouses, des jardins et des chemins de pierre sinueux, qui menaient jusqu'à l'entrée de la maison.

Debout dans l'ombre, Jack guetta le moindre signe de la présence des Dobermans. Pas un chien en vue. A peine avait-il eu cette pensée qu'il entendit un grognement bas et menaçant, provenant de l'autre côté de la clôture. Bon d'accord, il y avait effectivement des chiens. Or il n'aimait pas les chiens : Barney c'était une chose, il était mignon et adorable, mais se battre à mains nues contre un Doberman c'était tout autre chose. Les Dobermans étaient musclés et râblés. Leurs corps étaient faits pour l'endurance et la vitesse.

- Combien de chiens elle avait autrefois ? demanda-t-il.

- Trois, murmura Kate.

- Et la dernière fois que tu les as vus c'était il y a dix ans ? Jack grimaça, est-ce que les chiens vivent aussi longtemps ?

Elle ignora sa question, ils savaient tous les deux que ce n'était probablement pas les mêmes chiens avec lesquels elle avait joué quand elle était petite.

Kate plaça deux gros morceaux de viande crue dans sa main :

- En fait ils sont très gentils, il faut juste faire attention à ne pas les surprendre. Tu vises bien ?

- Au collège j'étais un lanceur de baseball correct, il baissa la voix, j'étais capable de lancer une balle rapide à cent cinquante kilomètres à l'heure. Le truc c'est d'utiliser le bas du corps pour donner plus de...

- Okay champion, murmura-t-elle, jette la viande et ne touche pas la grille en fer, sinon quelqu'un va devoir aller là-bas pour récupérer les morceaux.

Il fit quelques étirements avant de commencer à s'échauffer le bras.

- Jack, dit-elle, exaspérée.

- Okay, okay. Tu veux que la première fois soit la bonne, ou tu préfères que je me fasse arracher le bras par un Doberman parce que tu m'as déconcentré ?

L'un des chiens aperçut leurs ombres et aboya.

- Fais juste ce que tu as à faire et jette cette putain de viande.

Jack s'étira de nouveau et visa l'un des espaces de dix centimètres qui séparaient les grilles l'une de l'autre.

Le chien aboya à nouveau.

Faisant des moulinets avec le bras Jack fixa des yeux sa cible dans l'obscurité, puis il leva le genou et lança la viande. Bingo. En quelques secondes les aboiements cessèrent et tout ce qu'ils entendirent ce fut un bruissement dans une haie.

- Jettes-en un autre, dit-elle, il ne faut pas que le même chien les mange tous.

Il répéta la manœuvre et vit chaque morceau de viande disparaitre entre les grilles. Un chien jappa.

Il savait toujours viser.

Le dernier morceau toucha le grillage et fit un bruit mouillé en retombant dans l'allée.

- On ne peut pas réussir à tous les coups, dit-il à Kate, mais elle s'était déjà assise par terre sous un oranger, la tête posée contre le tronc.

- Maintenant il faut qu'on attende que les chiens s'endorment, dit-elle.

- Combien de temps ça prendra ?

Elle haussa les épaules :

- Je n'en ai aucune idée. J'espère juste qu'on n'en a pas tué un.

Jack glissa près d'elle et passa un bras autour de ses épaules, jusqu'à ce que sa tête repose au creux de son coude.

- Les chiens vont s'en sortir, je te le promets.

Il ne pouvait voir son visage, mais il savait qu'elle souriait.

- Je me demande comment s'en sortent A.J. et les enfants ? demanda Kate, et Barney...

- Roger Cott n'a pas pu avoir le temps d'entrer dans la maison avant de voler la voiture de police et de se lancer à notre poursuite. En plus, s'il était entré dans la maison, A.J. se serait occupé de lui. Quand il est prêt à tirer, il ne rate jamais sa cible.

Le silence s’installa entre eux, chacun était perdu dans ses

pensées. Jack se souvenait encore du regard vide et sans émotion d'A.J. quand il lui avait dit que Becky était morte.

- On dirait que le monde a bougé sur son axe, dit-il, je n'ai jamais ressenti un tel désespoir.

- Moi si, dit-elle, la voix aussi douce que la brise qui faisait bruisser les feuilles au-dessus de leurs têtes.

Il la serra dans ses bas, souhaitant pouvoir régler tous leurs problèmes, mais conscient qu'il allait manquer de temps pour le faire.

Kate se réveilla en sursaut. Il faisait encore noir, Dieu soit loué. Elle s'était endormie dans les bras de Jack. Du bout de l'index elle caressa ses lèvres et sourit lorsqu'il plissa le nez dans son sommeil.

Comme Barney, il était mignon quand il dormait. Mais assez bayé aux corneilles, décida-t-elle : le soleil allait se lever dans moins d'une heure. Elle secoua Jack par l'épaule jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux.

- Allez, dit-elle en se levant, c'est le moment d'escalader la clôture. On n'a sans doute pas tellement de temps devant nous.

Il rassembla ses idées et se leva. Ses jambes étaient incroyablement raides, comme s'il avait dormi sur une planche à clous. Il se frotta le visage et le cou avant de finir par se tourner et se diriger vers la clôture à travers laquelle il avait jeté la viande la nuit passée.

Kate le rejoignit.

Deux chiens étaient étendus par terre.

- Et s'ils se réveillent ? demanda-t-il.

- Surtout ne te mets pas à courir.

Ils remontèrent l'allée jusqu'à la portion de clôture en pierres solides. Jack croisa les doigts, Kate plaça son pied gauche dans ses mains et le laissa la pousser jusqu'au sommet du mur. Une fois qu'elle y fut installée il sauta, s'accrocha du bout des doigts aux pierres rugueuses et se hissa jusqu'à pouvoir balancer son genou droit par-dessus le mur. Tous les muscles de son corps étaient douloureux lorsqu'il fit passer son autre jambe.

Ils prirent le temps de souffler avant de sauter de l'autre côté et d'atterrir sur la pente herbeuse. Kate fit signe à Jack de la suivre, puis traversa la pelouse et se dirigea vers l'arrière de la maison.

Un capteur alluma une lumière.

- Dépêche-toi, dit-elle en rasant le mur.

Elle pointa du doigt une large baie vitrée :

- C'est la fenêtre de tatie. Penche-toi pour que je puisse grimper sur tes épaules.

Jack leva les yeux vers l'endroit qu'elle indiquait : la fenêtre était ridiculement haute, et la pelouse en pente n'arrangeait rien. Il fit ce

qu'elle lui demandait et ne se plaignit pas lorsqu'elle posa un pied sur son épaule droite et l'autre sur son épaule gauche.

- Okay, dit-elle, tu peux te redresser maintenant.

- Tes désirs sont des ordres.

Kate frappa à la fenêtre. Les minutes lui parurent des heures avant qu'elle ne s'ouvre. Même s'il ne pouvait les voir, il entendait les deux femmes parler tranquillement.

- Pousse-moi, dit Kate.

Bien que ce flot incessant d'ordres commence à lui taper sur les nerfs, et qu'il se demande pourquoi ils n'entraient pas tout simplement par la porte, il fit ce qu'elle disait, utilisant ses mains pour soulever les pieds de la jeune femme, toujours plus haut, jusqu'à ce qu'elle parvienne à grimper par la fenêtre.

Levant les yeux il attendit qu'elle ressorte la tête pour aboyer un nouvel ordre, mais tout ce qu'il entendit ce fut un grognement bas et familier.

Visiblement la tatie de Kate avait trois chiens, finalement.

Lentement, centimètre par centimètre, il se tourna jusqu'à se retrouver face à l'animal. Il essaya de penser. Il n'arrivait pas à se rappeler ce qu'on disait sur le fait d'être face à face avec un chien en colère. *Il fallait le regarder dans les yeux ou pas ?* Si on tombait sur un ours, on était censé essayer de paraître plus gros que lui, mais les chiens c'était différent. Pour commencer ce n'était pas des ours.

Dès que ses yeux rencontrèrent ceux du Doberman il sut qu'il avait fait une grosse erreur : le chien grogna, montra ses crocs acérés et fit de petits pas en avant.

- Hummm... gentil chien.

Le grognement se fit plus féroce.

Jack regarda lentement sur la droite : une clôture d'un mètre vingt entourait la cour, bien plus basse que celle autour de la propriété. Il savait qu'il ne pourrait pas courir plus vite que le chien, mais il avait une bonne chance de réussir à sauter d'un seul bond par-dessus la clôture.

- Jack, dit Kate, tu es toujours là ?

Trop tard, il venait de détaler. Il atteignit la clôture en un temps record. Le chien aussi.

Il sauta.

Le chien aussi.

S'il avait su que les Dobermans pouvaient sauter aussi haut, il n'aurait jamais tenté de lui échapper de cette façon. La piscine était sa dernière chance. Le chien savait peut-être nager, aussi attrapa-t-il plutôt le balai de fond au manche en aluminium épais avant de se retourner. Il cogna le museau du chien avec le manche.

Le Doberman grogna en faisant un pas dans sa direction. De la

bave coulait entre ses dents acérées, avant de tomber par terre pour former une flaque répugnante.

- Ca suffit Jack ! cria une femme depuis la maison.

Il ne savait pas pourquoi elle lui criait dessus, mais il n'avait aucune intention de lâcher le balai.

- Jack ! dit-elle à nouveau, tapant ses mains l'une contre l'autre.

Enfin le chien recula et se précipita au côté de la femme, la queue entre ses pattes musclées.

- Le chien s'appelle Jack, expliqua Kate depuis l'intérieur de la maison, où elle se tenait à l'abri du danger.

Jack posa le balai lorsque la femme disparut derrière la maison avec le chien. Même si Kate ne souriait pas ouvertement, il perçut un petit éclair d'amusement dans ses yeux lorsqu'il s'approcha d'elle.

- Asseyez-vous tous les deux, dit tatie.

Il la regarda s'agiter dans la cuisine comme une petite souris désorientée. C'était presque comique de voir Kate essayer de la suivre, toutes deux cherchaient les tasses à thé et le sucre en morceaux.

Clairement, tatie n'était pas habituée à jouer les hôtesses. A en juger par la taille de la maison et le décor cossu, elle avait des servantes et des majordomes pour s'occuper des détails tels que la préparation du thé.

C'était une petite femme aux yeux bleu-gris intenses et enfoncés, au nez fin et droit et aux pommettes hautes. Elle avait la cinquantaine bien sonnée, voire même une petite soixantaine, et elle avait été réveillée au milieu de la nuit, pourtant elle n'était pas mal du tout avec son peignoir de soie et son bandeau assorti qui retenait ses épais cheveux sombres et mettait en valeur ses joues rosies.

Elle tira une sorte de gâteau du réfrigérateur et posa trois assiettes et trois fourchettes sur la table.

Kate avait dû réaliser qu'elle n'allait pas ralentir car elle soupira et la prit doucement par les épaules, la forçant à s'asseoir.

- Tatie, on va bien. Arrête-toi un moment s'il te plait, que je puisse te parler.

A contrecœur la femme s'assit en face de Jack.

Kate prit place à ses côtés :

- Je sais que ça doit être dur pour toi, j'ai essayé de t'appeler un peu plus tôt mais ton numéro ne fonctionnait pas. Je n'ai pas voulu sonner à la porte, parce que je pensais que tu aurais pu paniquer et appeler la police.

La femme regarda Jack, mais détourna les yeux lorsqu'il la fixa à son tour : il refusait de se sentir gêné.

- Il faut qu'on appelle la police, dit tatie d'une voix haut perchée, cet homme est un criminel, un fugitif.

Kate se raidit :

- Je te l'ai déjà dit, il est innocent. On l'a piégé et tu es la seule personne au monde qui puisse nous aider.

La bouilloire émit un doux sifflement sur le poêle.

- Si tu ne peux pas nous aider, ou que tu ne te sens pas à l'aise de le faire, ajouta Kate, je comprendrai et on partira tout de suite.

Tatie releva le menton et se tourna de nouveau vers Jack. Cette fois-ci elle soutint son regard. A en juger par la façon dont elle frottait ses mains l'une contre l'autre elle était nerveuse. Il imaginait que ses craintes étaient légitimes : la plupart des gens seraient nerveux d'avoir un tueur présumé à la maison. Mais quelque chose chez elle lui faisait froid dans le dos. Il savait qu'il aurait dû trouver une parole réconfortante pour briser la glace, lui faire comprendre qu'il ne ferait pas de mal à une mouche, mais il avait l'impression qu'elle le savait déjà.

- Je vais vous aider, parvint-elle à dire, les yeux toujours fixés sur ceux de Jack pendant qu'elle parlait à Kate, ta mère et ton père étaient tout pour moi, comment pourrais-je faire autrement ?

Kate se leva et l'embrassa sur la joue.

- Merci tatie, tu ne le regretteras pas, je te le jure.

Elle mit un sachet de thé dans chacune des trois tasses qui se trouvaient sur la table, avant d'ajouter l'eau chaude. Pendant qu'elle la versait elle fit une grimace à Jack, plissant le front et mimant des mots qu'il ne comprenait pas. Il imaginait qu'elle voulait l'inciter à lier conversation avec la femme, mais il ne trouvait absolument rien à dire.

Tatie le mettait mal à l'aise. Pourtant elle avait l'air tout à fait inoffensif. Peut-être était-ce la façon dont ses yeux paraissaient apeurés un instant, puis furieux le suivant, comme s'ils avaient fichu ses plans en l'air, d'une façon ou d'une autre.

- Jack, dit Kate, clairement exaspérée, pourquoi tu ne racontes pas à tatie la première fois où l'agent Harrison t'a parlé de partir pour Haïti... la façon dont tu as eu une promotion, avant d'être accusé du meurtre du docteur Forstin.

- Si ça ne vous dérange pas toutes les deux, dit-il en repoussant la table et en se levant, j'aimerais prendre une douche chaude et dormir quelques heures. Quand je me réveillerai, ajouta-t-il, les yeux toujours fixés sur tatie, je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

Jack était en train de se sécher avec une serviette lorsque Kate le rejoignit dans la chambre d'amis où tatie avait dit qu'ils pouvaient dormir.

Elle posa une main sur sa hanche :

- Qu'est-ce qui te prend, bon sang ?

Il retira la serviette de sa taille et l'utilisa pour se sécher les cheveux. Lorsqu'il eut terminé il la regarda.

Il fallut un moment au regard de la jeune femme pour remonter jusqu'à son visage.

Il lui fit un clin d'œil.

Elle croisa les bras fermement sur sa poitrine :

- Qu'est-ce qui t'a pris, Jack ? Depuis que tu es entré dans la maison de tatie, tu te comportes comme un abruti.

- Je ne l'aime pas.

- C'est tout ?

- Mon instinct, tu sais cette pulsion naturelle que tu n'arrêtes pas de me dire d'écouter, il me crie sans arrêt à l'oreille que ta tatie n'est pas celle que tu crois.

- Depuis quand as-tu commencé à utiliser ton instinct ?

- Ce soir, répondit-il, clairement agacé, j'ai commencé ce soir.

- C'est exactement ce que je veux dire : tu n'es pas toi-même. Tu avais l'occasion rêvée de mettre tatie à l'aise par rapport au fait qu'elle reçoit chez elle un criminel en cavale, mais au lieu de ça tu l'as rendue nerveuse.

- Mon instinct me dit aussi qu'il faut plus d'un homme pour effrayer ta tatie. Elle a des nerfs d'acier. Regarde juste ses yeux, froids comme la glace.

- Parle moins fort, dit Kate en faisant un geste en direction de la porte, elle pourrait t'entendre.

- Ce que tu as ressenti de la part de tatie c'était de la répugnance, pas un manque de confiance. Je te dis que cette femme n'est pas ravie que nous lui ayons rendu visite à l'improviste. Il y a quelque chose chez elle qui n'est pas franc. Des trucs bizarres se passent ici, fais-moi confiance.

- Je commençais à le faire, Jack, mais maintenant je ne sais plus.

Il éteignit la lampe, se glissa sous les couvertures et tapota l'autre côté du lit :

- Viens, mets-toi au lit. Si la police ne m'a pas jeté en prison d'ici demain matin on pourra en reparler à ce moment-là. Mes paupières ressemblent à des blocs de ciment et j'ai l'impression que mon corps a servi de punching ball. Si tu as envie de parler vas-y, je suis tout ouïe.

Dix secondes plus tard, la seule chose que Kate entendait c'était le son régulier de sa respiration. Elle alla de son côté du lit, grimpa sur le matelas et s'allongea à ses côtés. Se tournant vers lui, elle dit :

- J'ai envie de te faire confiance, Jack.

Elle posa la main sur le cœur du jeune homme et souhaita que les choses puissent être différentes. Elle ne voulait pas passer chaque minute de sa vie sur ses gardes, tous les muscles tendus, tous les nerfs en alerte. Depuis qu'elle avait rencontré Jack elle désirait une vie plus

calme, où elle serait libérée de la peur de l'inconnu.

Son père aurait apprécié Jack, décida-t-elle alors que le battement régulier de son cœur la berçait jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Chapitre 24

Le bruit d'une tronçonneuse réveilla Jack en sursaut, il bondit du lit. Alors que le brouillard du sommeil se dissipait il regarda par la fenêtre et aperçut une équipe de jardiniers à côté de la maison, qui taillait les arbres et les haies.

Il n'avait pas été jeté en prison, finalement. Il ne pouvait qu'espérer que ce soit une bonne nouvelle. Où était Kate ? se demanda-t-il. A en juger par le creux dans le matelas, quelqu'un avait dormi près de lui. Il prit son short sur la bergère en cuir capitonné qui se trouvait dans un coin de la chambre et le passa. Une bonne nuit de sommeil lui avait fait du bien… assez pour qu'il ressente une vague de culpabilité à l'idée d'avoir été impoli envers la tatie de Kate. C'était logique qu'elle se méfie de lui, qu'elle ne veuille pas qu'un fugitif dorme chez elle. Et pourtant, maintenant encore, quelque chose en elle le tracassait. Tatie n'avait pas posé une seule question à Kate sur l'endroit où elle avait passé toutes ces années. Pas plus qu'elle n'avait paru stupéfaite de voir débarquer une fille qu'elle était censée croire morte. Si sa sœur entrait dans la pièce maintenant, son cœur s'arrêterait de battre, et s'il survivait à cette attaque il serait ravi de serrer la main du fugitif qui l'aurait ramenée et protégée. Il aurait un million de questions à lui poser, et serait incapable de dormir jusqu'à ce qu'il obtienne les réponses.

Tatie, quant à elle, n'avait pas paru le moins du monde déconcertée que Kate débarque au milieu de la nuit et s'assoie dans sa cuisine pour boire du thé.

Alors qu'il se dirigeait vers le miroir au-dessus de la commode, il jeta un coup d'œil alentour pour trouver sa chemise. Il passa les doigts dans ses cheveux. La pièce, remarqua-t-il à la lumière du jour, était richement décorée avec des meubles anciens en acajou, des miroirs aux cadres ouvragés et une grande commode au plateau de marbre. Les pieds des lampes de chevet étaient des statues en bronze représentant des chérubins et des fleurs. Même s'il n'était absolument pas connaisseur en matière d'antiquités, il avait vu assez de pièces de collection confisquées chez des dealers et autres richissimes criminels pour reconnaitre une antiquité quand il en voyait une. Pour quelqu'un qui dirigeait une ONG, cette femme menait vraiment grand train. Une photo dans un cadre doré, représentant tatie avec la famille Bush, se trouvait sur la commode près d'une urne décorative impressionnante, en cobalt et bronze. Il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il y

avait les cendres de quelqu'un à l'intérieur, mais n'avait pas vraiment envie de le savoir, aussi ne vérifia-t-il pas. Une autre photo de tatie avec George Clooney était accrochée au mur près du miroir. Il soulevait un vase de porcelaine au moment où la porte de la chambre s'ouvrit.

Jack reposa le vase, soulagé de voir que Kate allait bien. Ses cheveux étaient tirés en arrière et attachés par une barrette. Elle portait un jogging marron moulant à manches longues, serré à la taille par un cordon. Elle avait dans les bras une pile de vêtements pliés.

- Tu es magnifique, lui dit-il.

- Merci, tatie et moi on fait la même taille. Tu as bien dormi ?

Il hocha la tête, mais il n'aimait pas la tension bizarre qui régnait entre eux. Pour la première fois depuis qu'il avait rencontré Kate il se sentait comme un étranger face à elle. Peut-être parce qu'elle paraissait si calme. Ou alors parce qu'elle ne lui lançait pas des ordres et des insultes ? Quelle qu'en soit la raison, c'était vraiment agaçant.

Ses yeux étaient un peu moins vides, et les un ou deux kilos qu'elle avait pris depuis son retour aux USA lui donnaient un air sain. Il avait le sentiment qu'elle ne savait pas du tout à quel point elle était incroyablement belle.

- Je suis désolé pour la nuit dernière, soupira-t-il, j'étais fatigué. Je n'aurais pas dû être aussi dur avec cette femme.

- J'ai dit à tatie que tu étais épuisé. Elle comprend.

Kate se dirigea vers lui et lui tendit la pile de vêtements qu'elle tenait : un jean et deux chemises propres.

- Il se trouve qu'elle organise un gala de charité ce soir, ici même. Elle nous a invités à y assister.

Jack posa les vêtements sur le bord de la commode et lui adressa un sourire en coin, incrédule :

- Comme ta tatie me l'a rappelé la nuit dernière, je suis un fugitif. Je ne pense pas que ce soit le bon moment pour assister à une réception.

Elle caressa son bras nu de ses doigts chauds.

- Son neveu est en Europe, elle a dit que tu pouvais emprunter ses vêtements. On pourrait teindre tes cheveux pour leur redonner leur couleur naturelle.

- Kate.

Elle se rapprocha et lui embrassa l'épaule. Sa bouche dessina un chemin jusqu'à sa clavicule. Son sang s'échauffa, des frissons lui parcoururent les veines.

- Ces gens ne te reconnaîtront pas, parce qu'ils ne regardent pas les actualités, dit-elle entre deux baisers, ils passent leurs journées sur les parcours de golf et dans les meilleurs instituts, à écouter de la musique d'ambiance tout en se faisant faire une pédicure. Allez Jack,

ça va être marrant.

- Je vais te montrer quelque chose de marrant.

Il l'attrapa par la taille et la porta jusqu'au lit.

Elle rit :

- Jack, on ne peut pas.

Il tira un préservatif de sa poche avant et dit :

- Oh si, on peut.

Elle rit à nouveau.

Il aimait son rire, la façon dont ses yeux brillaient alors qu'elle rejetait la tête en arrière.

Il verrouilla la porte, se débarrassa de son short et vint à elle comme un animal traquant sa proie.

Elle se tortilla sur le lit mais ne chercha pas à s'échapper. Il attrapa ses chevilles et la tira vers le bord du matelas, jusqu'à ce qu'elle soit assez près pour qu'il puisse atteindre la ceinture de son pantalon et le faire glisser le long de ses jambes.

Bien qu'elle soit à moitié nue, ses yeux exprimaient encore une bonne dose d'amusement :

- Est-ce que tu veux me faire croire que tout ce que tu possédais est resté dans cet avion, y compris ton ordinateur, mais que d'une façon ou d'une autre tu as réussi à conserver un préservatif ?

- Je ne veux rien te faire croire du tout, je vais te montrer.

- Alors Jack Coffey a un côté sauvage, finalement ?

- Sauvage est mon deuxième prénom, je croyais te l'avoir prouvé l'autre jour.

Il tira sur la fermeture éclair de son sweatshirt et l'aida à s'en débarrasser.

- Là, dit-il en la regardant, c'est mieux.

Elle sourit et tendit la main vers lui :

- J'aime cette facette de ta personnalité, Jack. Je crois que tu as fini par te débarrasser d'une couche de ta carapace rigide.

Alors qu'il s'allongeait sur elle, elle repoussa le pied du lit et remonta vers la tête.

Il utilisa ses bras et ses jambes pour laisser un peu d'espace entre leurs deux corps, le bout de ses seins effleurait sa poitrine.

- Je ne crois pas t'avoir jamais entendue rire d'aussi bon cœur avant aujourd'hui, lui dit-il, les yeux toujours plongés dans les siens.

Ses doigts effleurèrent sa poitrine, son regard suivit leur chemin. Elle fixa sa bouche :

- Embrasse-moi, tu veux ?

- C'est toi qui commandes.

Il couvrit sa bouche de la sienne et l'embrassa vraiment cette fois, sa bouche était chaude, sa langue brûlante. Avec un gémissement elle passa les bras autour de son cou et rapprocha ses lèves. Il déposa un

baiser sur sa gorge, sa joue, son oreille. Le sang était brûlant dans les veines de la jeune femme, chaque centimètre de son corps désirait ses caresses. Elle n'avait jamais ressenti le besoin de quelqu'un comme avec Jack.

- Dis-moi que tu as envie de moi, dit-il, son timbre voilé l'excitant presque autant que son corps contre le sien.

- J'ai envie de toi.

Il lui mordilla l'oreille.

- Dis-le comme si tu le pensais.

- Jack, dit-elle dans un murmure étouffé, le bout de sa langue parcourant sa mâchoire, j'ai l'impression d'avoir attendu toute ma vie que tu me trouves, que tu me tiennes dans tes bras et que tu me fasses l'amour.

Posant à nouveau sa bouche sur la sienne, il l'obligea à ouvrir les lèvres pour pouvoir l'embrasser plus profondément, pendant que ses doigts glissaient sur ses hanches et entre ses cuisses. Son souffle chaud lui caressa le cou et les épaules.

- Qu'est-ce que tu ressens maintenant ? demanda-t-il dans un murmure toujours aussi voilé.

- Je me sens brûlante, répondit-elle, et vivante.

Sa main resta entre ses jambes, la caressa et la fit gémir tandis qu'elle l'encourageait à continuer. Un charme diabolique illuminait le regard du jeune homme lorsqu'il attrapa ses poignets et repoussa ses bras en arrière, à plat contre la douceur du matelas.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, quand j'ai dit que j'avais envie de toi, je voulais dire maintenant.

Un sourire en coin étira ses lèvres, avant qu'il ne baisse la tête pour mordiller son oreille.

- Qu'est-ce que tu veux exactement ?

- Toi, dit-elle, la voix pleine de frustration, je te veux toi.

- A quel point as-tu envie de moi ?

- Assez pour commencer à dire des grossièretés si tu ne t'y mets pas rapidement.

Satisfait, il relâcha ses poignets. Il se redressa sur les genoux et enfila le préservatif. Ses muscles jouèrent : elle ne se lasserait jamais d'admirer Jack Coffey. Lorsqu'il eut fini il la regarda.

Sa patience avait atteint ses limites, elle se tortilla contre lui, le faisant sourire alors que ses doigts caressaient doucement son corps, l'exploraient.

- Pas encore, mon cœur.

- Tu triches.

- Ce n'est pas un jeu.

- Non, dit-elle, ce n'est pas un jeu.

De la main elle lui caressa la joue. Elle aimait prendre la direction

des opérations, mais avec Jack c'était différent. Pour lui, elle ferait presque n'importe quoi. Et à cet instant, alors qu'elle le regardait dans les yeux, elle réalisa qu'il le savait déjà.

Elle agrippa ses fesses lorsqu'il entra en elle. Aucun des deux n'était capable de se retenir. Il finit par céder et lui donner ce qu'elle voulait, jusqu'à ce qu'elle pousse un petit cri tandis que son corps se mettait à trembler sous le sien. Jack Coffey avait risqué sa vie pour la ramener chez elle. Il ferait tout pour la protéger. Il croyait en elle, et il l'aimait. Il la faisait se sentir belle et vivante.

Il embrassa son cou, son épaule, son visage. Ses mains glissèrent sous la courbe de ses fesses. Une seconde vague la souleva, elle explosa et finit par se transformer en petites pulsations de plaisir.

Une fois que leurs cœurs eurent ralenti Jack glissa sur le côté, laissant une main reposer sur son estomac. Heureuse, elle enfouit la tête contre sa poitrine et respira simplement son odeur.

Après une douche rapide, Jack se sécha avec une serviette pendant que Kate, entièrement habillée, se penchait sur le lavabo de la salle de bain et rectifiait sa coiffure.

Elle le suivit dans la chambre à coucher, le regarda tendre la main vers un T-shirt propre et le passer par-dessus sa tête.

- Alors, tu as changé d'avis au sujet de la réception ? demanda-t-elle.

Il ne répondit pas et cela l'inquiéta.

- Quand j'ai parlé à tatie ce matin, poursuivit-elle, j'ai appris qu'elle était au courant de la mort du docteur Forstin. La pauvre a très mal vécu sa disparition.

Jack mit ses chaussettes et ses chaussures.

- Elle est de notre côté, Jack. Apparemment le sheriff lui doit une faveur, je lui ai donné le mot de Brooklynn, tu sais celui avec le numéro de la plaque d'immatriculation du véhicule, au labo du docteur Forstin. Elle a appelé le sheriff pour lui en parler et il l'a déjà rappelée. La voiture appartient à un certain John Wheaton. Ce nom te dit quelque chose ?

Il secoua la tête :

- Dis-moi que tu ne lui as pas donné le disque.

Kate se raidit :

- Il a déjà été emporté par un coursier.

Jack grogna.

- Je ne comprends pas, je croyais qu'on était venus ici pour trouver de l'aide.

Il attrapa sa main, son regard était perçant :

- Appelons la police tout de suite, plaida-t-il, il n'est pas trop tard. Je sais ce que c'est que de vouloir se venger, Kate. Je croyais ne pas

pouvoir connaître une bonne nuit de sommeil avant que le tueur de ma sœur soit six pieds sous terre, mais je me trompais. Je le verrai derrière les barreaux un jour, mais ce sera légal. Justice sera rendue.

Les yeux de Kate se plissèrent :

- Ne reviens pas là-dessus. N'essaie pas de me faire changer d'avis, Jack. Je trouverai l'homme qui a ordonné la mort de mon père, et je vais m'assurer que justice soit faite. La seule différence, c'est que je refuse de perdre mon temps avec toutes ces conneries bureaucratiques.

- Est-ce que ça ne serait pas un soulagement que tout sorte au grand jour ? soupira Jack, tu n'aurais plus à regarder par-dessus ton épaule en permanence, tu pourrais retourner à New York si tu veux. Tu pourrais avoir un appartement, et pourquoi pas laisser tes cheveux retrouver leur couleur naturelle ? Reprendre le cours de ton existence et recommencer à vivre pour de bon.

- Quoi, tu n'aimes pas la couleur de mes cheveux ?

- Au contraire.

Elle renifla :

- Je suis sûre que tu n'as jamais couché avec une rousse et une blonde la même semaine.

Il rit et, lorsqu'il vit ses yeux briller, dit :

- Je ne me vante jamais de mes conquêtes.

- C'est bien, parce que je ne veux rien savoir de ta vie sexuelle barbante, elle lui retira sa main, pour ta gouverne je n'aime pas les types dans ton genre, qui se comportent comme s'ils savaient ce qui est le mieux pour une fille comme moi. Tu me rends claustrophobe. Peut-être que je ne veux pas d'un appartement à New York. Peut-être que je veux retourner à Haïti, où les gens ne sont pas dorlotés comme vous, les américains. Les gens à Haïti son résilients et vrais. Ils ne considèrent rien comme acquis, pas même une putain de goutte d'eau fraîche.

Il ne répondit pas un mot.

- Tu crois que tu sais ce qui est le mieux pour moi, juste parce que tu as lu un petit dossier à ton bureau ? demanda-t-elle, eh bien je n'avais jamais posé les yeux sur toi avant la semaine dernière et pourtant je te connais comme si je t'avais fait.

Elle ne savait pas pourquoi elle était si en colère d'un seul coup, mais c'était un fait. Elle voulait le blesser parce qu'il lui avait fait ressentir des choses. Elle lui enfonça un doigt dans l'épaule :

- Tu as sans doute une belle Rolex brillante dans le tiroir du haut de ta commode, et des chaussures bien cirées dans ton placard. Je parie que tu as des rangées de chemises blanches amidonnées suspendues au-dessus de tes chaussures, et un tiroir plein de cravates ennuyeuses et de chaussettes impeccablement roulées. Avant que tes

parents déménagent, vous mangiez du rosbif au dîner, chez eux, un dimanche sur deux. Et tu es certainement bien trop occupé par ton travail pour songer à t'établir avec une femme et deux enfants virgule cinq. Peut-être que dans dix ans tu seras prêt à fermer ton ordinateur assez longtemps pour t'établir, tu t'attendras à ce que ta jeune épouse veille à ce que les enfants ne fassent pas trop de bruit et à ce que ton dîner soit prêt pour cinq heures. Il y a des chances pour qu'elle soit gentille et ennuyeuse et prévisible… comme toi.

Il lui donna un petit coup de poing sous le menton :

- Ca c'est ma Kate.

Un muscle tressauta sur la joue de la jeune femme.

- Peut-être que c'est toi qui devrais vivre un peu, laisser pousser tes cheveux, elle tendit la main vers son visage et, du bout des doigts, enroula une boucle au-dessus de son oreille, peut-être que tu pourrais vivre vraiment dangereusement et laisser pousser tes cheveux jusqu'aux épaules, assez longs pour pouvoir les attacher quand il fait trop chaud.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire.

- Peut-être que je le ferai.

Sa colère se dissipa, elle laissa retomber sa main et regarda par la fenêtre. Elle ne voulait pas l'admettre, mais peut-être qu'il disait vrai, peut-être que son père ne voulait pas vraiment qu'elle passe sa vie à se cacher du monde entier. Et si Jack avait raison et qu'elle puisse un jour se libérer des cauchemars qui hantaient ses nuits ?

- Tu sais ce que m'a dit mon père avant de sombrer dans les profondeurs de l'Atlantique ?

Les traits de Jack s'adoucirent :

- Quoi ?

- De ne faire confiance à quiconque, pas la moindre personne.

Il garda le silence, semblant vraiment ne pas savoir que répondre.

Kate soupira :

- Ne nous disputons pas, viens à la réception avec moi.

- Je ne peux pas. Et je ne crois pas que ce soit avisé de ta part d'y aller non plus. Partout où nous sommes passés, on nous a reconnus. Tu vas prendre un gros risque si tu y assistes.

- Tu disais que tu allais faire les choses à ma façon.

- Je pensais pouvoir, je suis désolé. Je vais aller en ville, passer quelques coups de fil. Je ne sais pas quand je serai de retour.

- Harrison ?

Il hocha la tête.

- Je vais lui demander de venir me rencontrer.

- Mais…

- Ne t'inquiète pas. Je m'assurerai qu'il soit seul avant de lui parler.

Ils savaient tous les deux que les chances qu'Harrison vienne seul étaient minces, voire inexistantes, mais aucun ne dit un mot.

- Je ne pense pas vraiment que tu es ennuyeux, dit Kate.

- Et je ne veux pas t'envahir, ni changer quoi que ce soit en toi. Je trouve que tu es parfaite comme tu es. Ecoute, ajouta-t-il, j'apprécie que ta tatie nous ait permis de rester ici, mais regarde autour de toi Kate. Cet endroit est rempli d'antiquités hors de prix et de pièces de collection. Je croyais que tu m'avais dit qu'elle dirigeait une ONG.

- Apparemment elle a fait un malheur en bourse quand son père a vendu l'affaire familiale.

- Hmmm, il caressa du dos de la main la mâchoire de Kate, tu es sûre de ne pas vouloir m'accompagner dans ma balade en voiture ?

- J'ai promis à tatie que je l'aiderais à préparer la réception. Mais peut-être que tu as raison, que les gens vont me reconnaître. Je me suis laissé séduire par l'idée d'être insouciante et de m'amuser. Tu imagines ?

- Un jour, Kate. Un jour tu seras libre de faire tout ce que ton cœur désire.

Elle soupira :

- Je vais jouer le jeu de la réception jusqu'à la dernière minute, alors je dirai à tatie que je ne me sens pas assez bien pour y assister.

- Je pense que c'est une bonne idée, il se dirigea vers la porte, et les chiens ? demanda-t-il en se retournant vers elle.

- Ils sont enfermés pour le moment, étant donné que les jardiniers sont là. Mais j'ai appris un truc de l'un des majordomes ce matin : si tu les appelles par leurs noms, ils sont dressés à obéir. En fait j'ai serré la patte de deux d'entre eux un peu plus tôt. Mais il ne faut pas leur montrer que tu as peur, et comme je te l'ai déjà dit hier soir… il ne faut jamais courir.

- Ouais, ça j'ai compris. Est-ce qu'ils s'appellent tous Jack ?

Le coin de ses lèvres s'étira :

- Jack, Max et Buddy.

Amusé, il haussa un sourcil et dit :

- Fais-moi plaisir pendant que je ne suis pas là.

Kate attendit qu'il termine.

- Sois sur tes gardes jusqu'à mon retour.

Chapitre 25

Harrison appuya sur l'accélérateur. Il avait essayé de joindre Sheila à la maison pendant les vingt dernières minutes, mais la ligne était occupée. Il savait combien elle détestait les surprises, et il voulait lui laisser le temps de se pomponner. Pas coiffée et sans maquillage, elle pouvait parfois être absolument effrayante.

Donna, son ex-femme, le rejoignait à la maison : sa fille cadette, Rachel, avait enfin accepté de passer le week-end avec lui, et il avait failli tout faire foirer. Si Donna n'avait pas appelé pour s'assurer qu'il serait bien chez lui, il aurait oublié le rendez-vous fixé des mois auparavant.

Il avait trop de choses en tête, et chaque erreur, chaque incident, chaque merde qui lui arrivaient étaient liés à Coffey et à l'incapacité de ce gamin à disparaitre.

En face de lui, le feu passa de l'orange au rouge : il appuya sur l'accélérateur. Des klaxons hurlèrent alors qu'il coupait la route aux voitures qui arrivaient dans l'autre sens. Putain, après tout ce qu'il avait traversé, il allait se faire tuer en essayant d'arriver chez lui à temps pour impressionner son ex-femme. Il n'aurait pas dû se soucier de ce que pensait Donna, il avait une jeune et belle épouse maintenant, mais ça ne l'avait pas empêché de continuer à penser à Donna chaque seconde de chaque jour, depuis qu'elle l'avait quitté. Elle était au centre de ses préoccupations, même si elle se fichait complètement de ce qui lui arrivait.

Il conduisait trop vite dans le quartier résidentiel, et évita de justesse un cycliste avant de tourner à nouveau à droite. La BMW argentée de Donna était garée devant le portail, au bout de son allée.

Alors qu'il se rangeait près d'elle, elle descendit de voiture. Elle était magnifique : ses cheveux châtains avaient poussé, ses mèches naturelles brillaient au soleil. Une fossette creusait sa joue lorsqu'elle souriait, elle était fraîche et pimpante, avec un simple chemiser vert à col V et un pantalon de toile blanche. Cette femme était un bonheur pour ses yeux fatigués et douloureux.

Il n'avait pas vu Donna, ni sa fille Rachel, depuis des mois. Leurs deux avocats pensaient que c'était mieux ainsi, pendant qu'ils renégociaient les droits de visite et la pension alimentaire pour les enfants.

Ils s'embrassèrent. Elle sentait les fleurs fraîches, l'herbe coupée,

quelques effluves de menthe et toutes les bonnes choses de la vie. Il n'avait pas envie de la lâcher, mais toutes les bonnes choses ont une fin et leur embrassade ne faisait pas exception à la règle. Lorsqu'elle s'éloigna il se dirigea vers sa fille, qui se tenait en retrait et attendait.

Il prit Rachel dans ses bras, et sa poitrine se serra alors qu'il la tenait contre lui :

- Tu m'as manqué, ma chérie.

Plus qu'elle ne le saurait jamais. Sa petite fille avait grandi au cours des deux derniers mois, elle ne portait plus d'appareil dentaire. Elle ressemblait à sa mère.

- Salut papa.

Il lui sourit, les regarda elle et Donna grimper à nouveau en voiture et attendre qu'il ouvre le portail pour pouvoir le suivre le long de l'allée pentue. Une fois de plus il se prit à espérer que les choses se soient passées différemment. Si seulement il avait fait plus d'efforts pour que ça marche, si seulement ils formaient encore une famille heureuse.

- Je ne suis pas sûr que Sheila soit à la maison, elle n'a pas répondu à mes coups de fil, dit-il en retournant à sa voiture.

Donna n'avait pas encore vu la nouvelle maison dans laquelle Sheila et lui avaient récemment emménagé. En remontant l'allée, entre des douzaines de grands palmiers importés, il espéra qu'elle remarquait tout cela.

Une voiture qu'il ne reconnut pas, une Porsche 911 noire, était garée près de la fontaine. Sheila avait de nombreux amis, ça expliquait pourquoi elle n'avait pas répondu au téléphone. Du moins cela signifiait-il qu'elle serait pomponnée, étant donné qu'elle ne recevait jamais sans être à son avantage.

Il gara la voiture, en descendit et attendit que Donna et Rachel le rejoignent. Il avait fait du chemin depuis leur divorce, et il espérait qu'elles seraient impressionnées. Sa fille glissa la main dans le sienne, et Donna les suivit alors qu'ils montaient le large escalier dallé qui menait à sa maison de sept cent cinquante mètres carrés.

Une fois à l'intérieur il referma la porte derrière eux et appela Sheila. Il crut entendre de la musique.

- Papa, cet endroit est immense, c'est dingue ! dit Rachel.

Elle se tourna vers Donna :

- Maman, je peux fêter mes seize ans ici ?

- Nous verrons.

Les cils de Donna battirent avant qu'elle ne parvienne à le regarder dans les yeux. Seigneur, elle était incroyable. Son ventre faisait de drôles de choses lorsqu'il la regardait, il avait l'impression d'être de retour au lycée.

- C'est laquelle, ma chambre ? demanda Rachel, déjà au milieu des

escaliers.

- La plus grande, mon trésor. La deuxième sur la droite.

Il s'apprêtait à faire visiter la cuisine à Donna, la pièce la plus impressionnante de la maison, avec son nouveau four à convection double énergie en fonte et son réfrigérateur Pro 48, mais il s'arrêta net lorsque sa fille reparut rapidement en haut des escaliers : toute couleur avait disparu de son petit visage.

- Qu'est-ce qu'il se passe, ma puce ? demanda Donna.

- Je suis désolée, je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Je crois que je me suis trompée de chambre.

Harrison suivit Donna dans les escaliers. La musique était plus forte qu'il ne l'avait pensé, elle hurlait depuis la chambre où sa fille allait dormir. Sheila avait insisté pour qu'ils engagent un décorateur afin que tout soit parfait, et bien sûr il avait accepté. Elle aimait écouter de la musisque pendant qu'elle travaillait.

- Qu'est-ce que c'est que cette musique ? demanda Donna en plissant le nez.

Il était bien placé pour savoir que la chanson qui passait était *That's not my name* des Ting tings... c'était la préférée de sa femme. Une chaleur monta le long de son cou : combien de fois lui avait-il demandé de ne pas écouter cette musique de gamine dans la maison ?

Il entra dans la chambre, Donna sur ses talons, sa fille près d'elle. Il n'aurait pu être plus stupéfait par ce qu'il vit, ni imaginer pire scénario s'il avait essayé. Sheila était debout devant le grand lit, elle leur tournait le dos. Elle ne portait rien d'autre qu'un string et des talons aiguilles de dix centimètres. A la main, elle tenait la cravache en cuir qu'il lui avait achetée pour ses cours d'équitation. Chaque fois que Katie White chantait "My name is Stacey", Sheila fouettait l'homme nu attaché au lit. La cravache était prévue pour faire le maximum de bruit, mais causer le minimum de douleur. Les tendons de l'homme saillaient alors qu'il essayait de se libérer, mais ses chevilles et ses poignets étaient ligotés aux montants du lit et l'empêchaient de s'enfuir. Il était incapable de bouger. Le type était bâillonné, il ne pouvait donc pas non plus signaler l'arrivée d'Harrison. Pourtant ses yeux lançaient des éclairs horrifiés lorsque ce dernier se baissa et débrancha la chaine stéréo.

Donna tenait leur fille tout contre sa poitrine, et finit par se précipiter hors de la chambre.

Sheila se retourna, son corps était bien huilé, ses yeux brillaient de colère jusqu'à ce qu'elle voie qui avait interrompu son petit jeu sordide.

La cravache tomba de sa main à l'instant où le téléphone portable d'Harrison se mettait à sonner. Sans ciller ni détourner le regard il fouilla dans sa poche, en tira l'appareil et l'ouvrit. C'était Sharon, sa

secrétaire :

- Monsieur, j'ai un homme au téléphone qui ne veut pas donner son nom. Il dit que c'est un ami récemment rentré d'Haïti.

Par la fenêtre du salon, Kate regarda Jack descendre l'allée en petite foulée et s'arrêter à la boîte aux lettres. De l'endroit où elle se trouvait il lui sembla qu'il empochait une lettre. Qu'est-ce qu'il fabriquait ?

Ensuite il démarra la VW aux fils, grimpa en voiture et s'en alla. Elle traversa le hall à damiers de marbre noir et blanc, notant le plafond mansardé aux poutres apparentes, les grandes baies vitrées et la cheminée de marbre. Tatie avait vraiment dépensé une fortune en rénovations, depuis la dernière fois qu'elle était venue.

Les portes-fenêtres étaient ouvertes sur une spectaculaire véranda couverte, idéale pour une réception à l'extérieur, avec une vue imprenable sur le Pacifique et les montagnes. Le doux fracas des vagues au loin lui rappela Haïti : elle avait le mal du pays.

Elle ne savait trop quoi penser de Jack. D'une certaine façon il avait eu le dessus, un peu plus tôt, lorsqu'ils s'étaient disputés. C'était lui qui évitait les conflits comme la peste, pourtant il n'avait pas paru le moins du monde agacé lorsqu'elle lui avait demandé d'arrêter de l'envahir et de lui dire ce qu'elle devait faire de sa vie. Il essayait seulement de l'aider, il se souciait d'elle. Trop, et cela l'effrayait. Elle fronça les sourcils : rien n'effrayait Kate Huntley. Elle n'était pas faible. Elle était courageuse et forte comme ses parents, et personne n'allait…

- Kate, tu es là.

Prise au dépourvu, elle se retourna et se trouva face à tatie.

- Où est Jack ?

- Je crains qu'il n'ait dû partir.

Elle ne se donna pas la peine de dire à tatie qu'il reviendrait, car elle ne voulait pas la contrarier. Etre auprès d'elle lui rappelait des temps meilleurs, lui remettait en tête des souvenirs de sa mère et lui faisait réaliser à quel point l'amitié féminine lui manquait.

- Il s'excuse d'avoir été impoli la nuit dernière, tu avais toutes les raisons du monde de te faire du souci.

- Je suis désolée qu'il soit parti, dit-elle d'une voix sincère en passant son bras mince autour des épaules de Kate, moi aussi je souhaite m'excuser de ne pas lui avoir dit à quel point c'était important pour moi qu'il t'ait ramenée saine et sauve à la maison.

Elles traversèrent la grande pièce.

- Il se faisait du souci pour le disque, ajouta Kate, c'est peut-être la seule preuve que nous ayons de son innocence. Tu es sûre qu'il est

entre de bonnes mains ?

Tatie s'arrêta pour lui tapoter le bras, ce qui donna à Kate l'impression d'être une enfant.

- Ne te fais aucun souci. Viens maintenant, ma chérie, Maria t'attend dans la suite principale.

- Je croyais que nous allions mettre la table toutes les deux ?

- Ne sois pas bête, mon enfant, il y a des serviteurs pour se charger de la mise en place. Pendant que Maria s'occupe de tes cheveux, toi et moi allons avoir une chance de parler de tout ce que tu as fait au cours des dernières années. Je veux que tu me dises tout. Ca fait bien trop longtemps qu'on n'a pas bavardé.

Jack était debout dans la cabine téléphonique rouge vif située à l'extérieur du centre commercial de Paseo Nuevo à Santa Barbara, et tenait le combiné entre son épaule et son oreille tout en tendant la main pour tirer un disque vidéo de sa poche arrière. Même s'il n'avait pas pu lire le disque, il avait réussi à forcer l'employé du magasin à lui en faire des copies. Il y en avait une dans le coffre de la Volkswagen, et une autre sous le siège avant. Il y avait aussi une copie dans la poche intérieure du sac de Kate. Il ne lui en avait pas parlé parce qu'il s'était dit qu'elle serait plus en sécurité si elle n'était pas au courant. Au lieu de cela il lui avait laissé croire qu'elle avait donné l'original, et unique disque, à sa tatie.

- J'aimerais parler à l'agent Harrison, dit-il à la personne à l'autre bout du fil, non, je préfère ne pas vous donner mon nom, ajouta-t-il, dites-lui que c'est un bon ami qui revient d'Haïti et que je suis pressé.

Moins de trente secondes plus tard Harrison était au téléphone :

- Où es-tu Jack ?

Sa voix semblait mal assurée, tendue, comme s'il avait trop de choses en tête. Malgré cela il parvint à prendre un ton juste assez soucieux pour que Jack continue à se demander de quel côté il était.

- Je vais être honnête avec vous Harrison, je crois que je ne peux pas vous faire confiance, ni à personne d'autre au FBI. Je suis sûr que vous n'avez pas besoin que je vous dise que Patrick Monahan est mort.

Il voulait entendre la réaction d'Harrison, s'il en avait une, à l'annonce de cette nouvelle. Mais seul le silence lui répondit à l'autre bout du fil.

- Pour information, ajouta Jack, je n'ai rien à voir dans la mort du docteur Forstin.

- Tu sais comment ça marche, dit Harrison sans rien trahir de ses pensées, si tu es innocent la vérité sortira. C'est toujours le cas.

- Qui a engagé le pilote pour venir me chercher ?

- Je sais que ça parait louche, Jack, mais le moteur de l'avion

avait des problèmes. Le pilote a paniqué et perdu les pédales, rien de personnel. Rends-toi et on règlera tout ça.

Il en avait assez entendu : Harrison se fichait de lui, aussi le coupa-t-il :

- Je vais raccrocher Harrison, alors vous feriez mieux de bien écouter : j'ai un disque vidéo ici avec moi, je suis sûr que vous voudriez l'avoir en votre possession. Apparemment le docteur Forstin savait qu'il était en danger et voulait que la vérité éclate au cas où quelque chose lui arriverait.

- Je crois que tu bluffes.

- Comme vous voudrez, dit Jack, retrouvez-moi au centre commercial de Paseo Nuevo, à Santa Barbara sur State Street, si vous voulez le disque. Je suis sûr que vous n'aurez aucun mal à trouver un de vos pilotes de confiance pour vous amener jusqu'à l'aéroport de Santa Barbara. Je serai à la California Pizza Kitchen à deux heures pile.

- C'est impossible que j'y sois en si peu de temps.

Jack l'ignora :

- Ca vous donne, disons presque deux heures, c'est largement assez. Oh, et vous avez un stylo sous la main ?

Il fit une pause, laissant à Harrison le temps de se reprendre et d'attraper un stylo et du papier.

- J'ai besoin de deux mille dollars en liquide.

Une somme qu'il avait donnée au hasard, surtout parce qu'il n'avait pu utiliser de carte de crédit ni accéder à son compte en banque, sachant que les fédéraux les surveilleraient. Lui et Kate n'avaient presque plus un radis. Il parcourut ses notes pour voir quel type d'ordinateur serait capable de lire le disque.

- J'ai aussi besoin d'un LF72 avec antenne wifi et d'un WCTT-2010 LevelOne CP, d'un chargeur et d'une batterie supplémentaire. Ca devrait suffire. Si vous êtes en retard, n'espérez pas que je vous attende.

Il raccrocha et attendit quelques secondes avant de reprendre le combiné et de glisser à nouveau des pièces dans l'appareil. Lorsque la standardiste décrocha il demanda à parler à un employé. Il dit à la femme qu'il était du FBI, de la Division Informatique, et elle transféra immédiatement son appel au lieutenant.

- Bonjour lieutenant, je suis A.J. Hanson de l'Unité 3, mentit-il, désolé de vous déranger pour un problème aussi mineur, mais j'espérais que vous pourriez m'aider. Je suis en ville pour une convention high tech et j'ai crevé sur l'autoroute 101. Un couple sympathique s'est arrêté pour m'aider et, après leur départ, j'ai remarqué que l'homme avait laissé tomber son porte-monnaie contenant une grosse somme en liquide. J'avais eu le bon sens de

noter leur plaque d'immatriculation avant leur départ, c'est 1TRR597.

Jack patienta pendant qu'il était mis sur attente. En quelques minutes le lieutenant était à nouveau en ligne et lui donnait le nom et l'adresse de Sheila Harrison.

- Merci, dit Jack, j'apprécie votre aide. Continuez comme ça.

Il raccrocha et secoua la tête. Il était à peu près certain que ce serait le nom d'Harrison et son adresse qui sortiraient de la base de données, et pas John Wheaton, celui qu'avait donné la tatie de Kate. Il avait passé ce coup de fil pour vérifier le numéro de plaque d'immatriculation, parce qu'il voulait savoir si oui ou non elle était de leur côté.

Savoir que le docteur Elizabeth Kramer avait menti, et ne pas pouvoir en parler à Kate tout de suite, ça ne lui convenait pas vraiment. Malheureusement il ne pouvait être à deux endroits à la fois.

Chapitre 26

Il était deux heures de l'après-midi, et Kate trouvait excessivement difficile de rester assise dans le fauteuil en daim à dossier inclinable une seconde de plus. Elle y était depuis quatre putains d'heures : Maria lui avait fait un soin du visage, un massage et une pédicure. Ensuite elle s'était occupée de ses cheveux, qu'elle avait teints en blond cendré, plus proche de sa couleur naturelle. Après une coupe et un brushing, elle avait fait des tas de petites boucles et les avait épinglées sur le crâne de Kate. Maintenant elle était en train de passer une seconde couche de vernis sur ses ongles. Les vapeurs nocives lui faisaient tourner la tête.

- Ca suffit, dit Kate gentiment en repoussant Maria pour pouvoir se lever du fauteuil.

- J'ai presque terminé jeune fille. S'il vous plait, restez assise quelques minutes de plus, le temps que je vaporise sur vos ongles un spray de séchage rapide.

Etre appelée « jeune fille » fut suffisant pour la faire grincer des dents.

- Désolée, impossible : j'en ai marre.

Kate resserra la ceinture du peignoir en cachemire qu'on lui avait demandé de passer lorsque tatie l'avait conduite jusqu'à son salon de beauté personnel, des heures plus tôt.

Maria parut ridiculement vexée que Kate refuse de la laisser terminer, comme si son emploi en dépendait. Dommage. Elle en avait assez. Alors qu'elle s'échappait par la porte et se retrouvait dans le hall, elle ne se soucia pas de se regarder dans les miroirs aux cadres dorés qui couvraient les murs pour vérifier son nouveau look.

Elle avait besoin de sortir, elle avait besoin de respirer, elle avait besoin de savoir que Jack allait bien. Où diable était-il ? Quand serait-il de retour ? Pourquoi n'était-elle pas allée avec lui ?

La veille il lui avait dit qu'il l'aimait, et elle lui avait jeté sa déclaration à la figure. Elle ne méritait pas son amour. *Et maintenant quoi ? Et s'il ne revenait jamais ?* S'il finissait comme le docteur Forstin et son père, et qui sait combien d'autres innocents qui étaient mort… pour quoi ? Tout ça n'avait aucun sens, et surtout elle, assise dans cette foutue chaise pendant les quatre dernières heures alors que Jack rencontrait un homme puissant, auquel il n'était pas sûr de pouvoir faire confiance.

Alors qu'elle traversait le hall de marbre, ses pieds nus contre la

pierre fraîche, elle se demanda où tatie avait disparu. Elle lui avait promis qu'elles auraient une longue discussion, mais elle lui avait dit moins de dix mots avant de disparaitre.

Le bruit d'une voiture qui partait en trombe attira son attention. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre, à temps pour voir une Mercedes foncée sortir par le portail. Elle se détourna et se dirigea vers la porte-fenêtre, espérant trouver un chemin qui la conduirait jusqu'à la plage. Elle avait besoin de voir l'océan, de goûter la brise salée et de sentir le sable entre ses orteils. Se précipitant au-dehors, elle s'arrêta net lorsqu'elle trouva tatie sur la veranda qui dominait l'océan.

Celle-ci regarda par-dessus son épaule, époustouflante dans un coûteux costume noir en lin haute couture. Elle tenait un verre de vin à la main.

- Quelque chose ne va pas, ma chérie ?

- Non, je me demandais juste où tu étais.

- Je suis désolée de ne pas être revenue. Avec la réception de ce soir, et le fait que ce soit l'un des mois les plus chargés pour les organismes caritatifs, je crains d'être un peu débordée. La seule réception dont j'aurai à me soucier après ce soir, ce sera le gala des stars en faveur de la recherche sur le sida à Cannes, le mois prochain.

Le regard de Kate passa du verre de vin dans la main de tatie à celui posé sur la table. Elle s'en rapprocha pour l'examiner de plus près : il était à moitié plein. Quelqu'un était parti en vitesse.

- Un ami, mon voisin, s'est arrêté pour bavarder, dit tatie, la voix teintée d'anxiété, tu auras l'occasion de le rencontrer ce soir.

Ce n'était pas le verre de vin qui avait retenu l'attention de Kate, mais le cendrier. Etait-ce un petit bégaiement nerveux qu'elle percevait dans la voix de tatie ?

- Qu'est-ce qu'il y a ma chérie ?

Le cendrier était rempli des mêmes cigarettes à bout filtre argenté qu'elle avait prises à Ben Sheldon à Haïti. Quelles étaient les probabilités de retrouver ces cigarettes ici, chez tatie ? Il n'y avait de rouge à lèvres sur aucun des filtres. Kate jeta un coup d'œil à tatie, nota les traces rouges sur son verre de vin.

- Tu as l'air pâle, dit celle-ci, les yeux toujours rivés à ceux de Kate, peut-être que tu devrais t'asseoir.

- Je vais bien, vraiment.

Elle savait qu'il fallait se comporter normalement, convaincre cette femme que tout allait bien. Elle s'assit sur l'une des chaises capitonnées et laissa sa tête retomber en arrière d'une manière théâtrale :

- Rester dans ce fauteuil pendant si longtemps m'a rendue folle, tatie. Je ne sais pas comment les femmes peuvent le supporter… les pédicures, manucures, coiffures, soins du visage. J'ai cru que j'allais

devenir dingue si je devais rester là-bas une minute de plus.

Tatie laissa échapper un gloussement nerveux en saisissant une clochette sur la table, qu'elle agita pour la faire tinter. Une servante apparut. Elle portait la même robe noire et le même tablier blanc que Maria.

- Emmenez cela, lui dit tatie, et apportez à mon invitée un verre de vin.

- Pas de vin pour moi, intervint Kate, mais j'aimerais bien un verre d'eau glacée par contre.

La servante hocha la tête, débarrassa la table et rentra à l'intérieur.

- Il est certain que tu sais vivre, tatie. Papa serait fier s'il pouvait te voir maintenant, voir ce que tu as fait de la maison et des magnifiques jardins qu'il aimait tant.

Le silence tomba entre elles, avant que Kate ne reprenne :

- Il était si près du but, tu te souviens ? Quelques mois de plus et il aurait trouvé le remède contre le sida, je le sais.

- C'est une belle pensée, mais je ne suis pas certaine que ton père ait été aussi près du but que tu le crois. Le docteur Forstin a repris là où il s'était arrêté, et s'il avait été aussi avancé que ça, sûrement que le bon docteur aurait trouvé le remède avant sa mort prématurée.

Kate grimaça intérieurement devant le ton impitoyable de tatie, mais hocha simplement la tête et laissa passer un moment de silence entre elles, avant de demander :

- Tu as un ordinateur que je pourrais utiliser ?

- Pour quoi faire, grand Dieu ?

- Jack m'a montré toutes les choses formidables qu'on peut faire avec. J'ai honte de l'avouer, mais je crois bien que je suis complètement accro au Solitaire. Ca me détend.

Le froncement de sourcils de tatie s'atténua :

- Certainement. Je vais te montrer le bureau lorsque Danielle t'aura apporté ton eau. Mais je ne peux pas te le laisser très longtemps, il faudra bientôt que tu t'habilles.

Kate se força à sourire, mais elle sentait la tension dans l'air, épaisse et tangible. Sa tatie n'était pas du tout la femme gentille au cœur tendre dont elle se souvenait. Elle paraissait distante et froide, toute la gentillesse dont elle faisait preuve semblait soudain manquer de sincérité.

Jack fit de son mieux pour se fondre dans la foule qui évoluait sur la promenade baignée de soleil de Santa Barbara, et parcourait les allées sinueuses entourées de boutiques et de restaurants. Le centre commercial de Paseo Nuevo était situé dans le quartier commerçant

du centre ville de Santa Barbara, c'était l'un des plus touristiques du coin, ce qui était exactement la raison pour laquelle il l'avait choisi comme lieu de rendez-vous.

Il s'assit sur un banc, assez loin de la California Pizza Kitchen pour voir mais ne pas être vu. Il avait acheté une casquette de baseball bleu foncé qui lui cachait en grande partie les yeux. Il se pencha en arrière et laissa le soleil réchauffer son visage. De temps en temps il jetait un coup d'œil à la pizzeria.

De là où il était, il pouvait voir à travers la vitrine de la boutique située juste en face de lui. Il y avait une pendule sur le mur, Harrison devait arriver dans cinq minutes.

Jack n'était pas nerveux : ce qu'il voulait avant tout, c'était faire avancer les choses pour pouvoir rejoindre Kate. Si Harrison venait avec quelqu'un, il avait un plan de secours. Si Harrison venait seul, il verrait ce qu'il avait à dire et agirait en conséquence.

Une demi-douzaine d'adolescents faisait du skateboard autour de la promenade, criant et riant en passant. Leur comportement rendait les gens nerveux : c'était comme un tourbillon de testostérone. Jack leur sourit. Deux d'entre eux lui rendirent son sourire, une lueur de connivence dans les yeux. Si Harrison amenait quelqu'un avec lui, les gamins savaient quoi faire.

Jack regarda à nouveau la pendule : deux heures. Il jeta un coup d'œil à la pizzeria. Assis à une table, près de la fenêtre qui faisait face à la promenade, il vit Harrison. Ce type était discret, il était sorti de nulle part.

C'était seulement la deuxième fois que Jack voyait son patron porter autre chose qu'un costume. Aujourd'hui Harrison avait un pantalon large et un polo blanc. Ses cheveux argentés étaient lissés derrière ses oreilles. Il paraissait calme.

Jack attendit quelques minutes, continuant à observer les gens qui passaient : deux jeunes filles le téléphone portable collé à l'oreille, une femme avec une poussette, un jeune couple qui se tenait par la main en faisant du lèche-vitrine. Rien de suspicieux n'attira son attention. Enfin, il se leva et se dirigea vers Harrison.

Kate allait grimper sur le bureau et donner un coup de pied dans ce putain d'écran s'il ne démarrait pas un peu plus vite.

Est-ce que tatie avait eu l'air d'avoir des soupçons, quand elle avait demandé un ordinateur, ou devenait-elle paranoïaque ? De nombreuses personnes fumaient sans doute des cigarettes à bout filtre argenté.

L'écran devint bleu et deux rangées de symboles apparurent. Kate cliqua sur l'icône qu'Adam lui avait montrée, celle qui lui donnerait

accès à des informations partout dans le monde. Elle tapa boogie.com, un moteur de recherche connu, souriant en elle-même lorsque l'écran afficha une boîte de dialogue où elle pourrait taper ce qu'elle cherchait.

Elle s'interrompit pour penser au nom de tatie. Certes, elle savait qu'elle s'appelait aussi « docteur Kramer », mais elle devait bien avoir un vrai nom. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle l'avait appelée « tatie ». Elle jeta un regard dans la pièce, jusqu'à ce qu'elle remarque un diplôme encadré, accroché au mur : *Les curateurs de l'Université de Purdue ont accordé à Elizabeth Louise Kramer le titre de Docteur de l'innovation en matière de santé.*

- Le docteur Elizabeth Louise Kramer, dit-elle tout haut.

Nan. Ce nom ne lui paraissait pas familier. Maintenant qu'elle y songeait, elle ne se souvenait pas de la façon dont sa mère ou son père appelaient tatie. Armée de cette information cruciale, elle tapa « Kramer + cours + actions » et attendit.

Elle entendit un bruit de pas, ce qui était ridicule : elle était dans la pièce depuis moins de cinq minutes.

- Allez, allez, dit-elle à l'ordinateur.

L'écran clignota avant que trois choix n'apparaissent : *Rapport sur les actions Kramer. Kramer Research. Cours des actions Kramer.*

Bingo. Elle glissa le curseur jusqu'à la troisième proposition, ce qui n'était pas simple pour une débutante : c'était comme essayer d'écrire de la main gauche, mais elle y parvint. Elle plaça le curseur sur *Cours des actions Kramer*, cliqua et attendit… encore.

Elle retint un grognement de frustration.

Elle ne comprenait pas l'engouement des gens pour les ordinateurs : ces machines l'agaçaient. Moins de cinq minutes avec, et elle avait déjà un mal de tête épouvantable.

Deux autres choix s'affichèrent enfin à l'écran : *Graphiques mensuels* et *Graphiques annuels*. Elle déplaça le curseur sur *Graphiques annuels* et appuya sur Entrée. Le graphique montrait une augmentation impressionnante, mais après avoir cliqué pour passer à la page suivante, elle remarqua que chaque nouveau graphique racontait une histoire bien différente. Ensuite elle cliqua sur l'année où tatie avait dit que son père avait vendu la société familiale. Lorsque la nouvelle page apparut à l'écran, elle se pencha pour mieux voir : c'était l'année où les actions Kramer avaient chuté.

Le cœur de Kate battait contre ses côtes alors qu'elle lisait le texte sous le graphique : *La société s'est déclarée en faillite. Les actionnaires ont perdu des millions. Seuls les porteurs d'obligations ont été dédommagés à hauteur de la valeur de leurs parts.*

Elle appuya deux fois de suite sur Retour, jusqu'à ce que l'écran revienne à la boîte de dialogue où elle pourrait taper autre chose. Elle

entra « Membres de la FTS », appuya sur Entrée et attendit.

Pour passer le temps elle regarda ses pieds nus et admira ses ongles vernis, tout plutôt que de s'arracher les cheveux. L'employé aux yeux proéminents du K-Mart lui avait dit que la patience était une vertu, peut-être qu'il avait raison.

L'écran de l'ordinateur clignota : ce qu'elle vit lorsqu'il se ralluma lui fit prendre une inspiration laborieuse.

Jack gardait les yeux fixés sur Harrison.

Quelqu'un le bouscula alors qu'il marchait en direction de la pizzeria, il n'y prêta aucune attention, gardant le regard sur sa cible. Une image apparut dans sa tête alors qu'il avançait : la seule autre fois où il avait vu Harrison sans son costume sombre typique et sa cravate, c'était quand il avait commencé à travailler pour lui, près de sept ans plus tôt. Jack se souvint être entré dans son bureau pour poser une question, surpris de trouver son patron habillé d'un sweatshirt bleu et d'un short assorti. Devant lui se tenait une femme, avec une écharpe enroulée autour de la tête. Elle portait des lunettes noires, ce qui empêchait Jack de voir ses yeux, elle avait un nez droit et mince et des pommettes hautes. Elizabeth Kramer. Merde !

Alors qu'il glissait la main dans sa poche et en tirait la lettre qu'il avait prise dans la boîte aux lettres de tatie, un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Tout à l'heure il était pressé, mais en voyant la boîte aux lettres au bout de l'allée il s'était souvenu qu'il ne savait rien de tatie… il avait donc pris une lettre. Il regarda l'enveloppe : elle était adressée au docteur Elizabeth Louise Kramer.

Ses épaules s'affaissèrent : il aurait dû écouter son instinct et ne jamais laisser Kate seule avec cette femme. *Louise. Lou. Rendez-vous avec le docteur Forstin. Rencontres avec Harrison*. Elle était chargée de collecter des millions de dollars pour la recherche sur le sida. Les antiquités dans sa maison commençaient à prendre un autre sens. Elle devait payer Harrison pour faire son sale boulot.

Celui-ci regarda de gauche à droite, puis droit devant lui. Lorsqu'il aperçut Jack qui marchait vers le restaurant son visage s'éclaira, car il le reconnut.

Une sensation de picotement remonta le long du cou de Jack, mais il ne tourna pas la tête, ne cilla pas.

Harrison, par contre, lança un rapide coup d'œil sur sa droite et fit un signe de tête discret, mais c'était définitivement un signal à quelqu'un qui se trouvait non loin.

Du coin de l'œil Jack repéra un homme qui portait des lunettes de soleil et un bob Burberry ridicule, qui n'allait pas avec ses vêtements. Il ne faisait pas grand-chose, à part regarder les gens tout en sirotant

un café.

Une sensation de malaise s'installa dans l'estomac de Jack alors qu'il réalisait qu'Harrison était un pourri : il l'avait admiré, qu'est-ce qui l'avait fait basculer du mauvais côté ? Et pourquoi avait-il fait tout ce chemin… sauf si le disque était plus important que Jack ne l'avait d'abord imaginé. Est-ce qu'Harrison était dessus ?

Dès qu'il entra dans le restaurant ce dernier se leva : un sac de toile noire se trouvait sur le sol à ses pieds. Jack leva un doigt, lui faisant signe d'attendre :

- Juste une minute.

Il se dirigea vers le comptoir « A emporter » et revint avec cinq boîtes de pizza, qu'il avait commandées une heure plus tôt. Il les déposa sur la table, devant Harrison.

Un muscle tressauta sur la mâchoire de ce dernier.

- Je n'ai pas faim, dit-il, pourquoi tu ne t'assieds pas, qu'on puisse discuter ?

Jack se pencha et souleva le sac de sport noir. Il entendait les ados au-dehors, qui faisaient leurs figures. Il posa le sac de toile sur la chaise en face de celle d'Harrison et jeta un coup d'œil à l'intérieur : un ordinateur portable, du liquide, des batteries, tout ce qu'il lui avait demandé par téléphone.

- On dirait que c'est pour moi.

Harrison réussit à lui adresser un petit sourire tendu.

- J'apprécierais que tu me donnes le disque, s'il te plait, Jack.

Se penchant vers lui, Jack le toisa :

- Regardez-moi dans les yeux, patron, et dites-moi que vous ne m'avez pas piégé.

Harrison soupira :

-Tu as toujours été trop mou, garçon. Pour faire ce job il faut penser vite, être intelligent, et avant tout avoir une nature flexible.

Les lèvres de Jack se tordirent :

- Et qu'en est-il du vœu solennel d'appliquer la Constitution des Etats-Unis et de la défendre contre tous ses ennemis, étrangers ou nationaux ?

- Parfois il faut savoir oublier les règles.

Harrison tendit la main et attendit qu'il lui donne le disque.

- Il y a sept ans, dit Jack, la poitrine serrée, je me suis senti honoré de me tenir devant vous et de prêter serment à l'une des organisations les plus respectées au monde. Je n'aurais pu être plus fier à l'idée de travailler sous les ordres d'un homme qui avait de la force de caractère et un sens moral.

- Ne juge jamais quelqu'un, dit Harrison, avant d'être à sa place.

- Quelles que soient les raisons pour lesquelles vous vous êtes retourné contre votre pays, monsieur… j'espère que ça en valait la

peine.

- Donne-moi le disque, Jack.

Il secoua la tête :

- C'est fini Harrison, j'ai envoyé des copies aux media, et l'original au directeur en personne. Vous êtes foutu.

Un garçon âgé d'environ seize ans, tenant son skateboard contre sa poitrine, entra dans la pizzeria et regarda Jack.

Celui-ci tira sa casquette en avant, un signal pour que l'ado rassemble ses amis. Ils allaient passer au plan B.

Chapitre 27

Tatie entra dans le bureau :

- Il est temps de t'habiller, dit-elle, nos invités vont bientôt arriver.

Kate essaya d'empêcher ses mains de trembler alors qu'elle tentait d'amener le curseur sur le X en haut à droite de l'écran. Encore quelques mètres et tatie pourrait apercevoir l'image à l'écran. Alors qu'elle se concentrait sur le fait de bouger le curseur pour quitter ce bon sang de site, son cœur battait à un million de kilomètres par seconde.

Tatie avançait rapidement, décidée à l'arracher à l'ordinateur. Elle jeta un coup d'œil sur l'écran juste au moment où Kate cliquait et revenait à son jeu de Solitaire.

- Je ne comprendrai jamais comment les gens peuvent perdre des heures devant un ordinateur, dit tatie.

Kate se débattait pour que le curseur fasse à nouveau ce qu'elle voulait, afin qu'elle puisse l'éteindre complètement.

- Laisse-le, je dirai à Maria de le faire plus tard. En ce moment elle t'attend dans l'autre pièce pour t'aider à t'habiller.

Effarée à l'idée que tatie fasse partie des méchants, Kate pensa qu'elle allait se trouver mal. Pas très sûre de ce qu'elle devait faire maintenant, elle obéit et se leva pour suivre le docteur Elizabeth Louise Kramer, qui sortait dans le hall. Un sentiment familier de vide la submergea :

- Je suis une grande fille, tatie, je peux m'habiller toute seule.

- Fais-moi plaisir, chérie, et donne à Maria quelque chose à faire.

Alors que Jack sortait du restaurant, une douzaine de gamins envahirent la California Pizza Kitchen.

- Pizza gratuite pour tout le monde, leur dit Jack en pointant du doigt les boîtes empilées devant Harrison.

Celui-ci se leva, mais les gamins savaient ce qu'ils avaient à faire : il n'avait aucune chance de s'en dépêtrer. Chacun avait reçu vingt dollars pour lui taper sur les nerfs. Jack n'avait plus que deux dollars en poche. Enfin, jusqu'à ce qu'Harrison se pointe avec du liquide et un ordinateur portable qui lui permettrait, du moins l'espérait-il, de lire le disque.

Au-dehors il jeta un dernier coup d'œil à Harrison.

- Tu ne t'en tireras jamais, lui dit celui-ci.

- On verra. S'il y a une chose que j'ai apprise depuis que vous m'avez promu, Harrison, c'est qu'il faut s'attendre à tout.

Jack traversa la promenade.

L'homme au bob se leva.

Jack tourna brusquement à gauche, entra dans le grand magasin Macy's et se rua dans les cabines d'essayage pour hommes, comme il l'avait déjà fait trois fois ce matin-là.

- Tu es là mon pote ?

La porte de la dernière cabine s'ouvrit, un grand adolescent dégingandé fit signe à Jack de se dépêcher.

- Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ?

Le gamin était au collège, mais c'était un joueur de basket et il mesurait un mètre quatre-vingt-dix.

Jack se déshabilla.

Le baggy du garçon était trop long pour lui, mais il faudrait s'en contenter. Il retira sa casquette de baseball et la mit sur la tête du gamin. Ensuite il plongea la main dans le sac noir.

- Est-ce que je peux vous apporter une autre taille ? demanda un employé de l'autre côté de la porte de la cabine d'essayage.

- Non, répondirent-ils tous les deux en même temps.

Le garçon passa le T-shirt de Jack pendant que ce dernier mettait son sweatshirt à capuche et remontait la fermeture éclair, avant de tendre au gamin cinq billets de cent dollars tout neufs.

- Tire la casquette plus bas quand tu sortiras d'ici, et ensuite cours aussi vite que tu pourras, passe par la porte de devant. Quoi que tu fasses, ne t'arrête pas, le copain d'Harrison ne rigole pas, c'est le type avec un drôle de bob Burberry et des lunettes d'aviateur. Ses pattes sont trop longues et il porte une chemisette à manches courtes, sortie du pantalon. Il est sans doute armé.

Le gamin rit :

- J'ai une arme, moi aussi.

- Sur toi ?

- Non mec, je ne suis pas idiot. Mais si ce type me suit jusqu'à la maison, il ne va pas aimer mes frères.

- Sois juste prudent, tu veux bien ?

Le garçon sortit sans ajouter un mot. Jack attrapa le sac noir et se glissa dehors à son tour. Il fallait qu'il rejoigne Kate avant qu'il ne soit trop tard. Regardant par la fenêtre du magasin il vit le garçon zigzaguer à travers la foule. Bien évidemment le type aux lunettes d'aviateur le suivait, jusqu'à ce qu'Harrison se montre et pointe le doigt en direction du grand magasin. Pas bon signe. Les deux hommes se dirigèrent vers Jack.

Il fit demi-tour et partit en courant par où il était venu, essayant d'empêcher son baggy de tomber et bousculant quelques clients au

passage :

- Excusez-moi, dit-il, désolé.

L'escalator était bondé, trop pour qu'il puisse se glisser jusqu'en haut. Il regarda en arrière, en direction de la porte : le type au bob était grand, aussi haut que large, et bien plus rapide qu'il n'y paraissait. Harrison le suivait de près, pistolet au poing.

Une femme hurla, les gens paniquèrent dès qu'ils virent son arme.

Avec plus de force qu'il ne l'aurait voulu, Jack se faufila à travers la foule dense.

- Désolé, un type armé me poursuit, il faut que je passe.

Ca sembla marcher, et il arriva en haut avant qu'Harrison ne puisse faire quoi que ce soit d'insensé, comme tirer dans la foule.

Il tourna brusquement à droite et courut droit devant lui, ce qui l'amena au beau milieu d'un groupe de clientes frénétiques : il y avait des soldes au rayon lingerie. Des femmes de tous les âges fouillaient dans les piles de satin et de soie. Sachant qu'Harrison et son copain devaient être tout près, Jack se dirigea vers les cabines d'essayage. Il poussait les portes en avançant, mais elles étaient toutes occupées. Sa chance tourna lorsque l'avant-dernière s'ouvrit.

Malheureusement elle n'était pas vide.

Avant que la femme puisse crier, Jack l'attrapa par la taille, posa la main sur sa bouche et referma la porte du pied.

Il aperçut son expression furieuse dans le miroir.

- Désolé, murmura-t-il, je serai parti dans un instant. Je ne vais pas vous faire de mal.

Il la regarda dans le miroir :

- Est-ce que vous me comprenez ?

Elle hocha la tête.

A en juger par tous les soutiens-gorges qu'elle avait empilés dans la cabine d'essayage, elle avait du mal à trouver ce dont elle avait besoin. Du moins n'était-elle pas seins nus en ce moment.

- Jack, c'est moi, appela une voix d'homme, Rick Harvey, de la Division des Enquêtes Criminelles.

Jack grimaça : il aimait bien Rick, et il ne supportait pas l'idée qu'un autre agent ait été corrompu par Harrison.

Les yeux de la femme s'agrandirent de peur, elle s'arracha à lui et sortit en courant par la porte.

Jack leva les yeux au ciel, puis il mit la main dans sa poche, sortit de la cabine d'essayage et pointa rapidement son arme sur la tête de Rick Harvey, surpris de voir que lui et le type au bob Burberry étaient la même personne.

- Pose ton flingue par terre, Rick.

Harvey fit ce qu'il lui demandait et leva les mains en l'air.

- J'ai envoyé Harrison ailleurs, dit-il, mais il va revenir d'une

minute à l'autre, Jack. Je suis de ton côté, c'est moi qui ai appelé A.J. et lui ai donné le tuyau comme quoi tu étais à Las Vegas. Je te devais bien ça, sans toi ma nièce aurait fini sur un carton de lait, comme tous les enfants disparus.

- Si tu es du bon côté, alors pourquoi tu es ici en ce moment ?

- J'ai fait croire à Harrison que j'avais été recruté par Conrad et Monahan. On surveillait ces deux-là depuis un bon bout de temps déjà.

Jack entendait une femme pleurer dans l'une des cabines d'essayage. Juste au cas où il n'aurait pu faire confiance à Rick, il donna un coup de pied dans son arme et l'envoya dans celle qu'il venait de quitter.

- Il vaut mieux que tu partes, dit Rick, tourne à droite en sortant des cabines d'essayage. Au fond à gauche tu verras une sortie de secours, je vais essayer de retenir Harrison quelques minutes de plus, mais il faut que tu te tires.

Jack ne savait plus à qui il pouvait se fier, mais il n'avait pas le temps de réfléchir à ça. Il détala, sachant qu'il recevrait peut-être une balle dans le dos en sortant. Il quitta la zone d'essayage et coupa à droite. Le rayon lingerie était désormais vide. Il se dirigea vers la sortie de secours et poussa violemment les portes : des alarmes se mirent à hurler. Il fallait qu'il rejoigne Kate.

Kate ne savait que faire : elle était sur son trente-et-un, dans une robe blanche décolletée Oscar de la Renta, et elle n'avait nulle part où aller. Il était six heures, elle avait gagné du temps avec tatie au cours des trente dernières minutes, en feignant d'avoir mal au cœur. Elle savait qu'elle ne pourrait pas retarder l'échéance bien plus longtemps. Tatie était-elle au courant que l'un de ses associés était un tueur sans pitié ?

Kate était assise au bord du lit. Bien sûr qu'elle le savait : le fait de voir ces photos sur internet avait mis chacun de ses nerfs en alerte rouge. Ben Sheldon, aussi connu sous le nom de Benjamin Greene, était sur chacune d'entre elles avec tatie, souriant et profitant de sa bonne fortune, le bras négligemment passé autour des épaules du docteur Elizabeth Louise Kramer. *Louise*.

Jack avait raison : elle ne pouvait pas faire confiance à tatie. La FTS, l'organisation qui avait collecté des millions de dollars pour la recherche sur le sida, n'était pas ce qu'elle paraissait être.

La photo qui avait le plus stupéfait Kate était celle qui les montrait tous les trois sur le yacht : Ben Sheldon, tatie, et un homme dont les yeux gris et le tatouage en forme de serpent avaient hanté chacune de ses nuits pendant les dix dernières années. Roger Cott.

Derrière les trois personnes, l'eau étincelait en arrière-plan. Les rayons du soleil donnaient l'impression que le serpent tatoué en travers de la poitrine nue de Roger Cott lui faisait un clin d'œil.

Elle porta le bout de ses doigts à sa gorge, elle avait l'impression de suffoquer. Elle devait sortir d'ici, mais comment ?

Un coup frappé à la fenêtre la tira de ses pensées et l'attira dans cette direction : sur la pelouse, accroupi près d'une haie parfaitement taillée, se trouvait Jack qui s'apprêtait à lancer un autre bout de bois. Elle n'avait jamais été aussi soulagée de voir quelqu'un de toute sa vie, même s'il portait des vêtements trois fois trop grands pour lui.

Elle ouvrit le loquet, fit glisser la fenêtre et se pencha à l'extérieur :

- Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ? Et tu portes les vêtements de qui ?

- Après mon rendez-vous avec Harrison, j'avais quelques affaires à régler à Ventura, il regarda son baggy, et c'est une longue histoire.

On frappa à la porte de la chambre. Elle posa un doigt sur ses lèvres avant de se tourner :

- Qui est là ? demanda-t-elle.

- C'est Maria, le docteur Kramer m'a demandé de vous accompagner jusqu'au salon, où quelques-uns de ses amis proches attendent de vous rencontrer.

- Dites-lui que je serai là dans cinq minutes.

- Mais jeune fille…

- Maria ! Allez lui dire maintenant, ou je m'assurerai qu'elle sache que je ne suis pas contente de ma coiffure.

Elle écouta le bruit des talons solides de Maria qui s'éloignaient.

Kate courut à nouveau à la fenêtre et se pencha autant qu'elle le put :

- Jack, dit-elle en lui faisant signe d'approcher, tu avais raison au sujet de tatie. Elle a menti sur tellement de choses.

- Il faut que tu sortes de là, Kate. Elle n'est pas celle que tu crois.

Une clé tourna dans la serrure et, lorsqu'elle jeta un regard par-dessus son épaule, tatie entrait dans la chambre avec un pistolet à la main. Elle le pointait sur Kate.

- J'ai appelé la police, mentit celle-ci, espérant que Jack avait fait exactement cela, ils seront là d'une minute à l'autre.

Tatie sourit.

- Pauvre sotte, ils n'auront d'autre choix que d'enfermer ton ami derrière les barreaux pour très très longtemps.

- Le disque prouvera qu'il est innocent, dit Kate, de la panique dans la voix.

Tatie secoua la tête :

- Le disque a été détruit.

- Lou, appela un homme qui approchait, tu as besoin d'aide ?

- Lou, dit Kate, la voix pleine d'incrédulité.

Non seulement sa tatie était du mauvais côté, mais le chef de l'organisation c'était elle ? La personne qu'elle recherchait depuis le début.

- C'est toi, Lou ?

Avant que tatie puisse réagir, Ben Sheldon/Greene apparut. Il portait un plâtre à un bras et ses yeux brillèrent de plaisir lorsqu'il remarqua Kate.

- Je contrôle la situation, lui dit tatie, son petit-ami, Jack, est en train de courir à l'extérieur. Est-ce que tu peux t'occuper de lui ? Je n'ai pas besoin qu'un homme recherché se promène dans le voisinage et rende les gens nerveux.

Sheldon hocha la tête et quitta la pièce.

Kate rencontra le regard de tatie, de la bile remonta jusqu'à sa gorge.

- Tu ne peux pas être Lou.

Le docteur Kramer haussa un sourcil, impassible.

L'estomac de Kate se retourna lorsqu'elle pensa à son père, et à la façon dont cette femme qu'il aimait comme une sœur l'avait trahi.

- Pourquoi ?

Le docteur Kramer souffla :

- Est-ce que tu sais combien de gens seraient au chômage si ton père ou le docteur Forstin avaient trouvé un remède contre le sida ?

- Ce n'est pas la question, dit Kate en avançant d'un pas, la poitrine douloureusement serrée, n'est-ce pas ?

Tatie garda le silence.

- Tu as tué mon père… ton ami… pour ça ?

Kate leva les mains vers les cadres dorés, les vases en porcelaine et les tableaux de maître.

- Je croyais que tu voulais sauver des vies.

- C'est ce qu'on voulait tous au début, mais les choses changent. Tout ce que ton père avait à faire, c'était se taire.

Ces mots frappèrent Kate comme une gifle en plein visage.

- Il savait ce que tu trafiquais, pas vrai ? Mon père était au courant que la société de ta famille avait des problèmes, il devait avoir découvert que toi et tes partenaires voliez de l'argent à la Fondation. Je n'ai pas voulu le croire, mais c'était vrai. Jack avait raison : c'était une question d'argent et d'avidité.

Les yeux de tatie lancèrent des éclairs, mais ce n'est pas du remord que Kate y lut, juste de la colère. L'avidité, l'argent et le pouvoir étaient tout ce qui comptait. Tatie s'éloigna de la porte et fit signe à Kate de passer devant elle :

- Allez, je te suis.

- Qu’est-ce que tu vas faire ? Me tuer moi aussi ?

Chapitre 28

Jack entendit en grande partie la conversation de Kate avec le docteur Kramer. Il repoussa le mur de stuc et traversa la pelouse bien tondue en direction de la piscine. Si la chance était avec lui…

- Mains en l'air, dit Sheldon.

Jack s'exécuta :

- Bien, bien. J'étais certain qu'ils t'avaient fichu en taule pour avoir tiré sur un policier à Las Vegas.

Sheldon s'esclaffa :

- Tu es un imbécile, juste comme Harrison l'avait dit. Des types comme toi me facilitent la tâche. C'est la fille qui a bien failli nous baiser tous. Heureusement que vous deux, les amoureux, vous n'êtes pas près de vous mettre en ménage.

- Et pourquoi donc ? demanda Jack, pas parce qu'il était intéressé par la réponse, mais il avait besoin de temps pour trouver comment se sortir de ce merdier.

- Parce que ce serait elle qui porterait la culotte dans la famille, renifla Sheldon, et crois-moi Jack, après quelques années de ce régime tu te lasserais de toutes ses récriminations. Les types dans ton genre, je me demande pourquoi Dieu a perdu son temps à leur donner des couilles.

Jack aperçut l'un des Dobermans qui reniflait les buissons, de l'autre côté de la palissade entourant l'arrière-cour. Le chien ne les avait pas vus… pas encore. Jack savait qu'il était capable de sauter par-dessus la palissade, et que ce n'était pas le même que celui qui l'avait pourchassé l'autre jour. Celui-ci était plus mince et plus grand. Il se dit que c'était du cinquante-cinquante pour deviner son nom. Sans laisser à Sheldon le temps de comprendre ce qu'il tramait, il cria :

- Max ! Attaque !

Le chien regarda de leur côté.

Sheldon éclata de rire :

- Ces chiens ne sont pas plus malins que toi, allons-y.

Le Doberman sauta sans peine la palissade et courut vers eux. Jack resta immobile, déterminé à ne pas montrer sa peur.

Toujours concentré sur lui, Sheldon ne vit pas le chien arriver. Frustré il fit un pas en avant, agitant son pistolet pour essayer d'inciter Jack à bouger. Avant qu'il puisse faire quoi que ce soit d'autre, Max, quarante-cinq kilos de muscles, sauta à un mètre cinquante de haut et atterrit sur un Sheldon ahuri. Des dents tranchantes comme des rasoirs

se plantèrent dans son épaule et alors qu'il tombait au sol son pistolet tira.

Tandis qu'elles avançaient, Kate grimaça en entendant un coup de feu. Continuant rapidement elle traversa le hall de marbre en direction de l'autre côté de la maison, ses talons hauts claquaient sur le sol. Tatie la suivait de près, son pistolet pointé sur elle. Elles entrèrent dans un long couloir, les murs de chaque côté étaient recouverts de photos encadrées. Le large sourire et le visage amical de son père attirèrent son attention. Des frissons la saisirent et elle s'arrêta pour mieux l'examiner.

Elizabeth lui dit de continuer à avancer, mais Kate ne lui prêta aucune attention. La photo avait été prise dans le verger, lorsqu'elle avait sept ans. Derrière son père, sa mère la tenait dans ses bras et tous trois regardaient l'appareil, ainsi que celle qui prenait la photo : tatie… leur amie dévouée.

Kate se tourna vers elle :

- Comment tu as pu nous faire ça ?

- Tu n'es pas à ma place, cracha Elizabeth, je n'ai jamais connu ma mère. Mon père n'était heureux que quand il était entouré de richesses. Quand il a tout perdu, moi j'ai perdu plus que tu ne pourrais jamais imaginer.

- Alors tu as décidé de faire souffrir tout le monde pour cette perte ? Tu faisais quelque chose d'important, les gens te respectaient et t'admiraient.

Les yeux d'Elizabeth se plissèrent :

- Tu as grandi avec deux parents qui étaient fous de toi, te traitaient comme une princesse. Tu passais avant tout le reste. Quelqu'un devait s'occuper de moi. Quand ton père m'a dit qu'il savait que je siphonnais des fonds et qu'il n'avait d'autre choix que de prévenir la police si je n'arrêtais pas, j'ai su qu'il fallait que je prenne les choses en main moi-même. Et c'est ce que j'ai fait.

Elizabeth agita le pistolet devant le visage de Kate :

- Maintenant avance ou je te tue ici, dans ce couloir, sous les yeux de tes parents.

Kate fit quelques pas, mais ensuite s'arrêta et se retourna une nouvelle fois : la rage bouillait en elle. Elle refusait de ramper devant la meurtrière de son père. Elle avait attendu trop longtemps ce moment pour faire machine arrière maintenant. Si elle mourrait, alors elle voulait regarder la meurtrière de son père dans les yeux.

Derrière Elizabeth une ombre passa par la porte d'entrée : c'était Jack, il était vivant. Merci seigneur. L'anxiété quitta Kate et fut instantanément remplacée par de l'admiration.

- Vas-y. Tue-moi. Regarde-moi dans les yeux, tatie, et tue-moi.

Jack se glissait derrière Elizabeth juste au moment où la porte d'entrée s'ouvrit : couvert de sang et de contusions, Ben Sheldon entra.

Jack utilisa cette diversion pour pousser Elizabeth, attraper la main de Kate et la tirer dans la chambre à coucher au bout du couloir. Une balle se logea dans le chambranle. Le bois se fendit.

Jack referma la porte et coinça une chaise sous la poignée pendant que Kate ouvrait la fenêtre :

- C'est un sacré plongeon, dit Jack, je vais descendre d'abord et je te rattrape.

Il sauta par la fenêtre.

Kate enleva ses talons, releva le bas de sa robe autour de ses cuisses et commença à sortir à reculons. Alors qu'elle se tenait au cadre de la fenêtre par le bout des doigts, elle entendit Elizabeth aboyer des ordres.

- Lâche tout, dit Jack.

Elle se laissa tomber.

Il la rattrapa comme il l'avait promis, mais ils heurtèrent durement le sol et roulèrent quelques mètres le long de la pente herbeuse. Jack sauta sur ses pieds, attrapa sa main dans la sienne et tira Kate derrière lui alors qu'il slalomait entre les haies et les fleurs bien entretenues. La robe de Kate se prit dans un rosier, elle lâcha la main de Jack et se libéra en tirant d'un cou sec. Jack sauta en haut de la clôture de pierre, se retourna vers Kate, se pencha en avant et lui tendit les bras.

Elle entendit les chiens qui approchaient derrière elle, des cris résonnèrent depuis la porte d'entrée de la maison : elle n'y arriverait jamais. Elle sauta. Jack attrapa ses poignets et la hissa au sommet du mur, ils tombèrent de l'autre côté. Le dos de Jack heurta le trottoir, ce qui le fit grogner. Kate atterrit sur lui. Il aurait plus que sa part de bleus à montrer comme blessures de guerre.

Les chiens passèrent leurs museaux à travers la grille en fer forgé, grondant et grognant. Jack se remit debout le premier et tira Kate avec lui. Une Mercedes foncée descendit l'allée à toute allure et fit crisser ses pneus en s'arrêtant devant eux.

Ben Sheldon, ce type avait une centaine de vies et trop de noms, descendit du côté conducteur, le pistolet braqué sur Kate, et leur fit signe de monter dans la voiture.

Elizabeth Kramer émergea de la banquette arrière et se tint derrière lui. Kate n'avait qu'une envie, c'était d'arracher le costume en lin fin de sur son dos, mais Jack la retint.

Pendant tout ce temps, pensa-t-elle, c'était les mauvais yeux qui avaient hanté ses rêves : Elizabeth n'avait peut-être pas tué son père de ses propres mains, mais c'était tout comme. Elle était la seule à

savoir qu'elle et son père allaient faire de la voile dans les Caraïbes. Sans elle son père serait encore en vie. A cause de cette femme Kate avait passé les dix dernières années de son existence à fuir son ombre, sans connaître une seule nuit de repos. A cause d'Elizabeth, son père était mort.

- Monte dans la voiture, lui dit Ben.

Kate regarda Jack, surprise lorsqu'il lui fit signe d'obéir.

Ensemble ils se dirigèrent vers la voiture. Lorsqu'elle jeta un coup d'œil de son côté il regarda l'ourlet de sa robe longue, c'est alors qu'elle sut ce qu'elle devait faire.

Ben Sheldon ouvrit la portière arrière, Kate fit semblant de se prendre les pieds dans sa robe et il tendit instinctivement la main vers elle. Jack ne perdit pas de temps : il plongea en avant et attrapa le bras de l'homme, le pistolet tomba par terre dans un claquement.

Kate le ramassa et le pointa sur Elizabeth, qui remontait l'allée en courant, en direction de la maison.

- Ne fais pas ça, grogna Jack alors qu'il luttait contre Ben.

Kate appuya sur la détente.

Le coup de feu résonna en écho dans les montagnes.

Elizabeth se retourna, les mains en l'air :

- Ne tire pas.

- Il le faut, répondit Kate, la voix empreinte de détermination alors qu'elle se dirigeait vers la meurtrière de son père, j'ai passé les dix dernières années de ma vie à rêver de ce moment.

- J'aimais ton père comme un frère, dit Elizabeth, mais il a refusé de m'écouter. Je ne pouvais pas passer le reste de ma vie derrière les barreaux.

- Pourquoi tu me racontes ça ? Kate leva les bras de façon à ce que le canon du pistolet soit pointé entre les yeux d'Elizabeth, ça me donne juste envie de te faire souffrir un peu plus.

Des sirènes se mirent à hurler au loin.

Un mouvement et un grognement lui firent jeter un coup d'œil par-dessus son épaule : Jack avait utilisé la portière de la voiture pour assommer Ben Sheldon. Le type était étendu par terre, inconscient. Jack se dirigea vers elle.

- N'essaie pas de m'arrêter, Jack, j'ai attendu toute ma vie ce moment.

Elle fit un pas de plus en direction d'Elizabeth et appuya sur la détente. Cette fois la balle passa en sifflant sur sa droite. Elle s'effondra par terre, petit tas tremblant de rebut humain, sans aucun courage.

- Kate, dit à nouveau Jack, n'oublie pas que je t'aime. Pour information, je n'ai jamais dit ça à personne, parce que je n'ai jamais ressenti ça pour personne.

- La ferme, Jack.

- Ca me semble bizarre que ma vie ait pu changer aussi rapidement, poursuivit-il, un jour tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, le suivant il n'y avait plus que de la merde, un gros tas de détritus. Mais alors tu es entrée dans ma vie et tout a recommencé à sentir les roses. Oui, tu es dure comme du marbre poli, tenace, inflexible, compulsive, entêtée comme le diable, et avant tout… intrépide. Tu me fous une trouille terrible la plupart du temps. Tu jures comme un charretier. Mais je t'aime. J'aime tout en toi.

- Arrête, Jack, la voix de Kate s'était brisée, il faut que je le fasse. J'ai promis à mon père que je vengerais sa mort, j'ai traversé trop d'épreuves pour la laisser en vie maintenant.

Le docteur Kramer frissonna, petit tas de lin sur le sol.

- Je n'ai jamais rencontré une femme qui maîtrise autant ses émotions, et pourtant si complètement imprévisible, dit Jack, la voix tendue, chaque fois que tu entres dans une pièce tu me coupes le souffle. Même maintenant, poursuivit-il, posant la main sur son épaule, rien de ce que tu pourras faire ne m'empêchera de t'aimer.

Une larme coula le long de la joue de Kate :

- Il faut qu'elle meure, Jack.

- Elle a tué ton père parce qu'elle ne voulait pas passer sa vie derrière des barreaux, dit-il, la tuer ne ferait que mettre un terme à ses souffrances. Fais-la payer, Kate. Fais-la souffrir comme tu as souffert.

Le son haut perché des sirènes de police noya tous les autres autour d'eux. Jack tendit la main vers le pistolet, soulagé lorsque Kate lui donna l'arme d'elle-même, la posant doucement dans sa paume.

Des policiers et une demi-douzaine de voitures banalisées remplirent l'allée. Jack posa le pistolet par terre, à ses pieds. Lui et Kate gardèrent les mains en l'air jusqu'à ce que toutes les armes aient été confisquées. Le premier officier à s'approcher fut un lieutenant du Service de Police de Ventura. Il serra la main de Jack :

- Désolé de ne pas être arrivé plus tôt, après que vous m'avez apporté l'ordinateur et le disque, j'ai eu du mal à convaincre le sheriff d'appeler le directeur. Une fois qu'on a pu lire le disque, le FBI nous a donné l'ordre d'envoyer des renforts. Grâce à vous et à vos amis, Harrison est en garde à vue pour le meurtre d'Harold Forstin.

Elizabeth Kramer et Ben Sheldon furent menottés et emmenés.

- Le docteur Elizabeth Kramer est également suspectée dans la tentative d'assassinat de son assistante, Amy Long, dit le lieutenant.

Kate secoua la tête de dégoût :

- Est-ce qu'elle va s'en sortir ?

Il hocha la tête :

- Elle a pu parler pour la première fois, tard la nuit dernière. On pense qu'elle guérira complètement.

- Et la famille Matthews à Spring Valley ? voulut savoir Jack, est-ce que vous avez pu avoir des nouvelle à leur sujet ?

- L'agent Hanson devrait s'en sortir, il va passer quelques jours à l'Hôpital Sharp Grossmont de La Mesa. Les enfants et leur mère vont bien aussi, je ne suis pas sûr de l'endroit où se trouve le père en ce moment, mais je vous tiendrai au courant si vous me passez un coup de fil dans quelques jours.

- Combien d'agents Harrison a-t-il entraîné avec lui ?

- Jusqu'à présent, Conrad et Monahan sont les deux seuls hommes du FBI qui soient impliqués. Conrad était aussi coupable de l'attaque d'Amy Long, elle sera un témoin clé lorsqu'il s'agira de mettre le docteur Kramer derrière les barreaux, il fit un geste en direction d'Elizabeth. On ne sait pas encore combien de personnes en-dehors du FBI sont impliquées. Monahan et Harrison étaient tous les deux sur le disque. En ce moment même Harrison est arrêté pour conspiration fédérale, et impliqué dans l'assassinat de deux personnes. Il sera aussi accusé d'escroquerie envers des entreprises et des individus pour avoir collecté des millions de dons en faveur de la lutte contre le sida. S'il est condamné, monsieur Harrison pourrait encourir la prison à vie.

- Quel disque ? demanda Kate, le docteur Kramer ne l'a pas détruit ?

- J'avais fait des copies, dit Jack.

- Et tu ne me l'as pas dit ?

- Merci lieutenant, reprit-il en serrant la main de Kate, j'apprécie tout ce que vous avez fait.

Le lieutenant pointa du doigt une voiture banalisée au bout de la file.

- Le directeur a envoyé un chauffeur pour vous amener tous les deux jusqu'aux bureaux du FBI à San Diego, où je suis sûr que vous allez passer les quelques jours qui viennent à remplir des papiers et à répondre à des questions.

Jack hocha la tête, puis marcha en compagnie de Kate vers la voiture en question.

- Tu aurais dû me le dire, lui reprocha-t-elle, tu ne me dis jamais rien.

Jack sourit.

- Oh, et autre chose, dit le lieutenant.

Jack se retourna vers lui.

- Je suppose que lorsque vous remplirez toute cette paperasse, vous n'allez pas parler de l'appel que vous m'avez passé concernant un pneu crevé et un porte-monnaie ?

Jack sourit :

- Je ne sais pas du tout de quoi vous voulez parler.

Chapitre 29

Harrison ne savait trop quoi penser lorsqu'il sortit du grand magasin et vit Henry Gates et son équipe venir ver lui comme un troupeau d'oies, les ailes ouvertes et le corps rigide.

Il regarda sur sa gauche : Rick Harvey fit un signe de tête à Henry. Jusque là Harrison n'avait pas vu au-delà du subterfuge de Rick. Apparemment, réalisa-t-il, il perdait la main. Alors c'était ça, la scène finale. Sa première idée fut de sortir son pistolet et de forcer Henry et ses hommes à l'abattre. La mort était peut-être plus simple, tirer sa révérence et échapper à des semaines d'interrogatoire avait un certain attrait. Et pourtant ses mains restèrent à ses côtés, son arme en sécurité dans son holster.

Il avait merdé pour de bon cette fois, ses chances de reconquérir Donna s'étaient amenuisées dès qu'il avait épousé Sheila. Il secoua la tête au souvenir du moment où il avait trouvé cette dernière en train de jouer un de ses fantasmes sexuels. Il avait pensé lui loger une balle dans le cœur. L'idée avait flashé dans sa tête, comme celle de se suicider avait pris racine dans son subconscient. Il portait toujours une arme, mais Sheila ne valait pas la peine qu'on la tue. Il se foutait de Sheila, elle n'avait été rien d'autre qu'un ornement, comme sa Rolex.

Harrison soupira alors qu'Henry Gates abandonnait son troupeau et s'approchait seul :

- Vous êtes en état d'arrestation, monsieur, pour conspiration fédérale liée aux meurtres de Robert Conrad et du docteur Harold Forstin. Je vais devoir vous passer les menottes.

- C'est le disque ?

- J'ignore tout d'un disque, monsieur, mais ce que je sais c'est que le docteur Elizabeth Kramer, aussi connue sous le nom de Lou, s'est montrée très bavarde. Elle aura quelques années de moins sur sa sentence, en retour de sa dénonciation circonstanciée des actes de ses trois associés de la FTS pendant les dix dernières années.

C'était impossible : Harrison sentit le sang se retirer de son visage. La timide, la calme Elizabeth était celle qui donnait les ordres depuis le début ? Le rire ne sortit pas juste de sa bouche, il enfla, partit de ses orteils et remonta jusqu'à sa poitrine, frémissant un moment avant de finalement bouillonner dans sa gorge jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le retenir. Il se tenait l'estomac des deux mains tandis que la drôlerie de la situation jaillissait comme un geyser. Des larmes coulèrent au coin de ses yeux, et il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait autant

ri. C'était bon. Presque libérateur. Et ironique.

Non, il ne récupèrerait jamais Donna maintenant, et il ne verrait sans doute jamais sa fille cadette se marier et avoir des enfants, pensa-t-il. Son amusement se calma. Mais il était un agent du FBI avant tout, un père de famille en second, et un criminel en dernier. Aussi se redressa-t-il, la tête haute, avant de tendre les bras devant lui dans l'attente d'être menotté.

Kate s'étira vers le plafond et bailla. Elle entendait la douche couler, ce qui la surprit étant donné qu'elle n'avait pas senti Jack quitter le lit. Ils étaient arrivés chez lui, à Los Angeles, tard la veille au soir, aussi n'avait-elle pas encore eu l'occasion de visiter son appartement. Les meubles de sa chambre étaient masculins… et peu nombreux. Une commode et un lit. De quoi d'autre aurait eu besoin un type comme Jack ? La porte du placard était restée ouverte : des chemises parfaitement repassées étaient suspendues en une belle rangée au-dessus de quatre paires de chaussures identiques, noires et brillantes.

Net, en ordre, prévisible.

Elle sourit en se penchant de son côté du lit pour ouvrir le tiroir du haut de la table de chevet. Les voilà : un assortiment de préservatifs en belles rangées régulières. Elle referma le tiroir. Une photo près de la lampe attira son regard : Jack et ses parents, et une petite fille, devant une maison verte toute simple. Annie. Elle devait avoir treize ou quatorze ans sur la photo, ce qui signifiait qu'elle avait été prise juste avant qu'elle ne soit enlevée. Elle paraissait heureuse.

- Tu es réveillée, dit Jack depuis la porte de la salle de bain.

- Elle était magnifique.

Il entra dans la chambre et s'assit sur le bord du lit.

- Ouais, en effet.

- Tu penses que tu pourras convaincre tes parents de rouvrir le dossier ?

- Lorsqu'ils réaliseront à quel point c'est important pour moi, je suis sûr qu'ils changeront d'avis.

Kate se tourna sur le côté et posa la tête sur sa main.

- C'est encore difficile pour moi de réaliser qu'Elizabeth est derrière les barreaux et que tout est fini. Quatre hommes, des gens bien qui travaillaient pour la bonne cause, sont morts à cause de son avidité.

- Ils sont morts en héros. Tous.

- C'est vrai. Aussi longtemps que je vivrai, du moins. Je ne comprendrai jamais ce qui rend certaines personnes mauvaises, alors que d'autres passent leur vie à essayer de faire une différence.

- L'égoïsme est la cause de tous les maux, dit Jack, et ce qui est effrayant c'est qu'il se trouve en chacun de nous.

- Tu n'as pas un brin d'égoïsme en toi.

- J'aimerais que ce soit vrai, mais je suis assez égoïste pour te demander de m'épouser et de passer le reste de ta vie avec moi.

Elle détourna le regard.

- Je deviendrai moins prévisible, promit-il, je vais commencer par jeter toutes les chemises blanches que j'ai.

Elle rit.

- Je laisserai pousser mes cheveux et tu pourras me faire des tresses.

- Maintenant tu fais l'idiot.

- Peut-être que c'est vrai, je ferai tout ce qu'il faudra pour te garder près de moi.

- Et si on prenait les choses au jour le jour, pour le moment ?

- Okay, dit-il, un jour après l'autre.

Jack était l'un des six hommes qui portèrent le cercueil en bronze et cuivre à travers une foule en deuil habillée de vêtements noirs et formels, jusqu'à la plateforme qui permettrait de le descendre à l'endroit où Rebecca Josephine Smith reposerait pour toujours.

Kate était assise à quelques rangs du carré de verdure où A.J. se tenait, les jambes raides, un bras dans le plâtre, l'autre derrière le dos, la tête inclinée en avant. A sa droite il y avait la mère de Becky, son frère était l'un des porteurs.

Ce jour-là Jack pensait non seulement à Becky, mais aussi à A.J. Il savait ce que c'était que de pleurer un proche, de se languir non seulement de sa présence, mais de son étreinte, de sa voix, et avant tout… de ce qui aurait pu être. Tout cela était parti en fumée. Jack savait aussi très bien que lorsqu'on n'acceptait pas cette perte, elle pouvait détruire une personne. Il espérait seulement qu'A.J. exprime ses sentiments et laisse sortir ses émotions et son chagrin, pour pouvoir commencer à guérir dès que possible. Cependant il était trop tôt pour offrir à son ami autre chose qu'un ou deux mots de sympathie.

Le soleil était brillant, le ciel clair. Il y eut un bref service religieux avant que les gens ne s'alignent pour présenter leurs respects et jeter de la terre ou des fleurs sur le cercueil. La plupart se retrouveraient ensuite pour partager des souvenirs et un repas, mais pour l'instant Jack se tenait près de son ami et trouva enfin le courage de lui parler :

- Je suis désolé, j'aimerais pouvoir dire ou faire quelque chose…

A.J. garda les yeux fixés sur la procession.

- Ne te reproche rien, Jack. J'ai choisi de m'impliquer dès le départ, ce n'est pas ta faute. Je vais bien.

Quelque chose dans le vide de son regard et le ton robotique de sa voix disait à Jack que son ami était loin d'aller bien, mais le temps seul dirait comment A.J. allait surmonter cette épreuve.

- Après aujourd'hui, poursuivit celui-ci en regardant droit devant lui, je crains que tu ne me voies pas beaucoup.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Les yeux posés sur le cercueil, sur Becky, il répondit :

- J'ai quitté le FBI et je me suis enrôlé dans la Navy.

Jack ne savait que répondre à cela, il connaissait A.J. depuis toujours, et pas une fois son ami n'avait parlé de rejoindre la Navy.

A.J. leva son bras valide et plaça la main sur son épaule :

- Prends soin de toi.

Jack n'aimait pas la finalité de ces mots, comme s'ils n'allaient plus jamais se revoir.

- Je suis presque sûr que la Navy a des ordinateurs, je t'enverrai un email et je te tiendrai au courant de la façon dont les choses se passent ici, dit-il.

- Je ferais mieux d'y aller, on dirait que Madame Smith passe un moment difficile.

Ouais, pensa Jack en regardant A.J. partir, Madame Smith n'était pas la seule. Trente minutes plus tard il était assis près de Kate, alors que le cercueil descendait en terre. Elle posa une main sur son bras.

A.J. n'était nulle part en vue.

Chapitre 30

La mi-septembre à Los Angeles n'était pas que chaleur et pollution, remarqua Jack alors qu'il descendait Fifth Street en direction de chez lui. Le mois de septembre apportait aussi les fleurs bleues appelées dentelaires et les haies épaisses au feuillage vert parsemé de grappes de baies orange. Deux mois avaient passé depuis qu'il avait demandé à Kate de l'épouser pour la première fois. Il regarda les fleurs qu'il tenait à la main et espéra que leur parfum entêtant ferait la différence. Elle était toujours obstinée et têtue, mais elle avait fait beaucoup de chemin depuis qu'il l'avait trouvée à Haïti, des mois auparavant. Elle était devenue plus patiente et avait tendance à baisser sa garde de temps en temps. Et elle riait souvent.

La semaine passée Harrison avait été inculpé, ainsi que tous les membres fondateurs de la FTS : ils passeraient le reste de leurs vies en prison. Depuis, Kate avait paru agitée et ça lui causait du souci : son instinct lui disait qu'il n'avait plus beaucoup de temps devant lui. Il utilisa sa clé pour déverrouiller la porte. La refermant derrière lui il se retourna, et dut retenir son souffle lorsqu'il vit Kate debout dans le couloir. Des mèches de cheveux blonds et soyeux encadraient ses joues roses et ses lèvres brillantes. Elle était sexy en diable, mais soit elle ne le savait pas encore, soit elle s'en fichait, ce qui ne faisait qu'ajouter à son charme.

Il la regardait, réalisa-t-il, comme s'il n'avait jamais posé les yeux sur une femme avant elle.

- Tu aimes ?

Elle pirouetta, faisant tourner le tissu soyeux de sa robe autour de ses cuisses et de ses genoux.

- Absolument.

Elle sourit en se précipitant vers lui pour planter un généreux baiser sur ses lèvres, avant de reculer. Elle regarda les gardénias.

- Tu n'es pas censé m'offrir des fleurs le jour de ton anniversaire.

- Trop tard, répondit-il.

Elle avait dû apercevoir la lueur dans ses yeux, parce que tout de suite elle commença à se mordre la lèvre inférieure.

- Jack, l'admonesta-t-elle comme si elle pouvait lire dans ses pensées, tu ne vas pas encore me demander en mariage, si ? Pas le jour de ton anniversaire.

- Il le faut, répondit-il, parce qu'un de ces jours tu diras oui. Reste ici à Los Angeles avec moi, épouse-moi, demanda-t-il en lui tendant

les gardénias à l'odeur enivrante.

La dernière fois qu'il avait fait sa demande, il l'avait emmenée au Lake Tahoe pour une semaine et lui avait offert des hémérocalles. La fois précédente il avait essayé un repas hors de prix et deux douzaines de roses rouges. Un frisson d'espoir parcourut ses veines lorsque les yeux de Kate s'éclairèrent.

- Jack, tu les as senties ?

- Oui.

- Une goutte de jus de Paic-citron, une pincée de romarin ribonucléique ou d'estragon fraîchement haché, au choix. Fouettez jusqu'à émulsion, ensuite ajoutez les ingrédients habituels et du Thiomersal avec un tasse de vinaigre et une cuillérée de moutarde fine. Alors seulement ajoutez une graine de *gardénia*. Je n'arrive pas à y croire !

- Moi non plus, c'est un oui ?

Elle rit comme s'il était l'homme le plus drôle du monde.

- C'est la recette que mon père m'a fait mémoriser pour mes douze ans. C'est la première fois que je m'en souviens en entier. *Des gardénias*. C'est ce que papa cherchait quand on naviguait dans les caraïbes.

- Il cherchait des gardénias ?

Elle sentit une nouvelle fois les fleurs et hocha la tête :

- Quand Adam m'a montré comment utiliser ton ordinateur, on a trouvé un site sur Haïti. C'était juste là, quelque chose au sujet d'un gardénia rare qui ne pousse qu'à Haïti.

Elle enfouit son nez dans les fleurs et inhala.

- C'est le… elle claqua des doigts, l'huile des graines de la fleur qu'il voulait ! Est-ce que tu as une idée de ce que ça signifie ?

- Que tu vas m'épouser ?

Elle rit à nouveau.

- Mon père était malin, je me souviens que le docteur Forstin m'a posé des questions à propos des recettes de mon père. Il m'a dit qu'il avait précisé qu'une seule autre personne connaissait la recette du remède contre le sida. Papa prévoyait de partager ses découvertes avec le docteur Forstin à son retour des Caraïbes, mais nous ne sommes jamais revenus.

Jack posa la main sur sa taille et l'attira à lui.

- Je t'aime, épouse-moi.

- Je ne peux pas, Jack. Il faut que je retourne à Haïti et que je commence là où mon père s'est arrêté. Ces gens ont besoin de moi et j'ai besoin d'eux. J'utiliserai l'héritage de papa, quand il sera épuisé je collecterai des fonds. Je vais installer un labo, mais je ferai les choses différemment : je vais partager ses découvertes avec des centaines d'autres chercheurs. Je peux le faire, Jack, je peux faire une

différence.

Il l'embrassa dans le cou.

- J'ai besoin de toi.

- Tu as des problèmes non résolus dont tu dois t'occuper, lui rappela-t-elle, c'est toi-même qui l'as dit. Je ne ferais que t'encombrer.

- Jamais.

- Je suis désolée, Jack, il faut que je le fasse.

Il vit que sa décision était prise.

- Je ne vais pas te laisser t'en tirer si facilement, tu le sais ?

- C'est une menace ou une promesse ?

- Les deux.

Elle sourit :

- Quand tu seras prêt, tu sais où me trouver.

Kate sortit du centre où elle avait installé un petit labo et passé les quelques derniers mois en réunions interminable avec des chercheurs sur le sida du monde entier, y compris le directeur de la Division Médecine Internationale et Maladies Infectieuses d'une des universités les plus respectées des Etats-Unis. Dans quelques semaines elle allait commencer à faire passer des entretiens à des scientifiques prêts à travailler avec elle à plein temps.

Le disque que Jack avait gravé dans le labo du docteur Forstin contenait toutes les notes de son père, combinées à celles du docteur Forstin, ce qui était tout ce dont elle avait besoin pour continuer ses travaux.

Un groupe de motards était rassemblé devant un mur couvert de graffiti, de l'autre côté de la rue, dans l'un des quartiers les plus pauvres de Port-au-Prince. Ils parlaient tous en même temps, alors qu'elle fermait la porte du centre et se dirigeait vers les quais pour voir si Esri avait besoin d'aide avec les bateaux. Elle fit un geste négatif en direction des motards, secouant la tête. Ils se mirent à hurler plus fort mais elle savait qu'ils ne lui feraient aucun mal : ils étaient du même monde. Elle les aidait et ils l'aidaient, c'était du gagnant-gagnant.

Elle contourna une bouche d'égout, ce détail mineur lui rappela Jack. Si elle faisait un effort, elle parvenait à sentir son parfum et à se souvenir de la façon dont son corps avait heurté le sien, la première fois qu'elle l'avait rencontré. *Arrête Kate, il est temps de passer à autre chose. Il ne va pas venir te chercher cette fois.*

Eviter les nids de poule dans la route n'était pas chose facile, alors qu'elle se dirigeait vers les quais qui se trouvaient dans une baie en fer à cheval, au pied des montagnes environnantes. Les rues larges et sans arbres ne la protégeaient guère de la chaleur suffocante du soleil de

midi. Cependant, pas une fois depuis son retour elle n'avait regretté sa décision. Elle ne pouvait nier que Jack lui manquait, tellement que c'était parfois douloureux de penser à lui, mais presque trois mois s'étaient écoulés depuis qu'elle l'avait laissé aux USA. Ils avaient parlé deux fois au téléphone, et il envoyait une lettre chaque semaine, mais toute correspondance avait cessé trois semaines plus tôt.

Elle essayait de se convaincre que c'était mieux ainsi : elle ne pouvait s'attendre à ce qu'un homme comme Jack prenne ses affaires et emménage dans un endroit comme Haïti, tout cela au nom de l'amour. Elle regrettait seulement de ne pas lui avoir dit qu'elle l'aimait. A l'époque elle n'avait pas voulu rendre son départ plus difficile.

Un vieux pick-up branlant, qui avait été transformé en transport en commun coloré, klaxonna jusqu'à ce que les paniers et les couvertures remplis d'ustensiles soient ôtés du sol poussiéreux pour lui laisser un passage. Les vendeurs ambulants portaient leurs paniers sur la tête, ce qui était plus facile pour se déplacer et libérer le passage. Une odeur de porc et de gâteaux fourrés à la viande flottait dans l'air.

Haïti resterait sans doute l'un des pays les plus pauvres de l'hémisphère ouest, mais il y aurait toujours de la couleur dans la vie de ses habitants. Personne ne pouvait nier qu'ils soient pleins de ressources.

Habituellement, un visage banc au milieu d'eux était un événement étrange, mais Kate était dans le coin depuis assez longtemps pour ne pas causer trop de remue ménage : ils savaient qu'elle était l'une des leurs. Une bourrasque frappa la rue alors qu'elle marchait, emportant avec elle les odeurs et offrant un peu de ventilation bienvenue.

Esri Dalton fit un signe de la main lorsqu'elle vit Kate approcher. Si elle ne l'avait pas recueillie, des années plus tôt, Kate n'aurait sans doute pas survécu. Cette femme l'avait prise sous son aile, lui avait appris à naviguer et lui avait donné un emploi. La fille d'Esri, Fiona, c'était une autre histoire : elle n'aimait pas partager l'attention de sa mère, mais malgré les tensions entre elles Kate considérait Fiona comme une sœur.

- Comment va Kate aujourd'hui ?

Elle regarda les yeux sombres et bons d'Esri, y perçut une lueur malicieuse et se demanda ce qu'elle tramait.

- Je vais bien, merci. Je suis venue voir si tu avais besoin de moi pour emmener des touristes aux îles.

Sans répondre à sa proposition, Esri dit :

- Fiona te cherchait un peu plus tôt : ton bateau s'est enfin vendu.

- Le *Paradise* ?

Esri hocha la tête :

- L'homme qui l'a acheté l'a payé en liquide. Etant donné que c'est moi qui l'ai vendu, je vais toucher une belle commission. Assez pour me permettre de faire des semaines plus courtes, peut-être même de prendre ma retraite.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je n'en suis pas sûre, dit Esri avec une étincelle dans les yeux, je crois que je vais partir sur ce petit voilier et passer quelques jours à y réfléchir.

- Où tu vas aller ?

- Ne te fais pas de souci pour moi, dit-elle en agitant mollement la main, tu ne veux pas savoir qui a acheté ton bateau ?

- Ce n'était pas mon bateau. En plus j'ai assez de travail pour m'occuper, je n'ai pas le temps de partir à la voile dans le soleil couchant.

Elle n'avait aucun regret.

- Tu n'es même pas un tout petit peu curieuse ?

- Nan.

- Fiona l'a rencontré plus tôt et a récupéré l'argent pour moi, poursuivit Esri, elle a dit que l'américain avait les yeux de Mel Gibson et un joli…

En entendant quelqu'un remuer sur le *Paradise*, Kate se retourna brusquement : Jack se tenait sur le pont, bien trop séduisant pour un homme qui n'avait pas appelé ni envoyé un mot depuis trois semaines. Il portait une chemise foncée et une cravate en soie. Ses cheveux semblaient plus sombres et avaient poussé suffisamment pour rebiquer ici et là, surtout autour des oreilles.

- Tu as acheté mon bateau, blanc-bec ?

- Ouais, c'est bien moi. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir y faire ?

Elle se dirigea vers lui, roulant des hanches à chaque pas :

- Tu ne crois pas que je suis le genre de femme à marchander, hein ?

Il frotta son menton râpeux :

- Non, tu as raison, je ne le crois pas.

Il lui lança les clés :

- Il est à toi.

Disparaissant à l'intérieur de la cabine il revint quelques minutes plus tard, une veste posée sur le bras. Il demanda à Esri si elle pouvait l'emmener jusqu'aux Caymans.

Celle-ci hocha joyeusement la tête.

Kate se raidit :

- Tu vas laisser tomber aussi facilement ?

Il renifla :

- Je t'ai demandé de m'épouser trois fois, techniquement quatre. Je ne vais pas recommencer.

Il sauta du pont sur le quai et déposa un léger baiser sur sa joue avant de grimper sur le bateau d'Esri.

Celle-ci regarda Kate, attendant qu'elle lui dise quoi faire.

Elle sauta sur le bateau et enroula ses doigts autour de la cravate de Jack. Il sentait le santal et le savon. Elle voulait l'attirer plus près et l'embrasser jusqu'à ce que le soleil se couche, mais Esri était juste derrière lui et pourrait commencer à s'ennuyer.

- Okay, blanc-bec, comme tu voudras. Je ne vais demander qu'une seule fois, parce que contrairement à certaines personnes je n'aime pas me répéter : veux-tu m'épouser ?

- Il va falloir que je réfléchisse.

Elle tira sur sa cravate jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'elle puisse l'embrasser, puis planta ses lèvres sur les siennes et lâcha les chevaux. Des moments de félicité s'écoulèrent avant qu'il ne relève la tête et ne dise :

- Je pensais que tu ne me le demanderais jamais.

- Vous avez fini tous les deux, alors ? demanda Esri.

Ils rirent.

Kate prit Esri dans ses bras et la serra très fort, pendant que Jack descendait du bateau. Quand elle eut terminé ses adieux, elle se pencha vers lui et lui tendit les bras.

Il la souleva et la posa doucement sur le quai.

Lorsque Kate eut défait les amarres du bateau d'Esri, Jack lui donna une poussée. Il passa le bras autour des épaules de la jeune femme et ensemble ils regardèrent Esri lever la grand-voile, avant de se diriger vers la haute mer.

Après un moment Kate se tourna vers Jack :

- Tu l'as arrêté ?

Il hocha la tête, ses yeux se remplirent de quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la satisfaction.

- L'ADN était le bon. Il y a eu un enterrement et mes parents ont enfin pu faire en sorte que ma sœur repose en paix. L'assassin d'Annie passera le reste de ses jours derrière les barreaux.

Le soleil jetait des reflets sur le visage de la jeune femme.

- Je t'aime, Jack.

- Je sais.

- Comment pourrais-tu le savoir ?

- Je l'ai vu dans tes yeux, le premier jour où nous nous sommes rencontrés, quand je t'ai menottée à moi.

Elle rit.

- Seigneur, dit-il en la prenant par la taille et en la serrant contre lui, tu ne sais pas à quel point ce son m'a manqué.

- Je commençais à penser que tu n'allais pas revenir.

- Rien n'aurait pu m'en empêcher, je croyais que tu le savais.

- Et le FBI ?

- Ils se débrouilleront très bien sans moi. J'ai pensé que tu pourrais m'apprendre la voile, pour que je passe mes journées à chercher des gardénias.

Ses yeux pétillèrent :

- On peut faire une différence, Jack.

Il embrassa le bout de son nez :

- On peut au moins essayer.

Au sujet de l'auteur

Les livres de Theresa Ragan sont apparus sur les listes de best-sellers du New York Times et de USA Today. Elle a grandi avec ses quatre sœurs à Lafayette, en Californie.

Elle a reçu six nominations aux prestigieux Golden Hearts des Romance Writers of America. Après avoir écrit pendant vingt ans, Theresa a décidé de s'auto-publier en mars 2011, et a vendu plus d'un million d'eBooks depuis lors. En 2012 elle a signé chez Thomas & Mercer et vit le rêve de sa vie.

~~~

Si vous avez apprécié ***A la poursuite de Kate Huntley*** , j'aimerais que vous aidiez d'autres personnes à le découvrir.
Prêtez-le. Cet e-book peut être prêté, alors faites-en profiter un ami.
Recommandez-le. Aidez d'autres lecteurs à découvrir ce livre en le recommandant à des amis, des groupes de lecture et sur les forums.
Chroniquez-le. Dites aux autres lecteurs pourquoi vous avez aimé ce livre en faisant une chronique sur Amazon ou Goodreads. Si vous rédigez une chronique, envoyez-moi un email à theresaragan@gmail.com pour que je puisse vous en remercier personnellement. Ou rendez-moi visite à http://www.theresaragan.com

Autres livres de Theresa Ragan
An offer he can't refuse
Here comes the bride
Taming mad Max
Having my baby (Un bébé pour deux)
A knight in Central Park
Return of the Rose

Livres de T.R. Ragan
Abducted
Dead weight
A dark mind
~~~

Obsessed
Almost dead
Evil never dies

Table of Contents

Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Au sujet de l’auteur